

ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

**Les rapports complexes de l'*Historia verdadera* de Bernal Díaz
avec la vérité**

par

Sabine MUND

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESE WETENSCHAPPEN

2001

ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER
Classe des Sciences morales et politiques
Mémoire in-8°, Nouvelle Série, Tome 53, fasc. 2, Bruxelles, 2001

**Les rapports complexes de l'*Historia verdadera* de
Bernal Díaz avec la vérité**

par

Sabine MUND

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESE WETENSCHAPPEN
Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen
Verhandeling in-8°, Nieuwe Reeks, Boek 53, afl. 2, Brussel, 2001

Mémoire présenté au concours annuel 2000
et couronné par la Classe des Sciences morales et politiques
en sa séance du 20 juin 2000


Rapporteurs: MM. P. COLLARD, J. EVERAERT et M. GRAULICH
Texte définitif déposé le 19 avril 2001

ACADEMIE ROYALE
DES
SCIENCES D'OUTRE-MER

KONINKLIJKE ACADEMIE
VOOR
OVERZEESTE WETENSCHAPPEN

rue Defacqz 1 boîte 3
B-1000 Bruxelles (Belgique)

Defacqzstraat 1 bus 3
B-1000 Brussel (België)

 (02)538.02.11 & 538.47.72 - Fax (02)539.23.53
E-mail: kaowarsom@skynet.be

ISBN 90-75652-24-0
D/2001/0149/2

TABLE DES MATIERES

Remerciements	6
Résumé	7
Introduction générale	9
PREMIERE PARTIE :	
BERNAL DIAZ, SA VIE, SON ŒUVRE	11
1. Histoire du texte de l'<i>Historia verdadera de la Nueva España</i> ...	13
1.1. Les témoignages externes	13
1.2. Les sources primaires	14
2. Brève notice biographique de Bernal Díaz	19
3. Lignes générales de la réception de l'<i>Historia verdadera</i>	23
DEUXIEME PARTIE:	
LA VALEUR DU TEMOIGNAGE DE BERNAL DIAZ	29
1. La relation des événements	33
1.1. Les épisodes précédant l'arrivée à Mexico	33
1.2. Le séjour à Mexico	34
1.2.1. L'épisode de Villa Rica de Veracruz	34
1.2.2. Le serment d'allégeance à Charles Quint	39
1.2.3. La destruction des idoles	42
1.2.4. Juan Velázquez	46
1.2.5. Pánfilo de Narváez	48
1.2.6. La mort de Montezuma	51
2. La description du cadre	57
2.1. Le Grand Temple de Mexico	57
2.1.1. Tlatelolco ou Mexico	57
2.1.2. Le temple de Huitzilopochtli	60
2.1.3. Les autres édifices du Grand Temple	67
2.1.4. L'or dans les fondations	69
2.2. Le marché et les artisans	71

3. La perception des Indiens	75
3.1. Le portrait de Montezuma	75
3.2. Les prêtres	76
3.3. Les mœurs et les coutumes	77
3.3.1. La sodomie	77
3.3.2. Le sacrifice humain	80
3.3.3. Le cannibalisme	83
3.3.4. Le vol	84
TROISIEME PARTIE:	
LES LIMITES DU TEMOIGNAGE DE BERNAL DIAZ	89
1. L'impact de la Controverse de Valladolid sur l' <i>Historia verdadera</i>	91
2. La place de Bernal Díaz dans la narration	101
2.1. La place de Bernal Díaz-narrateur dans le récit	101
2.2. Le point de vue de Bernal Díaz-narrateur	104
Conclusion générale	107
Bibliographie	111
Annexes	117

A Pierre

«Aussi, poussé par la vanité de laisser
quelque œuvre à la postérité [...] je décidai de mentir,
mais avec plus d'honnêteté que les autres,
car il est un point sur lequel je dirai la vérité,
c'est que je raconte des mensonges.

Ainsi je pense pouvoir éviter que mes lecteurs ne
me condamnent, si j'avoue moi-même que je ne dis
pas la vérité»

(LUCIEN, Histoire véritable, I, 1)

REMERCIEMENTS

Ma reconnaissance s'adresse tout d'abord au professeur Michel Graulich, qui m'a fait découvrir et aimer le monde précolombien. J'ai toujours trouvé auprès de lui une écoute attentive et une grande disponibilité tout au long de l'élaboration de ce travail.

Les mots me manquent pour dire tout ce que je dois à l'affection et aux encouragements de mes parents et de mon frère qui m'ont accompagnée durant toutes mes études.

RESUME

Depuis toujours, l'*Historia Verdadera de la Conquista de la Nueva España* de Bernal Díaz a été louée et suivie aveuglément par de très nombreux chercheurs. Pourtant, une étude minutieuse de celle-ci, nourrie des comparaisons avec les sources, révèle que le conquistador, loin d'être objectif, se trompe parfois, transforme souvent et invente volontiers certains faits décisifs de la conquête du Mexique. De même, il décrit avec force détails, insistant sur sa qualité de témoin oculaire, des épisodes où sa présence peut être mise en doute. L'étude critique du séjour des Espagnols à Mexico, capitale des Aztèques, est exemplaire à ce propos.

Le conquistador n'hésite pas non plus à noircir, par touches successives, les mœurs et les coutumes des Indiens. C'est à dessein qu'il insiste sur le cannibalisme, la sodomie et le sacrifice humain, quitte à exagérer leur ampleur ou à travestir carrément la réalité. Ce jugement négatif que Bernal Díaz porte sur les civilisations mésoaméricaines est loin d'être neutre. L'analyse du contexte historique fournit, en effet, la clef des motivations qui l'ont poussé à rédiger sa chronique longtemps après le déroulement des faits.

Enfin, face à cette chronique intentionnellement orientée et ponctuée par-ci par-là d'erreurs, il devenait indispensable de cerner précisément le rôle du conquistador dans la conquête. Bernal Díaz était-il toujours à l'endroit et au moment où il le prétend? L'examen de la position du narrateur interne dans le récit est révélatrice de la participation du conquistador aux événements.

Introduction générale

«Et lorsque nous vîmes tant de cités et de villes peuplées sur l'eau, et, sur la terre ferme, d'autres grandes agglomérations, et cette chaussée si droite et nivelée qui allait à Mexico, nous ne nous lassions pas de [les] admirer, et nous disions qu'elles paraissaient [être] les merveilles racontées dans le livre d'Amadis, par les grandes tours, les cu (pyramides) et les édifices qui se trouvaient dans l'eau, tous en maçonnerie; et quelques-uns de nos soldats se demandaient même si ce qu'ils voyaient était un rêve et il ne faut pas s'étonner que je l'écrive ici de cette manière parce qu'il y a beaucoup à vanter dans tout cela à tel point que je ne sais comment conter ces choses jamais ouïes, ni vues ni même rêvées que nous avons vues» (chap. 87) (1)*.

Comment ne pas croire un témoin oculaire qui traduit si bien la fraîcheur de ses premières impressions en découvrant la splendeur de Tenochtitlán? Le récit de Bernal Díaz avait tout pour plaire et il a effectivement plu. Mais mérite-t-il la confiance que tant d'historiens de la conquête du Mexique lui ont accordée? Dans le concert de louanges qui lui a été adressé, quelques voix discordantes se sont élevées pour mettre en avant les lacunes de sa démarche de témoin et souligner dans son ouvrage un certain nombre d'erreurs et de mensonges, qui jettent le doute sur la véracité de l'«*Historia verdadera*». C'est dans le cadre de ce débat que se situe le présent ouvrage qui s'est donné pour but de cerner le plus exactement possible, à travers une confrontation avec l'ensemble des sources, l'apport de Bernal Díaz et d'en mesurer la qualité et l'originalité.

Ma démarche s'est réalisée en trois temps. Dans une première partie, je me suis efforcée de rassembler les données qui me permettraient de comprendre la personnalité de Bernal Díaz, la genèse de sa chronique et la réception de l'œuvre par des générations de lecteurs et d'utilisateurs. Dans une deuxième partie — l'essentiel de mon analyse —, je me suis livrée à une confrontation systématique entre le texte de Bernal Díaz et les autres relations de la conquête rédigées par des Espagnols au 16^e siècle, qu'elles aient été élaborées par des membres de l'expédition ou par des historiens en chambre, tirant leur information de divers témoins oculaires. Précisons d'emblée que mon enquête s'est arrêtée à la fin du séjour des Espagnols à Mexico, lorsque les habitants de la ville se révoltèrent. J'ai repéré, pour ces épisodes, les endroits de l'œuvre dans lesquels Bernal Díaz se démarquait des autres témoins, qu'il s'agisse de la narration des événements, de la description du cadre de vie des Aztèques ou encore de l'observation de la société indienne. Leur étude m'a permis d'établir, autant que faire se peut, le bien-fondé de ces ajouts et divergences et de mettre en évidence

* Les chiffres entre parenthèses renvoient aux annexes pp. 117-125.

certaines constantes dans l'approche de notre chroniqueur. En revanche, je ne me suis pas attardée sur ses silences: gageons qu'eux aussi ouvriraient des pistes complétant celles que j'ai pu prospector. Dans une troisième partie, j'ai abordé enfin la question des ressorts cachés ou en tout cas peu avoués de la rédaction de l'*Historia verdadera*, qui devraient baliser la confiance manifestée par beaucoup d'historiens à un récit peut-être pas aussi véridique que son titre ne le prétend. Saurais-je convaincre mes lecteurs, comme Bernal Díaz réussit à convaincre les siens? J'espère en tout cas avoir suivi ses traces sans avoir utilisé ses méthodes.

PREMIERE PARTIE: BERNAL DIAZ, SA VIE, SON ŒUVRE

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il importe de connaître l'auteur et les circonstances qui ont vu l'émergence de son œuvre et assuré sa relative diffusion. Par ailleurs, il ne m'a pas paru inutile de poser quelques jalons dans l'histoire de la réception de l'*Historia verdadera*. Les lecteurs pourront ainsi prendre la mesure du succès croissant de notre auteur, mais aussi des critiques qui se sont manifestées dès le départ.

1. Histoire du texte de l'*Historia verdadera de la Nueva España*

1.1. LES TEMOIGNAGES EXTERNES

Si l'existence historique de Bernal Díaz del Castillo, compagnon de Cortés, n'a jamais été mise en doute, il demeure un personnage à ce point mal connu qu'on a pu contester sa paternité à l'égard de l'*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* [1]*. Heureusement pour le conquistador, des témoignages externes attestent sa pleine responsabilité dans la conception et dans la rédaction de cette chronique. On trouve, en effet, dans des écrits du 16^e siècle des allusions à la rédaction de son livre et on possède actuellement des pièces d'archives concernant son travail.

C'est ce qui a permis à Henry Wagner et Carmelo Sáenz de Santa María de se livrer à une enquête sur la réception de l'œuvre de Bernal Díaz dans les ouvrages de l'époque. Ils ont ainsi repéré une série d'allusions au travail de composition et aux manuscrits de Bernal Díaz [2]. Deux mentions sont particulièrement révélatrices. La première, qui est la plus ancienne allusion, est fournie par l'*Historia de la Nueva España* d'Alonso de Zorita, oidor de l'Audience du Guatemala entre 1553 et 1557. Ce dernier a rencontré durant ce laps de temps au Guatemala Bernal Díaz del Castillo, lequel lui a montré ce qu'il était en train d'écrire. Il se demande, au moment où lui-même rédige son propre ouvrage, entre 1566 et 1585, ce qu'il est advenu de l'entreprise de Bernal Díaz: «Bernal Diaz del Castillo habitant du Guatemala, où il possède un bon domaine, alors qu'il fut conquistador dans cette terre de Nouvelle Espagne et à Guacañalco (*i.e.* Coatzacoalcos?), me dit, alors que j'étais oidor de l'Audience royale des Confins et que je résidais dans la ville de Santiago de Guatemala, qu'il écrivait l'histoire de cette terre. Il me montra ce qu'il avait écrit. Je ne sais pas s'il a terminé ni si son œuvre a été publiée» [3].

La seconde, plus tardive, se trouve dans la description de Tlaxcala que Diego Muñoz Camargo rédige entre 1578 et 1585. Elle consiste en une évocation de Bernal Díaz del Castillo, «auteur fort ancien et tout à fait fiable»: «En ce qui concerne l'origine de Malintzin, il y a de grandes divergences au sujet de sa naissance et sur la terre qui l'a vu naître, question que nous éluderons pour ne parler que des événements où elle est intervenue. Car ceux qui ont écrit sur la conquête de cette terre ont traité abondamment de ce point et, en particulier, Bernal Diaz del Castillo, auteur fort ancien, puisqu'il fut l'un des tout premiers conquistadores du Nouveau Monde et qu'il en parle copieusement comme témoin oculaire dans un livre auquel je renvoie» [4].

* Les chiffres entre crochets [] renvoient aux notes en fin de chaque chapitre.

Dans la foulée, Diego Muñoz Camargo nous apprend qu'une copie manuscrite de la chronique circulait en dehors du Guatemala à une époque bien antérieure à la parution de l'*editio princeps* en 1632.

Par ailleurs, deux documents d'archives confirment l'existence d'une telle copie [5]. Il s'agit, d'une part, d'une note concernant l'envoi, à la date du 15 mars 1575, d'un exemplaire manuscrit de l'«*Historia verdadera*», note inscrite dans les registres de l'Audience du Guatemala, d'autre part, de l'accusé de réception, à la date du 25 mai 1576, de cet exemplaire acheminé depuis le Guatemala en Espagne [6]. Comme nous le verrons plus loin, il est fort probable que nous tenons là le manuscrit perdu qui a servi plus tard à l'établissement du texte de l'*editio princeps*.

Enfin, dans un document officiel, une probanza de méritos en faveur des descendants de Pedro de Alvarado conservée aux archives des Indes à Séville, nous trouvons une information fournie par Bernal Díaz lui-même. A l'occasion de son témoignage consigné le 9 juin 1563, notre conquistador évoque un «*memorial de las guerras*» qu'il est en train d'écrire et dans lequel il relate «les événements passés dont il a été témoin» [7].

1.2. LES SOURCES PRIMAIRES

Les débuts de l'histoire du texte de l'«*Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*» sont difficiles à établir, car entre le moment où Bernal Díaz del Castillo s'est mis à l'œuvre et 1632, date de la parution de l'*editio princeps*, quarante-huit ans après sa mort, plusieurs copies de la chronique ont circulé, présentant différents états du texte comme le prouvent les trois témoins qui nous en ont été conservés.

Le témoin le plus ancien est le **manuscrit Guatemala**, appelé ainsi parce qu'il est conservé dans les archives gouvernementales du Guatemala depuis 1840. Il était déjà connu à la fin du 19^e siècle, mais il n'a été utilisé qu'à partir de 1904, date de sa première impression par les soins de Genaro García [8]. On sait qu'il a été en la possession d'Antonio de Fuentes y Guzmán, descendant de Bernal Díaz, vivant au Guatemala à la fin du 17^e siècle [9]. L'analyse de l'écriture fait apparaître trois mains différentes, dont l'une a pu être identifiée comme celle de Bernal Díaz, par comparaison avec des documents officiels autographes [10]. Seule l'authenticité de la signature de Bernal Díaz del Castillo [folio 287] a été mise en doute par Sáenz de Santa María, qui y voit la main de Francisco Antonio de Fuentes y Guzmán, un des possesseurs du manuscrit, désireux d'authentifier plus sûrement encore le document partiellement autographe de son aïeul [11]. Quant au texte proprement dit du manuscrit Guatemala, il est encombré de ratures, de corrections et d'indications destinées à orienter un copiste.

Le deuxième témoin est le **manuscrit Alegría**, qui tire son nom de la famille qui le posséda en dernier lieu. Il est arrivé du Guatemala en Espagne à la fin du

18^e siècle et a été découvert à Murcie vers la fin des années 1930. Il se trouve actuellement à la Bibliothèque Nationale de Madrid [12]. Il a été conservé à l'origine par la famille de notre chroniqueur, comme l'atteste la note suivante inscrite sur le premier folio: «De Ambrosio del Castillo, erencia única que obo de su padre». Ce nom est celui du petit-fils de Bernal Díaz del Castillo. Le texte du manuscrit présente de nombreuses divergences par rapport à celui du manuscrit Guatemala, telle la suppression du chapitre 110 qui traite de l'arrivée de Narváez et de la campagne de diffamation qu'il mena contre Cortés. Le texte du manuscrit Alegría peut être considéré comme le résultat de la mise au net du texte du manuscrit Guatemala. Celle-ci a eu lieu à une date légèrement postérieure, puisqu'on retrouve dans le manuscrit Alegría une des mains du manuscrit Guatemala et que la mise au net a été achevée avant que le manuscrit Alegría entre en la possession d'Ambrosio del Castillo [13].

Le troisième témoin est l'*editio princeps* de 1632, appelée **édition Remón** du nom du frère mercédaire Alonzo Remón, qui prit l'initiative de sa publication, mais qui mourut en 1631 avant son achèvement, laissant cette tâche au frère Gabriel Adarzo y Santander. Elle a été établie à partir d'un manuscrit appartenant à la bibliothèque du *licenciado* Lorenzo Ramírez de Prado, membre du conseil des Indes en 1626, auquel le frère Remón a eu accès. Ce manuscrit est actuellement perdu, mais on a de fortes raisons de croire qu'il s'agissait de celui qui fut envoyé en Espagne par Pedro de Villalobos, président de l'Audience du Guatemala entre 1572 et 1578, et dont on a conservé l'accusé de réception, mentionné plus haut. Si le manuscrit n'a pas été publié immédiatement, il a toutefois été connu et utilisé. On sait ainsi qu'il est passé entre les mains d'Antonio de Herrera, qui y a largement puisé pour écrire son *Historia general* publiée à Madrid entre 1601 et 1615 [14]. Après son utilisation par le frère Remón, on perd sa trace. Il devait en tout cas avoir déjà disparu à la fin du 18^e siècle, puisque Juan Bautista Muñoz, qui fit une importante recherche d'archives pour étayer sa monumentale *Historia del Nuevo Mundo*, ne le trouva pas malgré ses investigations [15].

Le texte produit par l'édition Remón se fonde sur la même base que les deux manuscrits conservés, tout en présentant des divergences, les unes purement formelles, les autres plus substantielles, comme ce qui a été appelé «l'interpolation mercédaire» [16] et la suppression de l'introduction dans laquelle Bernal Díaz présente ses origines. En revanche, l'édition Remón conserve telles quelles des anecdotes pittoresques concernant par exemple les gerçures des soldats (chap. 7), dont le manuscrit Guatemala présente une version raturée, destinée à être éliminée [17]. Enfin, elle présente une version figée de la relation de la *Noche Triste*, que Bernal Díaz a raturée, corrigée, transformée dans le manuscrit Guatemala.

En conclusion, il apparaît que les sources conservées attestent deux états du texte de Bernal Díaz. Le plus ancien est vraisemblablement celui de l'édition Remón: il est le résultat d'une rédaction de notre chroniqueur achevée avant 1575, date de son envoi en Espagne. Toutefois, il a subi des modifications de la

part de l'ordre de la Merci, destinées à mettre en valeur certains de ses membres. Les deux manuscrits conservés attestent un état ultérieur du texte de l'*Historia verdadera*. Le manuscrit Guatemala nous montre Bernal Díaz modifiant et corrigeant son œuvre, peut-être en vue d'une autre édition. Ceci explique les ratures, les ajouts et les suppressions dont le texte fait l'objet. Le manuscrit Alegría, quant à lui, présente le texte mis au net du manuscrit Guatemala, avec quelques modifications et l'ajout d'index et d'autres pièces techniques. C'est la version la plus récente et la plus achevée de la rédaction du chroniqueur. Elle a le mérite de restituer des passages que les ratures du Guatemala avaient rendus illisibles. Il est donc impossible, dans une étude sur le texte de Bernal Díaz, de se fonder uniquement sur une de ces trois sources.

*

* *

C'est progressivement que les éditeurs de l'*Historia verdadera* tinrent compte des trois états du texte de notre chroniqueur. L'édition Remón a servi de modèle à plusieurs éditions espagnoles, anglaises, allemandes, françaises et même hongroises [18].

Quant au manuscrit Guatemala, bien que sa présence dans les archives du gouvernement guatémaltèque soit connue depuis 1840, date de son entrée dans ce fonds, le texte n'a été édité pour la première fois qu'en 1904 à Mexico, par les soins de Genaro García [19].

La découverte du manuscrit Alegría à la fin des années 1930 a permis de résoudre les difficultés de lecture présentées par le manuscrit Guatemala. Deux éditions, fondées sur les deux manuscrits, virent le jour à Mexico en 1943 et 1944 [20].

Enfin, une édition critique, tenant compte des trois états du texte, a été fournie par Carmelo Sáenz de Santa María à Madrid en 1982. Elle se fonde sur le manuscrit Guatemala, sans les ajouts de l'édition Remón et sans les coupures opérées dans le manuscrit Alegría, restituant un texte idéal, qui n'a jamais existé.

NOTES

- [1] Ainsi Wilson (1859), cité par Wagner (1945), pp. 156-157.
- [2] Wagner (1945), *passim* et Sáenz de Santa María (1967), pp. 31-33.
- [3] Zorita cité par Wagner (1945), p. 173; Sáenz de Santa María (1967), pp. 31-32.
- [4] Muñoz Camargo (1983), p. 202. Edition d'Alfredo Chavero en 1892, Mexico. Cf. Wagner (1945), p. 170; Sáenz de Santa María (1967), p. 32.
- [5] Registre de l'Audience du Guatemala, A.G. de I., Guatemala, 10 Archivo del Gobierno de Guatemala, AI 23 (1513), f. 496 cité par Sáenz de Santa María (1967), p. 134; cf. aussi Madariaga (1966), p. 218.

- [6] Signalons en passant des contradictions dans les dates mentionnées, puisque l'envoi est daté tantôt du 15 mars 1575 (Sáenz de Santa María), tantôt du 10 mars 1575 (Madariaga) et que l'accusé de réception est daté dans l'ouvrage de Sáenz de Santa María (1967), à la p. 32 du 25 mai 1576 et à la p. 134 du 25 mai 1577. L'aporie en ce qui concerne le deuxième document n'est pas résolue par Madariaga (1966), p. 218, qui parle du 20 mai 1576.
- [7] Cf. *Anales de la Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala*, 13 (1937), pp. 475-487 et l'analyse de Sáenz de Santa María (1967), pp. 29 et 130.
- [8] García (1904).
- [9] Sáenz de Santa María (1951), p. 185.
- [10] Parmi ces documents figurent trois lettres autographes répertoriées par Wagner (1945), pp. 199-211, et Sáenz de Santa María (1961), pp. 159-167. Elles ont été publiées par Ramírez Cabañas en 1939.
- [11] Sáenz de Santa María (1951), p. 189. Notons que ce rapprochement n'a pas été réitéré dans son *Introducción crítica* de 1967.
- [12] Cf. Sáenz de Santa María (1956), pp. 585-588. L'histoire de la disparition de ce manuscrit et de sa réapparition en Espagne moins de deux siècles plus tard y est soigneusement établie.
- [13] Le père Sáenz de Santa María est allé plus loin et propose la date du 14 novembre 1605, fournie par le manuscrit Guatemala. Voir ses arguments discutables dans (1967), p. 27.
- [14] Herrera (1936). Il cite en effet à plusieurs reprises Bernal Díaz. Par exemple, IV, pp. 170 et 200.
- [15] Cf. Sáenz de Santa María (1951), pp. 131-133.
- [16] Elle a été repérée et interprétée dès le 17^e siècle par Antonio de Fuentes y Guzmán, qui, rappelons-le, était un des possesseurs du manuscrit Guatemala. Cet érudit a observé qu'un rôle démesuré était attribué au frère mercédaire Bartolomé de Olmedo par l'édition, par rapport au témoignage du manuscrit Guatemala. Ce frère de la Merci est mentionné dix fois dans le manuscrit Guatemala, quatre-vingt fois dans l'édition et se voit crédité d'exploits qu'il n'a pas pu réaliser, d'après les données chronologiques dont on dispose. De même y apparaissent deux frères mercédaires, Juan de las Varillas et Gonzalo de Pontevedra, qui sont absents de la version du manuscrit Guatemala. On peut évidemment mettre en rapport l'importance accrue accordée aux frères de la Merci et l'identité des auteurs de l'*editio princeps*. Cf. Wagner (1945), p. 166; Sáenz de Santa María (1967), pp. 16-18.
- [17] Ces épisodes ont, du reste, disparu du manuscrit *Alegría*.
- [18] Un inventaire détaillé des éditions du texte Remón a été publié par García (1904), pp. 35-44, et par Ramírez Cabañas (1950), pp. 40-46. Un inventaire plus sommaire a été fourni par Sáenz de Santa María (1967), p. 38.
- [19] Pour l'inventaire des éditions du texte du manuscrit Guatemala, voir Sáenz de Santa María (1967), pp. 39-41.
- [20] La première fut réalisée par Ramón Iglesia, la seconde, par Joaquim Ramírez Cabañas.

2. Brève notice biographique de Bernal Díaz

Nous sommes en mesure de rassembler quelques éléments biographiques de la vie de Bernal Díaz grâce aux informations contenues dans son ouvrage et à certains documents officiels qui nous livrent des bribes de sa vie après la conquête du Mexique. Malheureusement, les renseignements contenus dans l'*Historia verdadera* et qui concernent les trente premières années de sa vie sont loin d'être fiables, car notre chroniqueur prend volontiers certaines libertés avec la vérité quand il nous parle de lui-même.

Si on en croit le prologue du texte du manuscrit Guatemala, Bernal Díaz est né en Castille dans la ville de Medina del Campo. Il est le fils de Francisco Díaz del Castillo, conseiller municipal de la ville, et de María Diez Rejón, son épouse légitime. Notons déjà à ce stade que la mention «del Castillo» pour désigner son père est anachronique. C'est lui-même qui a accolé à son nom cette particule dans les années 1550, comme en témoigne l'évolution de sa signature. Quant à la date précise de sa naissance, elle est difficile à fixer, puisqu'il donne à ce sujet des renseignements contradictoires; en tout état de cause, on peut proposer une fourchette entre 1495 et 1496.

On ignore tout de sa jeunesse et de son éducation; on peut toutefois supposer qu'il appartenait à un milieu quelque peu élevé et qu'il reçut une certaine instruction, puisqu'à la différence de beaucoup de conquistadores, il savait lire et écrire.

En 1514, selon ses dires, il s'embarque pour la Castille d'Or (aujourd'hui le Panama) avec Pedro Arias de Avila. En réalité, comme Henry Wagner l'a démontré, il ne s'est embarqué que six mois plus tard avec un autre groupe [1]. Il affirme avoir participé ensuite aux deux expéditions commanditées par Diego Velázquez qui précèdent celle de Cortés: l'expédition de Francisco Hernández de Córdoba en 1517 et celle de Juan de Grijalva en 1518. Sa participation à cette dernière est fort improbable, comme Henry Wagner et Michel Graulich l'ont démontré [2]. De même, il prétend avoir ensuite assisté à l'exécution de Balboa, ce qui est fort douteux aux plans chronologique et géographique. Car celle-ci eut lieu en Castille d'Or en janvier 1519 [3], alors qu'en février de la même année Bernal Díaz embarquait à Cuba pour accompagner Cortés au Mexique. Par cette expédition, son destin est désormais lié à la conquête et à la chute de l'empire aztèque.

Sans entrer dans les détails, on évoquera le parcours de Bernal Díaz tel qu'il peut être reconstitué d'après sa chronique, avec les réserves que j'ai mentionnées plus haut. Après le débarquement des Espagnols à San Juan de Ulúa et la fondation de Villa Rica de Veracruz, notre conquistador quitte la côte en compagnie de Cortés pour se diriger vers Mexico. Il participe aux combats contre les

Tlaxcaltèques, est témoin du massacre de Cholula et parvient à la capitale le 8 novembre 1519 (fig. 1). Au mois de mai suivant, il quitte précipitamment Mexico avec le chef des conquistadores pour abattre Pánfilo de Narváez, envoyé par Diego Velázquez pour châtier Cortés. Au mois de juin 1520, il revient rapidement à Mexico en compagnie de celui-ci pour mater la révolte des Mexica à laquelle doit faire face Pedro de Alvarado, isolé dans la résidence allouée aux Espagnols. Ces derniers, placés dans une position précaire, décident de fuir la ville: c'est la fameuse *Noche Triste* du 10 juillet 1520, au cours de laquelle Cortés perd un grand nombre de ses effectifs. Regroupant leurs forces, les Espagnols, parmi lesquels figure notre chroniqueur, avec leurs nombreux auxiliaires indiens, capturent Cuauhtémoc et écrasent ainsi définitivement leurs adversaires le 13 août 1521.

Après la chute de Mexico, Bernal Díaz continue à mener la vie de conquistador: il part avec Gonzalo de Sandoval dans la région de Coatzacoalcos; il pacifie le Chiapas avec Luis Marín, fait campagne contre les Zapotèques sous les ordres de Rodrigo Rángel et participe en novembre 1524, sous les ordres de Cortés, à la désastreuse expédition du Honduras menée contre Cristóbal de Olid, un lieutenant rebelle de Cortés.

En remerciement pour ses différents états de service, notre conquistador reçoit différentes *encomiendas*; en tant que propriétaire terrien, il subit bien des vicissitudes, puisque ses possessions lui seront contestées, voire même confisquées et attribuées à d'autres. Les archives que nous possédons se rapportent à cette partie de la vie et des activités de Bernal Díaz. Elles témoignent du mécontentement perpétuel du conquistador, qui ne cesse de se plaindre de sa pauvreté et de réclamer des avantages. C'est dans ce contexte que sont rédigées en 1539 sa *probanza de méritos*, faisant valoir ses services passés, et les lettres adressées à Charles Quint en 1542 et à Philippe II en 1558 et que sont organisés ses deux voyages en Espagne effectués respectivement en 1539-1540 et en 1549-1551. Le premier de ceux-ci lui vaut l'octroi d'*encomiendas* au Guatemala, ce qui l'amène à séjourner dans cette région et à devenir membre du conseil municipal de Santiago de Guatemala. C'est à cette époque également qu'il épouse la fille de l'alcade Bartolomé Becerra. Il est désormais un notable. Le second voyage est motivé par la volonté de défendre ses droits à l'égard d'*encomiendas* qu'on veut lui retirer. Il lui permet, à l'en croire, de participer à la junte de Valladolid où son témoignage d'ancien conquistador a été réclamer; toutefois, cet épisode de la vie de Bernal Díaz a été contesté [4]. Quoi qu'il en soit, le voyage est rentable: outre les nouvelles terres et les Indiens qui lui sont concédés, notre chroniqueur se voit honorer d'un blason et reçoit le droit d'être escorté par deux serviteurs en armes. C'est à cette époque enfin qu'il ajoute à son nom, comme l'atteste l'évolution de sa signature, le «del Castillo», signe de sa réussite personnelle.

Désormais il ne quitte plus le Nouveau Monde. C'est pourquoi on situe vers les années 1550 le début de la rédaction de sa chronique, retraçant non seulement

l'histoire de la conquête du Mexique, mais aussi la période couvrant les années 1521 à 1570; c'est ainsi qu'il raconte les expéditions postérieures de Sandoval, d'Alvarado et d'Olid, l'expédition punitive de Cortés contre Olid, le retour définitif de Cortés en Espagne et la mort du conquérant, ses propres séjours dans la métropole. Il termine l'ouvrage par l'éloge de ses compagnons et par l'exposé des raisons qui l'ont poussé à entreprendre son récit.

Il meurt en 1584 à Santiago de los Caballeros (aujourd'hui: Antigua Guatemala), laissant derrière lui une nombreuse descendance dont émerge son fils Francisco Díaz del Castillo, que nous avons rencontré lors de l'étude de la transmission du texte de l'*Historia verdadera*.

NOTES

[1] Wagner (1945), pp.157-158.

[2] Wagner (1945), pp. 158-159; Graulich (1996), pp. 68-72.

[3] Cf. Oviedo (1959), III, p. 256.

[4] Cf. Léon-Portilla (1984), pp. 27-28.

3. Lignes générales de la réception de l'*Historia verdadera*

Pour avoir une vision exacte de l'accueil réservé à l'*Historia verdadera*, il faudrait consulter, non seulement les écrits concernant directement cette œuvre, mais aussi toutes les histoires de la conquête du Mexique et de ses acteurs, ainsi que tous les manuels traitant de la littérature espagnole du 16^e siècle. Je me contenterai seulement d'indiquer les lignes directrices de la réception de son œuvre, à travers, d'une part, quelques exemples empruntés aux ouvrages et articles consacrés à l'histoire de la conquête du Mexique, à travers, d'autre part, les études spécifiques de Bernal Díaz.

Avant de parcourir quelques ouvrages historiques, précisons d'emblée qu'avant même sa sortie de presse, l'*Historia verdadera* fut utilisée par Diego Muñoz Camargo dans son *Historia de Tlaxcala*, rédigée entre 1576 et 1585 [1]; Bernal Díaz y est cité à propos de l'origine de Doña Marina, l'interprète indienne de Cortés [2]. De même, Antonio de Herrera puisa abondamment dans le manuscrit envoyé en Espagne des éléments pour étoffer la partie consacrée à la conquête du Mexique de son immense ouvrage, l'*Historia General de los Hechos Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Océano*, publié entre 1601 et 1615 [3].

Une fois la chronique de Bernal Díaz publiée, elle continua à être utilisée, plus ou moins abondamment selon les historiens. Ainsi, dans son «Historia de la Conquista de México», dont l'*editio princeps* parut peu avant sa mort en 1684, Antonio de Solís recourut à notre auteur à plusieurs reprises. Toutefois, il le condamne, dès les premières pages, par des propos peu amènes, portant, le premier, un jugement négatif sur la qualité de son témoignage: «Une histoire particulière de la Nouvelle-Espagne, œuvre posthume de Bernal Díaz del Castillo, a été publiée il y a peu de temps par un religieux de l'ordre de Notre Dame de la Mercy, qui l'avait trouvée manuscrite dans la bibliothèque d'un grand et savant ministre. Elle y est restée longtemps enfouie, à cause sans doute de ces mêmes défauts qui, dès qu'elle a été imprimée, lui ont été pardonnés ou sont même restés inaperçus. Elle passe aujourd'hui pour véridique grâce à un style rude et grossier; ce langage, semblant favorable à la vérité, accrédite auprès de quelques personnes la véracité de l'auteur. Malgré l'avantage d'avoir vu ce qu'il a raconté, Bernal Díaz (son livre en fait foi) n'avait pas la vue assez nette de prévention pour bien conduire sa plume. Il se montre aussi satisfait de lui-même que mécontent de sa fortune, et son ambition, comme sa jalousie, paraît à découvert. Il se déchaîne souvent contre Cortés, le principal héros de cette histoire, en cherchant à pénétrer les desseins de son chef pour les rectifier et pour les ternir, et en plaçant presque toujours l'infailibilité non dans les combinaisons et dans les ordres du général, mais dans les murmures des soldats» [4].

A la lecture de cet extrait, on notera avec intérêt qu'Antonio de Solís rattache la confiance accordée au récit de Bernal Díaz à sa manière d'écrire et dénonce déjà la partialité du chroniqueur, qui s'efforce d'abaisser Cortés à l'avantage des soldats. Comment concilie-t-il dès lors les critiques qu'il formule et son utilisation de la chronique? La réponse réside dans les commentaires désobligeants dont il ponctue ses emprunts. Qu'on en juge par les deux extraits que voici: «Bernal Díaz del Castillo, qui ne perd pas l'occasion de se donner comme l'inspireur des plus grandes résolutions, dit que lui et d'autres soldats donnèrent ce conseil (*i.e.* emprisonner Montezuma) à Cortés quelques jours avant les mauvaises nouvelles de la Vera-Cruz». «Bernal Diaz del Castillo discute indécentement là-dessus (*i.e.* le mécontentement des soldats face au partage de l'or mexicain); il gâte beaucoup de papier pour appuyer et renchérir sur ce que souffrirent les pauvres soldats dans cette répartition; il va jusqu'à rapporter les bons mots et les railleries dites dans les groupes par tel ou tel mécontent. Il parle en pauvre soldat plutôt qu'en historien; Antonio de Herrera le suit avec une sécurité irréflechie, car c'est en histoire un égal défaut de dire vite ce qui mérite l'attention et de s'appesantir beaucoup sur ce qu'il vaudrait mieux omettre» [5].

Au 18^e siècle, épinglons Francisco Javier Clavijero, qui utilisa également l'*Historia verdadera* dans sa *Storia antica del Messico*, publiée à Cesena en 1780-1781. On constate, en effet, qu'en maints endroits il privilégie le témoignage de Bernal Díaz au détriment même de la version de Cortés [6].

Plusieurs historiens du 19^e siècle firent à leur tour la place belle à notre chroniqueur. William Prescott, dans son *History of The Conquest of Mexico*, parue pour la première fois en 1843, va même jusqu'à déclarer: «Les deux piliers sur lesquels repose l'histoire de la conquête sont les chroniques de Gómara et de Bernal Diaz, deux personnalités aussi différentes l'une de l'autre que peuvent l'être celle d'un homme d'Eglise cultivé et raffiné et celle d'un soldat sans lettres» [7].

Comme on peut l'observer, ici encore, c'est la manière d'écrire de Bernal Díaz qui est responsable du succès qui lui échoit. De plus, Prescott associe dans un éloge identique le couple que constituent Cortés, le chef, et Bernal Díaz, l'humble soldat, dont les visions sont immanquablement contrastées et complémentaires.

Quant à l'*Historia antigua y de la Conquista de México*, publiée en 1880 par Manuel Orozco y Berra, elle s'appuie, elle aussi, abondamment sur l'ouvrage de notre chroniqueur.

Enfin, Bernal Díaz continue à inspirer confiance à bon nombre d'historiens du 20^e siècle. Certains sont même dépourvus de tout esprit critique à son égard, tels Carlos Pereyra et, tout récemment, Bernard Grunberg, lequel fonde pratiquement sur la seule *Historia verdadera* son *Histoire de la conquête du Mexique*. D'autres, sans partager cette confiance aveugle, ne recourent pas moins à Bernal Díaz, qu'ils utilisent toutefois au même titre que d'autres sources. C'est le cas de Hugh Thomas et de Ross Hassig [8].

Pour compléter ce panorama, signalons que notre chroniqueur intervient comme source autorisée dans des articles thématiques, qui en font le porte-parole unique et convaincant de l'ensemble des conquistadores. S'inscrivent dans cette perspective les articles d'Hector Ortiz et de Carmelo Velasco, intitulés respectivement «Bernal Díaz ante el indígena» et «Semblanza cristiana del conquistador a través de la crónica de Bernal Díaz del Castillo» [9]. De même, une communication présentée à un congrès consacré à Cortés en 1985 et traitant du problème de l'or, mobile de la conquête de Cortés, reconnaît ouvertement sa dépendance exclusive de l'«Historia verdadera» [10].

Si nous passons à présent aux études consacrées directement ou indirectement à l'œuvre de Bernal Díaz, qui se sont multipliées au 20^e siècle, nous voyons apparaître bien des nuances dans l'appréciation dont notre chroniqueur fait l'objet. Beaucoup d'entre elles demeurent inébranlablement élogieuses. Que cela soit dit explicitement ou sous-entendu, ce succès constant s'explique, selon un dosage varié, par le statut de témoin oculaire et d'humble observateur des faits revendiqué par Bernal Díaz et par la nature d'un style, dont la rudesse et la simplicité, voire la «naïveté», apparaissent conformes à l'image qu'on se fait d'un simple soldat dépourvu de malice. Ainsi, Manuel Ciges Aparicio évoque son œuvre «naturelle et sincère», tandis que Juan José de Madariaga n'hésite pas à le qualifier de «plus grand de tous les chroniqueurs» [11]. Carmelo Sáenz de Santa María vante le soin particulier avec lequel notre chroniqueur recrée les ambiances: «Il nous donne l'impression de parcourir à nouveau les palais, les temples, les marchés en compagnie d'un cicérone quelque peu ingénu» [12].

La palme de l'enthousiasme revient toutefois à Carlos Pereyra, qui introduit l'*Historia verdadera* en ces termes: «Dans chaque mot se cache une image et dans chaque image une émotion. Son récit est dominé par une passion, par une imagination d'halluciné et par une volonté qui ne cède rien, ni aux douleurs du corps ni à l'abattement de l'âme. C'est le livre d'histoire par excellence, l'unique livre d'histoire qui mérite de vivre, l'histoire dans son sens étymologique, le témoignage des faits [...]. La voix de Bernal Díaz résonne comme une voix primitive. On veut entendre, grâce à celle-ci, la voix du peuple, similaire aux balbutiements de l'enfant» [13].

Dans ce concert de louanges, les inévitables défauts et lacunes sont excusés. Si Sáenz de Santa María admet que Bernal Díaz s'est souvent trompé dans les nombres et les noms qu'il fournit [14], il ne lui retire pas sa confiance pour autant. Quant à Bernard Grunberg, il tire parti de ce type d'erreurs — normales chez un simple soldat — pour confirmer la véracité du récit [15]. Sáenz de Medrano va même jusqu'à affirmer que les erreurs minimales du chroniqueur sont «de simples lapsus» et ne diminuent en rien la valeur historique du témoignage [16].

A ces deux causes de succès, on peut ajouter une troisième, en relation cette fois aux autres chroniqueurs. Face à Cortés et à ceux qui ont suivi sa version des faits, Bernal Díaz apparaît comme l'auteur par excellence d'un récit d'une

action de masse, d'une épopée populaire et qui, de surcroît, n'a aucune raison de trafiquer les événements pour défendre une cause ou une idéologie. C'est dans cette perspective que se situe l'analyse du discours narratif de Cortés menée par Beatriz Pastor, qui porte le titre évocateur «Discourse of Mythification»: elle y oppose le témoignage brut de Bernal Díaz à l'habile construction du discours de Cortés, destiné à mettre en valeur le chef des conquistadores, modèle par excellence du Conquérant [17].

Une très belle illustration de ce type d'analyse nous est également offerte par Bernard Grunberg, comme on peut en juger par l'extrait suivant: «Les grands moments de l'humanité ont très souvent été relatés par les hommes qui en modifièrent le cours. La *Guerre des Gaules* de Jules César, les *Cartas de Relaciones* de Cortés en constituent les exemples les plus illustres. Mais ces écrits ont le défaut de ne nous donner qu'une vision imparfaite, car fortement subjective, des événements. Fort heureusement, nous disposons parfois des témoignages de simples combattants. Leurs témoignages permettent, en effet, de rectifier les récits partiels et enjolivés de leurs chefs. La meilleure illustration nous est fournie par l'«Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne» de Bernal Díaz del Castillo qui, parallèlement au récit officiel de Cortés, nous brosse un tableau exact de la conquête du Mexique par les conquistadores» [18].

Notons en passant qu'aucun de ces auteurs ne se demande si Bernal Díaz n'a pas, lui aussi, construit un discours sur la conquête: après tout, comme l'a montré l'analyse de Stephen Greenblatt, l'insistance mise à écrire dans un style simple et rude pouvait être une marque calculée d'authenticité; il existait, du reste, au 16^e siècle quelques lettrés qui imitaient délibérément le mode d'écriture des non-lettrés pour convaincre leurs lecteurs [19].

Face à cette perception extrêmement positive de notre chroniqueur, des voix se sont élevées pour en diminuer les mérites. Ainsi, en 1942, Ramón Iglesia, tout élogieux qu'il fût, remarquait que Bernal Díaz avait pris pour modèle Gómara, le chapelain de Cortés, dont il prétendait rectifier les erreurs, alors qu'il le suivait servilement [20]. Toutefois, il faut attendre la parution de trois articles, rédigés respectivement par Henry Wagner, Eberhard Straub et Michel Graulich, pour que les mérites de Bernal Díaz soient sérieusement remis en question.

En 1945, en effet, Henry Wagner publie son article «Three Studies on the Same Subject: Bernal Díaz del Castillo». Il y démontre notamment que, dès les premiers chapitres, notre chroniqueur ment lorsqu'il raconte sa venue dans le Nouveau Monde avec Pedro Arias de Avila en 1514 et lorsqu'il rapporte sa participation à l'expédition de Grijalva en 1518. Ces mensonges, de même que le silence de la *probanza* de Bernal Díaz, écrite en 1539, sur les épisodes aussi importants que la guerre contre les Tlaxcaltèques et la *Noche Triste*, lui inspirent dès lors une hypothèse audacieuse: Bernal Díaz n'aurait pas participé à la conquête de Mexico avant 1521, mais serait resté, dans l'intervalle, sur la côte avec le contingent de Villa Rica [21].

En 1976, dans l'ouvrage qu'il consacre à Cortés, Eberhard Straub continue à détruire l'image de témoin oculaire dont se prévaut Bernal Díaz aux yeux de ses admirateurs. Par quelques exemples tirés du début de l'expédition de Cortés, il démontre que Bernal Díaz dépend largement de Gómara et que ses ajouts ne font que gonfler le récit de ce prédécesseur. Le plagiat est toutefois réalisé avec réflexion: ainsi, notre chroniqueur évite les répétitions trop littérales, déplace des phrases entières, donne l'impression de livrer ses souvenirs pêle-mêle, tels qu'ils sont censés surgir au cours du récit. Son prétendu désordre est en réalité une stratégie pour dissimuler ses liens étroits avec la rédaction de Gómara. Straub en conclut que Bernal Díaz, contrairement à une opinion reçue, n'est pas un témoin incontournable; en se construisant un rôle d'homme important, il prive son lecteur de ce regard du simple soldat, qui fait son charme aux yeux de beaucoup.

Enfin, en 1996, Michel Graulich, dans un article consacré aux «forgeries et mensonges» de l'*Historia verdadera* démontre par son analyse des chapitres 1 à 126 qu'on peut faire l'impasse dans la plupart des cas, pour cette partie de l'œuvre, sur le témoignage de Bernal Díaz. Loin d'apporter des éléments nouveaux, il plagie régulièrement Gómara et, loin de rectifier les erreurs de ce dernier, il s'enfoncé avec lui et tombe dans les pièges que sa qualité de témoin oculaire aurait dû lui éviter. Il lui arrive également d'inventer des éléments, d'en falsifier d'autres, dans le but de défendre les conquistadores à une époque où leur action est fort critiquée [22].

Ces articles réussissent-ils à entamer le capital de sympathie que les historiens de la Conquête et de ses acteurs vouent régulièrement à Bernal Díaz? Il leur faudra en tout cas vaincre l'inertie d'une représentation vieille de quelques siècles.

NOTES

- [1] L'œuvre ne fut publiée qu'en 1870.
- [2] Voir plus haut, p. 13, note 4.
- [3] Cf. Herrera (1936), IV et V. Signalons au passage qu'Herrera a utilisé également le manuscrit de Cervantes de Salazar, parvenu en Espagne en 1566.
- [4] Solís (1789), I, livre 1, chap. 1, pp. 9-10.
- [5] Solís (1789), II, livre III, chap. 18 p. 211 et II, livre IV, chap. 4, p. 279.
- [6] Clavijero (1974), p. ex. Livre VIII, ch. 29; Livre IX, ch. 4.
- [7] Prescott (1877), II, p. 457.
- [8] Thomas (1993); Hassig (1994).
- [9] Ortiz (1955) et Velasco (1962). Il est significatif que les notes de ces deux articles renvoient uniquement à l'«*Historia verdadera*».
- [10] García Garrido (1990): «La documentación, en la que nos hemos basado es, exclusivamente, la *Historia verdadera* de la Conquista de la Nueva España de Bernal Díaz del Castillo, según la edición crítica de Carmelo Sáenz de Santa María, publicada en Madrid, en 1982». Qui plus est, la communication se fonde sur un texte artificiel!
- [11] Ciges Aparicio (1936), p. 6; Madariaga (1966), p. 217.

- [12] Sáenz de Santa María (1967), p. 58.
- [13] Pereyra (1967), pp. 15-16 et 17.
- [14] Sáenz de Santa María (1967), p. 122.
- [15] Grunberg (1976), p. 27 et (1990), p. 10.
- [16] Sáinz de Medrano (1992), p. LXI.
- [17] Pastor (1992), pp. 52-100.
- [18] Grunberg (1976), p. 24.
- [19] Greenblatt (1996), pp. 196-227.
- [20] Iglesia (s.d.), pp. 155-172.
- [21] Wagner (1945), pp. 155-190.
- [22] Graulich (1996), pp. 63-95.

DEUXIEME PARTIE: LA VALEUR DU TEMOIGNAGE DE BERNAL DIAZ

Le moment est venu d'établir la spécificité du témoignage de Bernal Díaz et d'en évaluer le poids. Pour fonder cette démarche, livrons-nous à une comparaison minutieuse entre le texte de l'*Historia verdadera* et les versions fournies par d'autres sources, qu'il convient préalablement de passer en revue.

Parmi les membres de l'expédition qui ont écrit un compte rendu de leur aventure se détache évidemment l'éminente figure de Cortés. Deux de ses lettres (les Lettres 2 et 3) adressées à Charles Quint, datées l'une du 30 octobre 1520, l'autre, du 15 mai 1522, et publiées à Séville respectivement en 1522 et en 1523, constituent une source majeure. Elles donnent, en effet, un aperçu des événements qui se sont déroulés depuis le départ de Veracruz jusqu'à la chute de Mexico [1]. Nous trouvons également Andrés de Tapia, ami et partisan de Cortés, qui a laissé une *Relación de algunas cosas de las que acaecieron al muy ilustre señor don Fernando Cortés*. Sa rédaction, demeurée inédite jusqu'en 1866, a été menée en Espagne à une date imprécise, que l'on situe toutefois entre 1540 et 1547. Cette brève chronique relate les épisodes qui se sont déroulés entre le départ de Cuba et la victoire contre Narváez en mai 1520 [2]. Mentionnons également la brève *Relación de méritos* de Bernardino Vázquez de Tapia, rédigée entre 1542 et 1546 et publiée pour la première fois en 1939 [3]. De même, Francisco de Aguilar, ancien conquistador entré chez les dominicains en 1529, rédige dans les années 1559 une *Relación breve de la Conquista de la Nueva España*, laquelle sera publiée pour la première fois en 1900 [4]. Enfin, signalons l'existence d'un récit intitulé *Le conquistador anonyme*, dont l'*editio princeps* est publiée dans la collection de Ramusio en 1556. Il contient surtout des informations de type ethnographique et son authenticité a été parfois contestée [5].

Parmi les historiens «de cabinet» qui ont retenu mon attention figure en premier lieu, dans l'ordre chronologique, Pierre Martyr d'Anghiera, qui, entre 1521, date de la chute de Mexico, et 1526, année de sa mort, consacra à la conquête de Mexico une partie de ses *De novo orbe Decades*, dont la rédaction intégrale fut publiée à Alcalá de Henares en 1530. Il s'est fondé principalement sur les lettres de Cortés [6]. Vient ensuite Gonzalo Fernández de Oviedo, Chroniqueur des Indes, qui composa une *Historia general y natural de las Indias*, dont la première partie fut éditée en 1535 et la seconde pour la première fois entre 1851 et 1855. Il s'appuie, lui aussi, sur le récit de Cortés, mais dispose également d'un rapport anonyme de conquistadores, qui est perdu à ce jour [7]. Francisco López de Gómara, le chapelain de Cortés, nous a laissé une *Historia general de las Indias*, publiée une première fois à Saragosse en 1552 et qui connut deux rééditions en 1553 à Saragosse et à Medina del Campo. L'ouvrage

fut toutefois retiré de la circulation la même année. Comme on pouvait s'y attendre, Gómara fait la part belle à son héros, mais cela ne l'a pas empêché de consulter d'autres récits tels que la relation d'Andrés de Tapia [8]. Enfin, la série est clôturée par Francisco Cervantes de Salazar, titulaire de la chaire de rhétorique à l'université de Mexico, qui a rédigé entre 1557 et 1564 sa *Crónica de la Nueva España*. Le manuscrit de l'auteur est acheminé en Espagne en 1566, mais il ne sera publié qu'en 1914. Cervantes de Salazar s'est fortement inspiré de Gómara, mais il a également rassemblé d'autres informations, notamment auprès de conquistadores, parmi lesquels figurent Jerónimo Ruiz de la Mota, Alonso de Mata et Alonso de Hojeda [9].

Il importe de situer Bernal Díaz dans cette lignée de chroniqueurs, où il occupe la dernière place dans l'ordre chronologique en même temps que Cervantes de Salazar. Théoriquement, il devait avoir accès aux œuvres publiées de son vivant. Encore faudrait-il connaître le contenu de sa bibliothèque, ce qui est loin d'être simple. On peut affirmer de façon péremptoire que notre conquistador disposait d'un exemplaire de l'ouvrage de Gómara, puisqu'il raille le récit mené dans la tranquillité d'un cabinet et conçu pour la glorification de Cortés et qu'il en épingle les «erreurs». A-t-il eu d'autres imprimés sous la main? On peut en tout cas établir qu'il a eu connaissance de la chronique d'Oviedo, dont le nom est cité par l'édition Remón en même temps que celui de Gómara [10], et de certaines lettres de Cortés, explicitement désignées [11]. Quant à Cervantes de Salazar, il n'est pas nommé dans l'*Historia verdadera*. De plus, l'histoire de son manuscrit rend peu probable une rencontre entre les deux récits, même si elle ne l'exclut pas totalement. Enfin, on peut supposer qu'en raison de son passé de conquistador, Bernal Díaz a conservé des relations avec des anciens compagnons, comme Andrés de Tapia et Gonzalo de Sandoval, et qu'il a pu discuter avec eux de leur aventure commune.

Signalons enfin que l'on trouve des compléments d'information chez Bernardino de Sahagún et chez Diego Durán, bons connaisseurs de la réalité indienne, dont les ouvrages ont été rédigés respectivement dans les années 1558-1577 et 1570-1581 [12], dans les archives des *pleitos* de Cortés, dans la mesure où elles ont été éditées, et dans les ouvrages concernant les fouilles archéologiques du Grand Temple.

Les apports particuliers de Bernal Díaz et ses divergences face aux autres sources ont été classés selon la réalité dont ils traitaient plutôt qu'en fonction des renseignements que leur analyse a fournis sur la manière dont notre chroniqueur s'est acquitté de sa mission de témoin. Car les résultats, comme nous le verrons au fil des pages, se recourent le plus souvent. Ils posent, du reste, un certain nombre de questions qui seront abordées dans la troisième partie.

NOTES

- [1] Cortés, Lettre 2-3, (1969), pp. 25-79 et 87-114; (1996), pp. 72-183 et 184-298.
- [2] Tapia (1980), pp. 554-594 et (1988), pp. 67-123.
- [3] Vázquez de Tapia (1988), pp. 131-154.
- [4] Aguilar (1938), pp. 29-100 et (1988), pp. 154-206.
- [5] Le Conquistador anonyme (1970), pp. 1-26.
- [6] Martyr de Anghiera (1965), 11, livres iii-vi pour les épisodes qui me concernent.
- [7] Oviedo (1959), IV, chap. 5-14, pp. 26-67.
- [8] Gómara (1966), 11, pp. 126-207.
- [9] Cervantes de Salazar (1971), I-II, livres iii et iv, pp. 296-411 et 9-60.
- [10] Díaz del Castillo (1948), chap. 13, p. 12.
- [11] Díaz del Castillo (1996), chap. 209, p. 763, qui parle de la Lettre 2.
- [12] Sahagún (1956), dont la première édition a paru en 1829; Durán (1967), dont la première édition a paru en 1867.

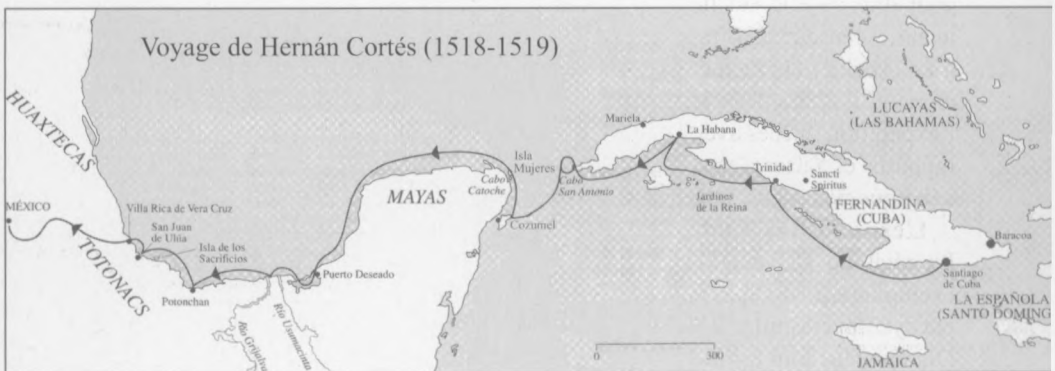
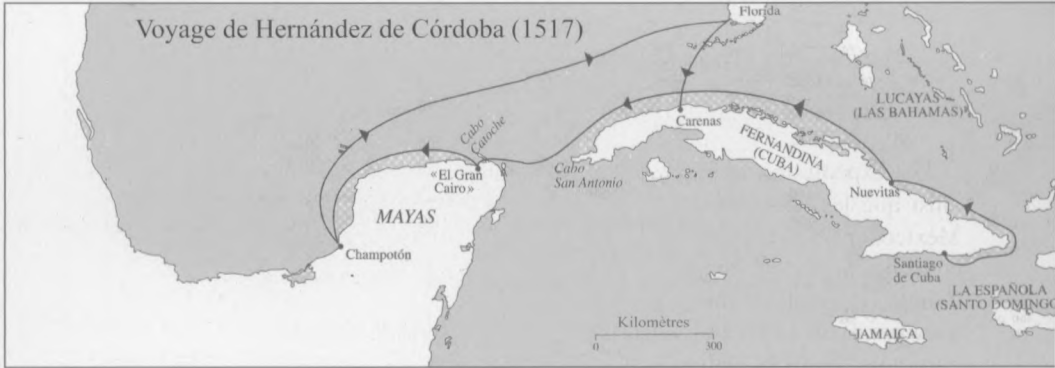


Fig. 2. — Tracé des expéditions menées par Cordoba, Grijalva et Cortés.

1. La relation des événements

Les expéditions de Francisco Hernández de Córdoba et de Juan de Grijalva, ainsi que les épisodes de l'expédition de Cortés (fig. 2) précédant l'arrivée à Mexico, ont déjà fait l'objet d'une analyse critique. C'est pourquoi cette étude se concentrera essentiellement sur le séjour des Espagnols dans la capitale aztèque. Toutefois, avant d'entrer dans le vif du sujet, il me paraît opportun de passer succinctement en revue les épisodes auxquels Bernal Díaz réserve un traitement particulier et dont les divergences ont déjà été relevées par d'autres chercheurs.

1.1. LES EPISODES PRECEDANT L'ARRIVEE A MEXICO

La première divergence apparaît lors de l'expédition de Córdoba en 1517. Bernal Díaz est, en effet, le seul chroniqueur à évoquer une bataille près du cap Catoche, dans un endroit baptisé le «Grand Caire». Or, l'étape marque le tout premier contact officiel entre les Espagnols et les civilisations mésoaméricaines. En attribuant aux Indiens l'initiative du combat, le conquistador les désigne dès lors comme responsables de l'ouverture des hostilités avec les Espagnols, ce qui est démenti par les autres sources [1].

Les épisodes qui relatent l'expédition de Grijalva sont, quant à eux, de seconde main. Car, comme l'a démontré Henri Wagner, Bernal Díaz n'était pas du voyage [2]. D'autres arguments solides relevés par Michel Graulich viennent encore renforcer cette thèse. Ainsi, Bernal Díaz, suivant de près le texte de Gómara, parle d'une bataille à Champotón alors que les sources s'accordent pour dire qu'elle eut lieu à Campeche. On s'attendrait à ce que notre chroniqueur, «censeur auto-proclamé» du chapelain de Cortés corrige celui-ci. Or il n'en est rien. De même, il se trompe en situant le combat dès le débarquement alors qu'il a lieu deux jours plus tard. Plus loin encore, Bernal Díaz fait aborder l'expédition successivement dans deux îles, contredisant de la sorte les autres rapports et faisant erronément de deux débarquements dans la même île un débarquement dans deux îles différentes [3].

L'expédition de Cortés fait également apparaître de nombreuses divergences. Le récit du sauvetage de Jerónimo de Aguilar, prisonnier d'un cacique, est exemplaire à ce sujet. Alors que Gómara évoque, à tort ou à raison, une lettre envoyée par Aguilar à Guerrero, autre Espagnol détenu chez les Maya, Bernal Díaz va plus loin encore et imagine une entrevue. Celle-ci est hautement improbable vu les 350 kilomètres qui séparaient les deux Espagnols et le délai limité accordé par Cortés aux naufragés pour rallier la flotte espagnole [4]. Ensuite, à San Juan de Ulúa, Bernal Díaz signale l'arrivée d'émissaires de Montezuma. Il

y en a trois d'après son récit: Tendile, Quintalbor et Pitalpitoque. Si les deux premiers noms figurent dans la chronique de Gómara, le troisième provient peut-être d'une source perdue ou encore de souvenirs personnels. Toujours est-il qu'il ne s'est pas rendu compte qu'il s'agissait d'une même personne et que Pitalpitoque n'est autre qu'une variante de Quintalbor [5]. Bernal Díaz offre encore une version différente de l'attaque de la garnison mexica de Cingapacinga. Ainsi, d'après Gómara, en voyant arriver les Cempoaltèques accompagnés des Espagnols, les soldats de la garnison jugèrent plus prudent de se retrancher dans leurs campements. Cortés les en empêcha. Il y eut même un combat suivant les informateurs de Cervantes de Salazar. En revanche, selon notre chroniqueur, les Mexica avaient fui avant l'arrivée des troupes espagnoles, ce que démentent formellement les témoignages de plusieurs conquistadores. A Cempoala enfin, Bernal Díaz parle de la destruction des idoles. Celle-ci provoque, à l'en croire, la colère des Indiens qui se mettent à décocher des flèches. Les Espagnols se saisissent du roi ainsi que d'un certain nombre de dignitaires afin de se prémunir contre toute rébellion. Une fois encore, la version du conquistador se démarque des autres récits. Car si Cortés n'en dit rien, Martyr, Gómara et Cervantes de Salazar racontent que les Cempoaltèques obtempérèrent aux vœux de Cortés sans faire de difficultés [6].

1.2. LE SEJOUR A MEXICO

1.2.1. *L'épisode de Villa Rica de Veracruz*

L'épisode de Villa Rica de Veracruz est embarrassant, vu le nombre de variantes que comportent les récits qui l'ont évoqué. Si les conséquences de l'événement sont identiques dans les sources, ses causes et les circonstances dans lesquelles il s'est déroulé posent problème.

Le cadre de l'événement nous apprend que Cortés, après avoir fondé Villa Rica de Veracruz et y avoir laissé une garnison, poursuit son chemin vers Mexico. Il traverse non sans mal le territoire tlaxcaltèque et arrive à Cholula, où Montezuma organise une embuscade. Mais les Espagnols, informés du sort qui les attend, prennent les devants et massacrent les Indiens. Le piège a donc échoué et il n'entrave en rien Cortés dans sa marche vers la capitale, atteinte le 8 novembre 1519. Désirant assurer sa sécurité et celle de ses hommes, le chef des conquistadores décide de s'emparer de la personne de Montezuma peu de jours après son arrivée: l'attaque de la garnison de Villa Rica lui sert de prétexte pour justifier sa conduite. Que s'est-il passé entre-temps à Villa Rica? Il existe essentiellement deux versions qui circulent à ce propos.

Selon Cortés [7], une lettre envoyée par «son capitaine» — il ne fournit pas de nom — lui parvient alors qu'il se trouve à Cholula. Elle lui raconte la série d'événements qui se sont déroulés dans la région de Villa Rica durant son

absence. Nous apprenons ainsi que Qualpopoca, cacique de la garnison mexica de la ville de Nautla (Almería), a fait annoncer par des messagers au capitaine de Villa Rica qu'il désirait se soumettre aux Espagnols; toutefois, placé devant l'obligation de traverser des territoires ennemis aux mains des Totonagues, il sollicite la protection d'une escorte espagnole. Suite à cette demande, le capitaine envoie quatre de ses hommes. Ils tombent dans une embuscade: deux d'entre eux sont tués; les deux autres se réfugient à Villa Rica, où ils racontent leur mésaventure. Désirant infliger un châtiment à Qualpopoca, le capitaine se rend aussitôt avec ses hommes et huit mille Totonagues à Nautla, qu'il incendie, et met en fuite le chef de la garnison mexica. Interrogeant quelques prisonniers, il apprend que l'ordre d'attaquer les Espagnols émane de Montezuma.

S'emparant de cette information, Cortés se rend chez Montezuma, lequel s'empresse de nier toute participation au piège. Pour prouver sa bonne foi, l'empereur envoie ses hommes, accompagnés d'Espagnols (en l'occurrence, Tapia, Aguilar et un certain Valdelamar [8]) afin de ramener Qualpopoca et ses complices à Mexico. Quinze jours plus tard, ils reviennent avec le chef de la garnison de Nautla, son fils et quinze autres personnes compromises dans l'affaire. Cortés lui ayant demandé s'il était un vassal de Montezuma, Qualpopoca rétorque: «De quel autre souverain serais-je donc le vassal» [9]? Il dénonce cependant la responsabilité de Montezuma dans le piège avant de mourir sur le bûcher.

Cette version de Cortés a été largement suivie. Elle est répandue par Pierre Martyr d'Anghiera et Gonzalo Fernández de Oviedo, ce dernier copiant également les conquistadores anonymes [10]. Gómara s'inscrit dans le même sillage, en fournissant en plus le nom du capitaine: il s'agit, selon lui, de Pedro de Hircio [11]. Cervantes de Salazar, qui s'appuie non seulement sur Gómara mais aussi sur les témoignages d'anciens conquistadores, présente une version similaire. Néanmoins, au chapitre XXVI de son ouvrage, il précise que Cortés reçoit une lettre signée, selon les uns par Francisco Álvarez Chico et selon d'autres par Pedro de Hircio. Reproduisant la même version des faits au chapitre XXXV, il affirme cette fois que Cortés envoya, non pas Pedro de Hircio comme le dit Gómara, mais Juan de Escalante, peupler la région de Nautla. Ce dernier perd la vie lors de l'escarmouche de Villa Rica [12].

La deuxième version de l'épisode de Villa Rica est celle rapportée par Bernal Díaz. Le chroniqueur raconte que Cortés contracta une alliance avec les Totonagues habitant la région de Veracruz, leur enjoignant de ne plus respecter leur lien de vassalité à l'égard de Montezuma [13]. Or des garnisons mexica résidaient dans la région pour maintenir l'ordre aztèque et percevoir des tributs; elles devaient inmanquablement entrer en conflit avec les Espagnols. Parmi les garnisons du pays totonaque se trouvaient celles de Tizapatzinco et de Nautla [14]. L'une après l'autre, elles suscitèrent des problèmes aux compagnons de Cortés. Toujours selon Bernal Díaz, les chefs mexica de Nautla exigèrent un tribut de femmes et d'hommes aux villages totonagues ralliés aux Espagnols.

Ceux-ci refusèrent, avançant qu'ils n'avaient plus à se soumettre à Montezuma. Les capitaines mexica menacèrent alors de détruire en représailles les récoltes et d'amener en captivité les populations. En guise de riposte, celles-ci se tournèrent vers les Espagnols. Juan de Escalante, capitaine de la garnison de Villa Rica, prenant la défense des Totonagues, pria les Mexica de ne pas exécuter leurs menaces afin d'éviter le châtement. Les Mexica ne tinrent pas compte de ses avertissements et répondirent qu'ils étaient prêts à affronter les Espagnols en rase campagne. Juan de Escalante se précipita avec ses hommes et deux mille Totonagues à la rencontre de la garnison mexica [15], qui avait déjà commencé ses pillages. Au cours de la bataille, signale encore notre chroniqueur, les Totonagues prirent la fuite, laissant à leurs alliés le soin de les défendre. Les Espagnols parvinrent cependant à percer les lignes mexica et à atteindre la ville de Nautla qu'ils incendièrent. Bernal Díaz précise à cette occasion que Juan de Escalante succomba à ses blessures de même que le soldat Argüello, dont la tête «barbue, frisée et imposante» fut envoyée à Montezuma. A sa vue, le souverain prit peur, poursuit le chroniqueur, et interdit qu'on en fit offrande à un temple de Mexico. Quant à Cortés, il reçut à Mexico la nouvelle de l'escarmouche et de la mort de Juan de Escalante grâce à deux Tlaxcaltèques apportant avec eux une lettre de Villa Rica. Pourvoyant au remplacement du chef de la garnison, il envoya Alonso de Grado à Villa Rica. A peine arrivé, celui-ci se mit à conspirer, disant qu'il se rendrait à Diego Velázquez dès son débarquement. Aussitôt informé, Cortés envoya Sandoval pour le remplacer et fit ramener sous bonne garde le traître à Mexico [16].

Les deux versions, on le constate, présentent des divergences notables, non sur le résultat mais sur les causes et le déroulement de la bataille. Malheureusement, les rapports d'Andrés de Tapia et de Francisco de Aguilar, trop brefs, ne nous sont d'aucune aide pour départager les récits, bien que les deux hommes se soient rendus sur place pour arrêter Qualpopoca et ses complices et aient pu connaître de la sorte les tenants et les aboutissants de l'affaire [17]. Notons toutefois que Tapia parle de demande de nourriture à un village vassal de Montezuma, suivie d'une altercation, tandis qu'Aguilar fournit le nom de l'auteur de la lettre remise à Cortés, sans autre information: il s'agit de Juan de Escalante.

Analysons à présent les deux modifications importantes que la version de Bernal Díaz présente par rapport à celle de Cortés. Il convient, en premier lieu, de signaler une erreur dans la chronologie des événements. En effet, contrairement à ce que Bernal Díaz affirme, la lettre en provenance de Villa Rica est parvenue à Cortés, lors de son séjour à Cholula et non à Mexico quelques jours après l'arrivée des Espagnols. Il a, en effet, été démontré que notre chroniqueur a, en l'occurrence, mal copié Gómara. Le chapelain de Cortés n'ignore certes pas que la lettre a été remise à Cholula; mais dans le chapitre où il rapporte l'emprisonnement de Montezuma, il reste imprécis en parlant uniquement de la lecture que Cortés fit de la lettre en présence de Montezuma à Mexico. Ce n'est que plus loin qu'il précise que cette lettre fut envoyée à Cholula. Bernal Díaz, se

fondant sur le seul chapitre de l'emprisonnement, a mal noté l'épisode. Cette confusion de sa part l'empêche dès lors de percevoir le lien existant entre le piège de Cholula et l'embuscade de Villa Rica mis en œuvre simultanément et de comprendre que tous deux renvoient à une politique d'éjection des Espagnols hors du territoire [18].

Quant aux divergences relatives aux causes de l'escarmouche, on observe que dans les deux versions, le capitaine mexica utilise la provocation comme tactique: provocation dans un cas par la mort de deux soldats espagnols attirés dans un guet-apens parce qu'on avait fait miroiter un serment d'allégeance; provocation dans l'autre cas par de simples menaces proférées à l'égard de la population totonaque. De même, le résultat obtenu par les Mexica est identique: ils font en sorte que les Espagnols quittent leur place-forte. On notera à ce propos que les villes de Nautla et de Villa Rica sont distantes d'environ 80 kilomètres.

On peut toutefois se demander laquelle des deux tactiques de provocation a été réellement utilisée. Une piste d'investigation est ouverte par de curieuses similitudes entre la version de l'épisode de Villa Rica présentée par Bernal Díaz et le récit que Gómara et surtout Cervantes de Salazar font d'un autre incident, survenu quelque temps auparavant à Tizapatzinco [19]. Selon les deux chroniqueurs, les habitants de Cempoala alliés de Cortés vinrent implorer son aide contre la garnison de Tizapatzinco, chargée de percevoir les tributs au nom de Montezuma et responsable de multiples tracasseries. Les Espagnols se portèrent à la rencontre des Mexica qui tentèrent aussitôt de se réfugier dans leur place-forte. Cervantes de Salazar affirme qu'il y eut combat [20]. Epinglons les points communs entre les deux épisodes: de part et d'autre, le problème est provoqué par des tributs exigés; de part et d'autre, les Espagnols s'empressent de porter secours à des alliés, manifestant à leur égard une fidélité à toute épreuve; de part et d'autre enfin, l'escarmouche a lieu à proximité de la place-forte mexica. Dès lors, n'est-on pas en droit de penser que Bernal Díaz a utilisé ici le déroulement d'un épisode décrit par Gómara et par Cervantes de Salazar, qu'il avait transformé par ailleurs [21]? Ainsi, il se serait davantage soucié de recomposer son récit plutôt que de rapporter un fait véridique.

Si la version de Bernal Díaz semble présenter des traces d'une recomposition qui la rendent suspecte, à l'inverse, la version de Cortés apparaît plus plausible. D'abord, la mort des deux Espagnols, confirmée par le récit de Juan Álvarez produit dans le cadre des *pleitos* [22], forçait leurs compagnons à réagir, alors que de simples menaces adressées à des Indiens, même alliés, ne devaient pas inciter outre mesure une garnison aux effectifs réduits à s'engager dans une expédition à haut risque. La situation des Espagnols face à l'escarmouche de Nautla était, en effet, beaucoup moins favorable: lors de l'attaque de Tizapatzinco, Cortés se trouvait sur place avec tous ses hommes. Ensuite, quel intérêt le chef des conquistadores avait-il à transformer le rapport de son capitaine, puisqu'il lui suffisait qu'il y ait eu provocation suivie de représailles? De plus, son rapport ne contient pas d'élément destiné à valoriser la conduite des Espagnols,

contrairement à celui de Bernal Díaz soulignant le courage et la fidélité des siens à l'égard de leurs alliés contrastant avec la couardise des Totonagues. Enfin et surtout, Cortés n'est-il pas le seul à avoir lu la missive du capitaine? N'est-il donc pas le mieux placé pour en rendre compte?

Bien que ce faisceau d'éléments jette quelque suspicion sur la véracité de son compte rendu de l'épisode, il convient cependant de porter au crédit de Bernal Díaz son identification du capitaine de la garnison de Villa Rica. Ce dernier a, en effet, toutes les chances d'être, comme il l'affirme, Juan de Escalante: «Le lendemain matin vinrent deux Indiens de Tlaxcala, très secrètement, avec des lettres de Villa Rica dont le contenu disait que Juan de Escalante, qui resta en tant que grand alguazil, était mort, et, avec lui, six soldats dans une bataille qu'engagèrent les Mexicains» (chap. 93) (2).

Le manuscrit Guatemala fournit même au chapitre suivant cette précision supplémentaire que ne contient pas l'*editio princeps*: «Et c'est de cette manière que se déroula ce que nous avons relaté à propos d'Almeria, et non comme le raconte le chroniqueur Gómara, qui dit dans son histoire que Pedro de Hircio s'en alla peupler Pánuco avec certains soldats. Je ne sais dans quel esprit un chroniqueur si habile a pu écrire une telle chose [...]. Et il dit que Pedro de Hircio était le capitaine, alors qu'à cette époque, il n'était ni capitaine ni même chef de troupe; il n'avait aucune charge, on n'en tenait aucun compte et il resta avec nous à Mexico» (chap. 94) (3).

Si Bernal Díaz commet une erreur en faisant dire à Gómara que Pedro de Hircio alla peupler Pánuco, alors que celui-ci parle de la région de Nautla [23], le fait que Juan de Escalante ait été alguazil mayor de Villa Rica est confirmé par un document officiel. Il s'agit d'un acte passé entre Cortés et le conseil municipal de Villa Rica le 5 août 1519, qui concerne la défense et les droits des habitants [24]. On y observe que «Joan Gutierrez Descalante» y est effectivement désigné comme grand alguazil, tandis que le nom de Pedro de Hircio n'y figure pas. Cette identification est encore corroborée par Aguilar et par Cervantes de Salazar, lequel dénonce en outre, nous l'avons vu, l'affirmation de Gómara.

De même, il convient de souligner la véracité de l'épisode de la trahison d'Alonso de Grado. L'infidélité de ce compagnon de Cortés est, en effet, signalée à plusieurs reprises, non pas, il est vrai, par le chef des conquistadores lui-même et par son chapelain, mais par divers témoins dans le cadre des *pleitos* de Cortés [25]. On retrouve également un écho de cet événement dans la chronique de Cervantes de Salazar, mais sa version des faits est légèrement différente et n'est confirmée nulle part [26].

Deux conclusions s'imposent au terme de ces analyses. En premier lieu, il est extrêmement difficile, dans l'état actuel de notre documentation, de fixer le motif initial de l'escarmouche, car de nombreux prétextes ont été évoqués: besoin de nourriture, paiement de tributs, mauvais traitements de populations amies, nouvelles allégeances à Charles Quint, etc. Il est possible que cette incertitude tienne au fait que la troupe de Villa Rica ne disposait pas d'interprètes et

ne pouvait par conséquent comprendre ce que lui voulaient les Indiens. En revanche, la cause directe de l'escarmouche est bien établie: c'est la mort de deux soldats espagnols qui oblige la garnison de Villa Rica à réagir à la provocation, quelle qu'en soit la nature.

En second lieu, la version de Bernal Díaz doit être utilisée avec précaution. Tout n'est certainement pas faux dans ce qu'il rapporte, comme en témoignent son identification du capitaine espagnol et sa mention de la trahison d'Alonso de Grado. Tout ne peut être tenu pour véridique, comme le montrent sa chronologie des événements, son silence à l'égard de la mort des deux soldats espagnols et ses relations tortueuses avec le texte de Gómara. En ce qui concerne ce dernier, rappelons qu'il ne l'utilise pas toujours correctement, puisqu'il fait dire au chapelain de Cortés des choses qu'il n'a pas dites et qu'il lit mal des choses qu'il a dites. On pourrait enfin ajouter que, pour cet épisode, Bernal Díaz monte en épingle une erreur minime de Gómara alors qu'il devrait logiquement, puisqu'il s'en démarque officiellement, condamner le récit tout entier, s'il est vrai que lui-même — et lui seul — détient la vérité.

1.2.2. *Le serment d'allégeance à Charles Quint*

Si on en croit Bernal Díaz del Castillo, les Espagnols, à l'exception du petit page Orteguilla, ne sont pas invités à écouter le message de Montezuma à ses vassaux. Cela se comprend aisément lorsqu'on envisage la teneur du discours. L'empereur laisse, en effet, entendre que, dans son esprit, l'allégeance à la Couronne n'a rien de définitif: «Il [Montezuma] leur [sc. les vassaux] dit de se rappeler ce qu'ils savaient avec grande certitude depuis de nombreuses années parce que leurs ancêtres leur avaient dit et ce qui était signalé dans leurs livres de mémoire; que du soleil levant viendraient des hommes qui domineraient ces contrées et que s'achèveraient en cette période la domination et le règne des Mexicains et que lui-même comprenait ce que ses dieux lui avaient dit, qu'il s'agissait de nous et que les prêtres ont demandé des explications à Uichilobos à ce propos et malgré les sacrifices effectués, ils [sc. les dieux] refusent de leur répondre comme ils en ont l'habitude et que la seule chose que le Uichilobos leur laisse entendre est que ce qu'il leur a dit d'autres fois, il le leur donne maintenant en guise de réponse et qu'ils ne l'interrogent pas davantage; ils nous faisaient ainsi comprendre que nous devons offrir notre soumission au roi de Castille dont ces *teules* disent être les vassaux parce que pour le moment, cela n'a aucune importance mais que nous verrons avec le temps si les dieux ne nous donneront pas de meilleure réponse et nous agirons comme le temps nous l'indiquera. Ce que je vous ordonne et demande pour le moment, c'est que tous, de bon gré, nous lui donnions quelque marque de vassalité; je vous dirai bientôt ce qu'il conviendra mieux de faire, mais comme à l'heure actuelle, je suis importuné pour cela par Malinche, que personne ne le refuse (...)» (chap. 101) (4).

Cette version diffère des autres récits. En premier lieu, ceux-ci mentionnent la présence d'un groupe d'Espagnols en plus d'Orteguilla lors de cette rencontre. Y figuraient notamment Cortés lui-même, Pedro Hernández [27], le notaire de l'expédition, sans oublier les indispensables interprètes [28].

En second lieu, les autres récits prêtent à l'empereur un discours sans ambiguïté: Montezuma demande à ses vassaux de reconnaître une fois pour toutes le monarque espagnol comme leur seul suzerain. C'est ce qu'indique très nettement le discours du souverain mexicain, tel qu'il nous a été rapporté par Cortés et par ceux qui ont reproduit sa version des faits [29]: «Mes frères et amis, vous savez que depuis très longtemps, vous et vos parents et grands-parents avez bien été très bien traités et honorés et de même vous avez vous-mêmes fait ce que de bons et loyaux vassaux sont tenus de faire à l'égard de leurs seigneurs naturels; et je crois aussi que par vos ancêtres, vous savez que nous ne sommes pas les naturels de cette contrée et qu'ils sont venus de terres très lointaines s'établir ici, amenés par un seigneur dont ils étaient les vassaux et qui les y laissa. Celui-ci revint longtemps après et il trouva que nos aïeux s'étaient établis et installés sur cette terre, qu'ils avaient épousé les femmes de la région et avaient une multitude d'enfants, de telle manière qu'ils ne voulurent pas le recevoir comme le seigneur de la terre; il s'en retourna et dit qu'il reviendrait ou enverrait [quelqu'un] avec un pouvoir tel qu'il puisse les forcer et les attirer à son service. Et vous savez bien que nous l'avons toujours attendu, et d'après ce que le capitaine nous a rapporté de ce roi et seigneur qui l'a envoyé ici, et selon le côté d'où il dit venir, je tiens pour certain, et vous devez faire de même, que celui-là est le seigneur que nous attendions; d'autant plus qu'il nous a dit qu'il avait connaissance de nous là-bas et puisque nos ancêtres n'ont pas fait ce qu'ils devaient à l'égard de leur seigneur, faisons-le nous et rendons grâce à nos dieux parce qu'en notre époque survint ce qu'ils ont tant attendu. Je vous demande donc instamment, puisque tout cela vous est connu, que de même que vous m'avez considéré et obéi comme votre seigneur jusqu'à présent, que dorénavant vous teniez et obéissiez à ce grand roi, puisqu'il est votre seigneur naturel, et qu'à sa place, vous ayez celui-ci pour capitaine; et tous les tributs et services que vous me rendiez jusqu'à maintenant, vous les lui rendiez à lui, parce que moi aussi je dois contribuer et servir pour tout ce qu'il m'ordonnera; ainsi non seulement vous ferez votre devoir et ce que vous êtes tenus de faire mais en plus vous me ferez ainsi grand plaisir» [30] (5).

Il s'agit bien ici d'une passation de pouvoir en bonne et due forme.

La version de Cortés est confirmée de façon indépendante par Andrés de Tapia: ce dernier affirme avoir vu les vassaux de Montezuma jurer obéissance à Charles Quint [31].

Même si on fait abstraction des témoignages de Cortés et de ses hommes, on ne manquera pas d'être heurté par la version de Bernal Díaz del Castillo. Tout d'abord, son invraisemblance saute aux yeux: si aucun Espagnol, à l'exception d'un petit page comprenant quelque peu le nahuatl, n'a assisté à l'entrevue,

comment notre conquistador a-t-il été informé aussi exactement du contenu du discours avec toutes ses nuances? Si un Indien a trahi, pourquoi le fait n'est-il pas mentionné? Ensuite, dans le contexte de l'époque, on conçoit mal que Cortés ait laissé Montezuma seul en compagnie de l'élite mexica. L'empereur n'avait-il pas montré sa détermination à se débarrasser des Espagnols en leur dressant simultanément deux pièges, l'un à la Villa Rica, l'autre à Cholula? Ne les avait-il pas, ensuite, attirés à Mexico dans l'intention de les éliminer, suivant en cela le conseil d'Huitzilopochtli? Enfin, les événements les plus récents ne devaient-ils pas renforcer la prudence de Cortés, placé dans une situation des plus précaires? Ainsi Cacama, seigneur de Texcoco et neveu de Montezuma, avait rassemblé des partisans autour de lui et prônait la révolte contre l'envahisseur. Afin d'écraser le serpent dans l'œuf, le chef des conquistadores avait été contraint à se saisir du prince rebelle.

On peut dès lors s'interroger sur la raison d'être de ces divergences. Elles s'expliquent sans aucun doute par les arrière-pensées de notre chroniqueur.

La première divergence — l'absence des Espagnols — se justifie par le contenu du discours de Montezuma: on imagine mal, en effet, les conquistadores laisser planer, sans réagir, une telle incertitude en ce qui concerne leur avenir à Mexico. Quant aux paroles prêtées par Bernal Díaz à l'empereur, elles anticipent fort opportunément les événements ultérieurs, à savoir la révolte de la métropole aztèque. Le discours de Montezuma montre, en effet, que le ver est dans le fruit, qu'un soulèvement peut être envisagé et que c'est en quelque sorte à l'initiative des Indiens que se déclencheront les hostilités. On observe ici la volonté de Bernal Díaz de justifier a posteriori l'attitude des conquistadores à l'égard des Indiens, à une époque où leur action est fortement contestée. La falsification des faits permettrait de cette façon d'affaiblir la thèse du massacre gratuit des autochtones mené par Alvarado et sa petite armée, laquelle a été répandue par les ennemis des conquistadores, tels que Bartolomé de Las Casas, dont la réaction est particulièrement significative à cet égard: «Dans la partie la plus proche des dits palais se trouvaient plus de deux mille fils de Seigneurs, lesquels constituaient la fleur et la crème de la noblesse de tout l'empire de Montezuma. Le capitaine des Espagnols [sc. Alvarado] se dirigea vers eux avec une compagnie et il envoya d'autres compagnies dans toutes les autres parties de la ville où se déroulaient les dites fêtes, dissimulés comme s'ils allaient les voir et il leur ordonna qu'à une certaine heure, ils fondent tous sur eux [les Indiens]. Il se rua, lui, les Indiens étant complètement absorbés et en sécurité dans leurs danses, et lança: 'Saint Jacques, sus à eux' et les Espagnols commencèrent, les épaules dénudées, à ouvrir leurs corps dénudés et délicats et à répandre leur sang généreux, si bien qu'ils n'en laissèrent pas un en vie» [32] (6).

En réaction contre cette thèse, Bernal Díaz laisse entendre que Montezuma envisageait lui-même la possibilité d'une rébellion et implique ainsi plus directement la responsabilité de l'empereur aztèque dans le déroulement des événements ultérieurs (Presto os diré lo que más nos convenga). Pour Bernal Díaz, il

ne fait aucun doute — et il a parfaitement raison sur ce point — que les Indiens étaient décidés à faire la guerre. La version de Cortés, qui présente au contraire un empereur totalement acquis à la cause espagnole, n'est pas davantage exempte d'arrière-pensées: elle sous-entend que le chef des conquistadores entretenait avec les Indiens des rapports très confiants, dont la détérioration sera provoquée ultérieurement par l'arrivée de Narváez.

1.2.3. *La destruction des idoles*

Durant le séjour de Cortés dans la capitale, la destruction des idoles du Grand Temple de Mexico constitue un événement de la plus haute importance, car il marque un tournant dans les rapports entre les Espagnols et la population mexica. Le geste de Cortés suscite en effet la colère et l'indignation des Indiens. Il provoque en outre l'ultimatum de Montezuma au cours duquel celui-ci intime l'ordre à Cortés et à ses troupes de quitter le pays.

L'épisode a été signalé à deux reprises par un témoin oculaire, Andrés de Tapia. Il apparaît une première fois dans le long procès intenté à Cortés. A cette occasion, le marquis del Valle, afin de récuser les plaintes dont il est l'objet, communique à l'Audience en 1534 deux questionnaires, l'un de 380 questions, l'autre de 42 questions, soumis aux témoins parmi lesquels figure ce conquistador [33]. Tapia revient ensuite sur l'événement dans sa relation de la conquête du Mexique, rédigée vers les années 1540 [34].

Le témoignage d'Andrés de Tapia dans les *pleitos* nous apprend que l'épisode intervient à un moment où Cortés dispose de cent dix hommes, les autres ayant été dispersés dans différentes régions du pays. Alors qu'il se trouve dans l'enceinte du Grand Temple avec plusieurs soldats, Cortés monte pacifiquement au sommet de la plus haute pyramide pour explorer l'intérieur de la «chapelle» qui la surmonte. Accourus sur les lieux, des prêtres s'efforcent de l'en empêcher. Passant outre, Cortés et ses compagnons découvrent, horrifiés, des idoles et des murs couverts de croûtes de sang coagulé. Le chef des conquistadores demande aux prêtres de détruire les idoles, de nettoyer l'endroit et d'y installer l'image de Dieu et de sa Mère. Sur ces entrefaites, un messenger de Montezuma le met en garde contre une révolte des Mexica que provoquera leur attitude outrageante. Avant l'arrivée des renforts qu'il a réclamés, Cortés saisit une barre de fer, commence à détruire des idoles de pierre et installe des objets du culte chrétien [35].

La relation ultérieure apporte quelques modifications de détail. Ainsi, elle ne précise plus que l'altercation a lieu sur la grande pyramide, mais parle en des termes vagues d'une pyramide. De même, les prêtres arrivent trop tard pour empêcher le chef des conquistadores de pénétrer dans le sanctuaire. Enfin, c'est Montezuma qui, ayant été averti du sort réservé aux idoles, se précipite lui-même sur les lieux et propose un compromis: une partie du sanctuaire au Dieu chrétien et à sa Mère, l'autre, aux dieux aztèques. Suite au refus de Cortés,

l'empereur obtient l'autorisation de transporter les idoles hors du temple, à l'abri du regard et de la fureur destructrice des Espagnols [36]. Notons encore qu'Andrés de Tapia, témoin direct de l'événement, insiste sur la véracité de son récit: «Et je promets sur ma foi de gentilhomme, et je jure devant Dieu que c'est la vérité qu'il me paraît maintenant que le marquis sautait de façon surnaturelle, et qu'il s'élança, prenant la barre par le milieu et frappa au plus haut les yeux de l'idole, et, avec la barre, il lui enleva ainsi les masques d'or, disant: 'Nous devons bien nous exposer à quelque chose pour Dieu'» [37] (7).

Nous avons toutes les raisons de lui faire confiance sur ce point. La destruction des idoles est, en effet, confirmée par Cortés lui-même [38]. En outre, on ne voit pas pourquoi Andrés de Tapia éprouverait le besoin de falsifier le contexte dans lequel celle-ci intervint: à l'inverse de Cortés, il ne doit pas répondre de ses actes auprès du souverain espagnol.

Signalons également qu'on peut situer cet épisode vers mars-avril 1520 [39]. En effet, Andrés de Tapia précise, dans sa relation, que peu de temps après, des Indiens vinrent au temple avec des tiges et des poignées de maïs vert desséché réclamer avec force plaintes la pluie dont ils étaient privés depuis la destruction de leurs idoles. Cortés fit alors célébrer une messe; la pluie survint peu après et les Indiens crurent à un miracle [40]. Nous savons ainsi, grâce à ce renseignement, que la fameuse destruction des idoles intervint au début de la saison des pluies, c'est-à-dire avant l'arrivée de Narváez et à la fin du premier séjour de Cortés à Tenochtitlán.

L'importance de l'événement a été diversement appréciée par les autres sources. Cortés, dans son rapport à Charles Quint, en a minimisé la portée en noyant l'épisode parmi des descriptions de la ville et de son Grand Temple. En outre, il précise que Montezuma et des notables mexica, après une première réaction hostile, finirent par l'aider à enlever les idoles, à nettoyer les «chappelles» et à installer les images chrétiennes; ils le firent même, dit-il, avec «une mine satisfaite». Enfin, Cortés omet de mentionner l'ultimatum de Montezuma, qui s'ensuivit [41].

De son côté, le chroniqueur Oviedo, tout en reproduisant la version de Cortés, exprime son scepticisme à l'égard d'une passivité des Indiens face à l'événement. A ses yeux, elle n'est que feinte et dissimulation, comme les faits l'ont montré par la suite [42]. Tel est également l'avis de Gómara [43], qui introduit par ailleurs deux modifications intéressantes par rapport à la version des précédents. D'une part, il fait précéder l'acte de destruction par un discours menaçant du chef des conquistadores à l'égard des idoles et, d'autre part, il situe l'épisode au début de l'occupation de Mexico. Si Cortés a minimisé son erreur en l'évoquant au cours d'une description de la capitale, son chapelain en a, à son tour, réduit l'importance en dissociant la destruction des idoles de l'ultimatum que Montezuma adresse aux Espagnols quelques mois plus tard: le lien de cause à effet entre ces deux événements se trouve dès lors occulté. Quant au discours menaçant prêté à Cortés, il apparaît peu vraisemblable, car on imagine mal

Montezuma, après l'avoir entendu, organiser une visite du Grand Temple. Sans doute est-il mentionné par Gómara pour mettre en évidence la foi et le courage de son grand homme.

Cervantes de Salazar, qui reprend lui aussi l'épisode, s'inscrit en droite ligne dans le sillage de Gómara: il dissocie à son tour la destruction des idoles de l'ultimatum de l'empereur et prête également un discours menaçant à Cortés, précisant même — ce qui est plus invraisemblable encore — qu'après l'avoir entendu, Montezuma dégage toute responsabilité dans les conséquences qu'entraînerait le geste destructeur des Espagnols [44].

Examinons à présent la version des faits selon Bernal Díaz. Notre chroniqueur fractionne l'épisode en plusieurs séquences, qu'il fait apparaître à deux endroits distincts de son œuvre. Tout d'abord, la destruction des idoles intervient, non pas à Mexico, mais à Cempoala, au début de l'expédition (chap. 51). En second lieu, Bernal Díaz rapporte une confrontation entre Cortés, Montezuma et les prêtres mexicains, qui a pour objet la place respective des cultes mexica et chrétien à l'intérieur du Grand Temple. Elle s'étale dans le temps et aboutit à des résultats différents de l'épisode de Cempoala.

En effet, si nous suivons le schéma de Bernal Díaz, nous apprenons que le quatrième jour après l'arrivée des Espagnols à Mexico, lors de la visite du Grand Temple, Cortés demande à Montezuma la permission de placer une croix sur le sommet de la «chapelle» et d'installer dans l'oratoire de Huitzilopochtli et de Tezcatlipoca une image de Notre Dame. Cette première tentative de christianisation se solde par un échec, Montezuma se montrant réticent et les prêtres menaçants (chap. 92).

Par la suite, Cortés, ayant placé Montezuma en résidence surveillée, autorise celui-ci à prier ses dieux, sous la surveillance de cent cinquante soldats et de quatre capitaines. Bien que l'empereur ait juré de ne plus permettre des sacrifices humains, Cortés constate qu'ils se poursuivent et que les Espagnols ne parviennent pas à faire respecter leur interdiction (chap. 98).

Enfin, la tension augmente encore d'un cran lorsque Cortés décide, sur le conseil de ses capitaines, de «faire mine» de détruire les idoles dans un premier temps, pour obtenir en définitive une place pour les images chrétiennes à l'intérieur du Grand Temple: «Et le conseil qui lui fut donné à ce propos par nos capitaines et soldats, c'est qu'il fasse comme s'il voulait aller détruire les idoles au sommet [de la pyramide] de Uichilobos, et que si nous voyions qu'ils se mettaient en place pour le défendre ou qu'ils se soulevaient, qu'on lui [sc. Montezuma] demande la permission de construire un autel dans une grande partie de la grande pyramide et d'y placer un crucifix et une image de Notre Dame» (chap. 107) (8).

Comme on pouvait s'y attendre, Montezuma n'accepte pas la destruction de ses idoles. C'est pourquoi, le prenant à part, Cortés lui signifie qu'il se contentera, malgré le mécontentement des siens, d'une petite place pour son Dieu et sa Mère dans le Grand Temple. Montezuma acquiesce: les Espagnols obtiennent un

local pour leurs images, séparé des idoles aztèques (chap. 107). Par la suite, les prêtres annoncent que Huitzilopochtli et Tezcatlipoca s'irritent d'un tel voisinage et qu'ils quitteront la ville si les Espagnols ne sont pas massacrés. C'est dans ces circonstances que Montezuma adresse son ultimatum aux conquistadores (chap. 108).

On peut s'interroger sur les raisons qui sous-tendent trois transformations introduites par Bernal Díaz dans son récit: le déplacement de l'épisode de la destruction des idoles par Cortés de Mexico à Cempoala, la menace de détruire les idoles proférée par Cortés sur l'avis des siens, la dissociation opérée entre la visite du temple le quatrième jour et la destruction projetée.

Le déplacement de l'épisode de la destruction des idoles par Cortés de Mexico à Cempoala permet d'éviter la condamnation d'un acte, d'une part, inspiré par une foi profonde, d'autre part, indiscutablement non politique [45]. En le déplaçant, Bernal Díaz conserve la mémoire d'un geste valeureux de chrétien, ce qui lui donne l'occasion de témoigner du zèle religieux des conquistadores; par ailleurs, en le dissociant de Mexico, il efface l'erreur politique de Cortés, qui a déclenché un changement d'attitude chez les Indiens et a mis la vie des Espagnols en danger. Il peut, en outre, attribuer à d'autres causes l'ultimatum de Montezuma.

En ce qui concerne l'affrontement de Mexico proprement dit, il importe d'abord de noter que Bernal Díaz, prenant ses distances à l'égard de la version de Gómara, le situe correctement dans la chronologie des événements, soit à la fin du séjour des Espagnols dans la capitale mexica. On observe ensuite que le chroniqueur n'ose pas passer totalement sous silence le fait de la destruction des idoles, puisqu'il l'évoque à nouveau, sous une version édulcorée, dans le cadre du séjour à Mexico, le recours à l'expression «*hiciese que quería ir a derrocar*» lui permettant de réduire l'événement à une simple tactique. Cette manœuvre lui permet dans la foulée de récupérer, toujours sous une forme édulcorée, le discours menaçant que Gómara a placé dans la bouche de Cortés. Enfin, la transformation radicale de l'exigence de Cortés vis-à-vis des dieux aztèques sert évidemment un propos. Encore faut-il déterminer lequel. Si on se reporte à l'ultimatum de Montezuma, on constate que celui-ci est provoqué, selon Bernal Díaz, non plus par un acte violent et irrespectueux de Cortés, mais par l'attitude intransigeante des prêtres mexica face à un acte hautement diplomatique. Alors que le Dieu des chrétiens accepte une modeste cohabitation avec les dieux païens, ceux-ci la refusent et exigent la guerre. Dans cette perspective, la responsabilité de la dégradation des rapports entre Espagnols et Mexicains revient à ces derniers. Ne serait-ce pas là une façon habile pour Bernal Díaz de masquer les erreurs de Cortés et de présenter sous un jour favorable le comportement des conquistadores à Mexico?

Le troisième changement, à savoir l'introduction d'une visite du Grand Temple, menée sans que les Espagnols fassent un esclandre, le quatrième jour de leur arrivée, répond à une motivation plus subtile de Bernal Díaz. Comme nous

pouvons le déduire des témoignages de Tapia, la destruction des idoles par Cortés a lieu lors de sa première visite au sanctuaire de la plus haute pyramide du Grand Temple, visite qui a lieu, rappelons-le, à la fin du premier séjour de Cortés à Mexico. En effet, le conquistador insiste sur la réaction d'horreur et d'effroi suscitée par la vision des idoles et des murs ensanglantés, comme si les Espagnols découvraient pour la première fois l'ampleur des sacrifices humains pratiqués dans la capitale. Comment expliquer, sinon, l'exclamation prêtée à Cortés: «Mon Dieu, pourquoi permets-tu que le diable soit si grandement honoré sur cette terre!» [46] (9).

De plus, le contexte donne à penser que les Espagnols se sont introduits à l'improviste et sans autorisation dans le temple, puisque les prêtres tentent de les en empêcher ou de les en chasser, selon qu'on s'appuie sur l'une ou l'autre version. Quant à Montezuma, il intervient, directement ou indirectement, avec retard et n'assiste pas au geste destructeur de Cortés. Enfin, c'est à l'occasion de cet affrontement que Tapia donne quelques renseignements — plus détaillés dans la relation — sur l'aspect des idoles. Ceux-ci servent de base à la description de Gómara et, à travers lui, à celle de Bernal Díaz del Castillo.

Il apparaît donc que le premier contact avec les idoles du Grand Temple de Mexico est marqué par un acte violent. On est loin d'une visite de courtoisie telle qu'elle est envisagée par Bernal Díaz, dans un récit qui montre Montezuma accordant l'honneur d'une visite guidée à ses hôtes espagnols au début de leur séjour dans la capitale. Si on fait confiance au récit de Tapia, témoignage plus vraisemblable d'un témoin plus sûr, on peut s'interroger sur la raison d'être de la version différente offerte par Bernal Díaz. L'explication réside, à mon avis, dans la dépendance de ce dernier à l'égard de Gómara. Comme Gómara plaçait sa description du Grand Temple et de ses idoles au début du séjour à Mexico en lui consacrant des chapitres particuliers et en la dissociant de l'épisode de la destruction, Bernal Díaz ne pouvait manquer à son tour de dresser un tableau du Grand Temple; «en témoin oculaire», il se devait, en toute logique, d'évoquer un aspect aussi important de la civilisation aztèque, qu'il affirmait mieux connaître que Gómara, «cet historien en chambre». Toutefois, étant donné la structure narrative qu'il donne à son récit, il intègre, contrairement à Gómara, ses descriptions dans le cadre d'une action. Loin d'être un fait authentique, qu'il est d'ailleurs le seul à relater, la visite guidée qu'il prête aux bontés de Montezuma serait ainsi une façon habile d'introduire dans le récit une description du Grand Temple sans interrompre l'action ou la ralentir par une digression.

1.2.4. Juan Velázquez

Parmi les critiques injustifiées que Bernal Díaz adresse à Gómara figure celle qui concerne le rôle de Juan Velázquez dans une des expéditions de reconnaissance organisée par Cortés.

L'expédition en question se déroule à un moment où Cortés est assuré de la coopération des Mexica. Le conquistador en profite pour s'enquérir auprès du souverain des ressources en or du pays; il désire également disposer du tracé des côtes pour être en mesure d'accueillir les vaisseaux venus d'Espagne. Montezuma ayant satisfait ces demandes, Cortés envoie des expéditions sillonner le pays. L'une d'entre elles reçoit la mission de reconnaître l'embouchure du fleuve Coatzacoalcos.

Bernal Díaz, fidèle au schéma suivi par les chroniqueurs qui l'ont précédé, évoque toutes ces expéditions, dont il ne fait vraisemblablement pas partie. Il fournit force détails sur les Espagnols qui en prirent la tête. Il raconte ainsi que Cortés envoya Diego de Ordaz sonder le fleuve Coatzacoalcos. Comme l'autorité de Montezuma ne s'étend pas jusqu'à ce territoire, l'empereur propose en conséquence d'accorder une escorte mexica au chargé de mission de Cortés. C'est à cet endroit du récit que Bernal Díaz insère une critique peu amène de Gómara: «C'est ici que le chroniqueur Francisco López de Gómara raconte que Juan Velázquez s'en alla peupler Guazaqualco avec cent soldats et que Pedro de Ircio était allé peupler Pánuco et parce que j'en ai assez de relever ce que le chroniqueur dit de contraire à la réalité, je cesserai de le dire, et je dirai ce que chacun des capitaines que Cortés envoya fit et qu'ils revinrent avec des échantillons d'or» (chap. 102) (10).

Si l'on se penche sur la chronique de Gómara, on constate, en effet, que Cortés, selon celle-ci, envoie en mission dans la région de Coatzacoalcos, non pas Diego de Ordaz, mais Juan Velázquez de León avec cent cinquante hommes [47]: «Ainsi, Cortés dépêcha là-bas Juan Velázquez de León comme capitaine avec cent cinquante Espagnols afin qu'il peuple et construise une forteresse» [48] (11).

Cette version de Gómara est reprise par Cervantes de Salazar, lequel précise en outre que Juan Velázquez est accompagné de Rodrigo Rángel [49]. Cortés, quant à lui, sans s'attarder comme à son habitude sur des détails, ne fournit aucun nom. Néanmoins, dans un passage ultérieur, il mentionne une lettre écrite par son capitaine Juan Velázquez de León depuis Coatzacoalcos, alors que les navires envoyés par Diego Velázquez, gouverneur de Cuba, et commandés par Pánfilo de Narváez font leur apparition sur la côte: «Et dans une cité qui se nomme Churutecal [sc. Cholula], je rencontrai Juan Velázquez de León, capitaine, qui comme je l'ai dit, avait été envoyé à Quacucalco [sc. Coatzacoalcos]» [50] (12). Cet extrait de la lettre de Cortés corrobore donc indirectement l'exactitude de l'information de Gómara sur ce point et démontre donc en même temps l'inanité de la critique de Bernal Díaz.

La version de Cortés, suivie par Gómara, précise en outre que la lettre de Juan Velázquez est accompagnée d'une autre missive, envoyée par Narváez, dans laquelle ce dernier engage le capitaine Juan Velázquez de León à désertir le camp du conquistador et à rallier la cause de Diego Velázquez, son parent. Mais Juan Velázquez, demeurant fidèle à Cortés, quitte la côte et rejoint son chef à Cholula [51].

La modification introduite à tort par Bernal Díaz n'est pas sans conséquences sur la suite de son récit. En effet, notre chroniqueur est forcé de garder le silence sur la tentative de ralliement de Juan Velázquez à la cause de Narváez et sur l'arrivée du capitaine à Cholula, puisqu'il affirme que ce dernier ne se trouvait pas dans la région de Coatzacoalcos au moment du débarquement de Narváez. Cependant, parce qu'il ne désire perdre aucun élément du récit, il reprend ces deux séquences à d'autres endroits de sa chronique. La première apparaît plus tard, lorsque Juan Velázquez de León est envoyé depuis Mexico jusqu'à la côte pour rendre visite à Narváez (chap. 117) [52]. La seconde est introduite dans un autre épisode, à l'occasion d'un différend qui oppose, à Mexico, le capitaine au trésorier de l'expédition Gonzalo de Mexia. Selon Bernal Díaz, les deux hommes s'affrontent à propos de pièces d'orfèvrerie que Juan Velázquez de León aurait reçues de Cortés, sans respecter le prélèvement du quint royal. Gonzalo de Mexia, dans la foulée, accuse Cortés lui-même d'avoir accaparé des richesses au détriment de ses compagnons d'armes [53]. Suite à une rixe, les deux protagonistes sont emprisonnés. Montezuma, ayant eu vent de l'affaire, demande à Cortés pourquoi Juan Velázquez a été mis aux fers. Toujours selon Bernal Díaz, le chef des Espagnols saisit l'occasion pour soutirer davantage d'or aux Indiens: attribuant l'arrestation de Juan Velázquez à sa folle cupidité, il obtient de l'empereur, après avoir simulé quelques réticences, que son capitaine soit envoyé récolter encore plus d'or à un endroit qui, curieusement, n'est autre que Cholula. Indirectement, par cette historiette, notre chroniqueur corrobore la présence de Juan Velázquez à Mexico et non à Coatzacoalcos, comme le voulait Gómara. Il se montre donc tout à la fois cohérent dans sa démonstration et soucieux de réutiliser tous les éléments de l'intrigue mis en œuvre par son prédécesseur, éléments qu'il agence différemment.

La raison de cette critique de Gómara et la restructuration d'une séquence unique en plusieurs séquences réparties à différents endroits du récit me semble être dictée par la seule volonté de Bernal Díaz de se démarquer d'un chroniqueur auquel il s'oppose si souvent en vertu de sa qualité de témoin oculaire.

1.2.5. *Pánfilo de Narváez*

L'épisode de l'arrivée de Pánfilo de Narváez semble avoir été particulièrement bien connu de notre chroniqueur. Car son récit fourmille de précisions mineures, absentes des textes de Cortés et de Gómara. Par ailleurs, des modifications subtiles des événements renforcent l'image favorable que Bernal Díaz attache aux conquistadores. J'entreprendrai d'examiner les unes et les autres en commençant par les interventions de notre auteur dans le récit des événements.

Lorsque Narváez s'installe avec sa troupe à Cempoala, il se livre aussitôt à des exactions, si l'on en croit du moins notre chroniqueur: «La première chose qu'il fit fut d'enlever de force au gros cacique — qui s'appelait ainsi — toutes

les étoffes, les vêtements et l'or que Cortés lui avait confiés avant que nous partions pour Tascala; il lui prit aussi les Indiennes que les caciques de cette ville avaient données et que nous avions laissées, en partant, chez leurs parents, parce qu'elles étaient filles de seigneur très délicates pour aller à la guerre [...]. Il (*i.e.* le cacique) se plaignit aussi à Nárvaez lui-même des nombreuses violences et des vols dont le village était victime de la part des soldats (*i.e.* de Narváez); ils lui dirent que, lorsque Malinche (*i.e.* Cortés) était là — c'est ainsi qu'ils appelaient Cortés — avec ses hommes, on ne leur prenait absolument rien, et qu'il était très bon et juste, lui, comme tous les teules qui l'accompagnaient» (chap. 114) (13).

Cette information est contredite par le rapport de Cortés, suivi par Gómara [54], rapport qui présente un Narváez cherchant à attirer les Indiens dans son camp en dénigrant le chef des conquistadores. Le fait est souligné à deux reprises: «Je reçus un messager de ceux qui se trouvaient dans la ville de la Veracruz qui m'annonçait que tous les naturels de cette terre s'étaient soulevés et joints à Nárvaez et spécialement ceux de la ville de Cempoal et de ses environs; que pas un ne voulait venir travailler ni à la ville, ni à la forteresse, ni dans les autres choses qu'ils avaient l'habitude d'accomplir. Parce que Nárvaez leur avait dit que j'étais mauvais et qu'il venait pour s'emparer de moi et de tous mes compagnons pour nous emmener prisonniers et quitter le pays». «Et lorsque je vis le grand dommage qui commençait à se produire et comment le pays se révoltait à cause du dit Nárvaez, je pensai que, me rendant là où il se trouvait, il me serait plus facile d'apaiser le mouvement, parce que me voyant présent, les Indiens n'oseraient pas se soulever» [55] (14).

Le récit de Cortés a beaucoup plus de chance de refléter la réalité. En effet, Narváez devait être conscient que le succès de son entreprise passait par des alliances contractées avec des Indiens et donc par une campagne de dénigrement à l'égard de Cortés. De là ses propos malveillants et les contacts noués avec Montezuma, à qui il promettait de le débarrasser de la présence des Espagnols. Précisons toutefois que cette version des faits n'est pas nécessairement neutre, car elle permettait à Cortés de faire endosser par Narváez la responsabilité de la dégradation des rapports entre les Espagnols et les indigènes. On comprend dès lors que le chef des conquistadores ait pris plaisir à la mettre en avant. Elle est, du reste, recoupée par l'information ouverte par Diego Velázquez à l'encontre de Cortés [56].

S'il est vrai que Narváez s'efforça de contracter des alliances avec les Indiens Tonaques, la méthode que Bernal Díaz lui attribue n'était pas la meilleure façon de parvenir à ce but! La raison pour laquelle il insiste sur la conduite brutale de Narváez est à peine masquée: il s'agit de valoriser les compagnons de Cortés, ces «excellentes gens», qui, eux, se gardaient de se livrer à pareilles exactions. Dans la suite de l'épisode, d'ailleurs, Bernal Díaz ne peut s'empêcher de revenir à la charge en peignant à gros traits le tableau qu'il dresse des Espagnols de Cortés pleins de considération pour les indigènes, qui sont leurs

protégés. Dans une lettre que le chef des conquistadores adresse à Narváez, le sommant de lui faire connaître à quel titre il mène son action, notre chroniqueur insère une recommandation touchante de Cortés à l'égard des Indiens, recommandation qu'il est, une fois encore, le seul à rapporter: «Et il lui fit également dire (*i.e.* à Narváez) qu'il rende immédiatement au cacique gros les étoffes, les vêtements et l'or qu'on lui avait pris de force, ainsi que les filles des grands seigneurs que leurs pères nous avaient données; qu'au surplus il ordonne à ses soldats de ne plus piller les Indiens, soit dans cette ville, soit dans les autres» (chap. 116) (15).

Signalons dans la foulée que ce n'est pas l'unique épisode où Bernal Díaz met en avant la correction des Espagnols à l'égard des indigènes. Ce thème traverse son récit, comme nous avons pu le constater dans l'épisode de la Villa Rica.

L'*Historia verdadera* se démarque également de la version de Gómara en ce qui concerne les premiers contacts entre Cortés et Narváez à travers différents messagers.

Selon Gómara, une première délégation, dont font partie Juan Ruiz de Guevara et Alonso de Vergara, se rend à Villa Rica, où elle se fait arrêter. Elle est ensuite envoyée à Mexico, où elle est comblée de cadeaux par le chef des conquistadores. Bernal Díaz marque ici sa différence sur un seul point: il fournit un troisième nom, celui de Amaya, parent de Diego Velázquez. Le renseignement est exact: il est authentifié à de nombreuses reprises à l'occasion des *pleitos* [57].

La différence est davantage marquée à propos de la seconde délégation de Narváez. Celle-ci est menée par Alonso de Mata, notaire du Roi, qui apporte les justifications de l'expédition. Cortés le fait arrêter, prétextant qu'il n'est pas celui qu'il prétend être. Cet épisode est rapporté par Gómara et Cervantes de Salazar [58]. De plus, il est confirmé par les *pleitos* et constitue un des chefs d'accusation contre Cortés [59]. En revanche, Bernal Díaz présente la méfiance de Cortés comme justifiée, puisque Alonso de Mata n'ose pas présenter des titres qu'il avoue ne pas avoir. Notre chroniqueur ajoute même que le chef des conquistadores ne lui en tint pas rigueur et le couvrit d'or et de présents, se donnant ainsi le beau rôle vis-à-vis d'une délégation ennemie. En contredisant des faits attestés aussi bien par d'autres chroniqueurs que par les *pleitos*, notre chroniqueur poursuit évidemment un but, qui se laisse facilement déceler: il s'agit d'opposer l'attitude inébranlablement courtoise de Cortés à celle d'un Narváez, toujours prêt à arrêter les hommes que son rival lui envoie en délégation.

A côté de ces interventions mineures, certes, mais inappropriées, Bernal Díaz tient à ponctuer son récit de précisions qui s'avèrent exactes. Si Gómara les ignore ou n'a pas jugé bon d'en parler, la plupart d'entre elles se retrouvent chez Cervantes de Salazar et sont corroborées par les *pleitos*. Etant donné la portée infime de ces ajouts par rapport au déroulement du récit, je me contenterai de les passer brièvement en revue.

Ainsi, trois déserteurs appartenant à la garnison de Villa Rica, qui rejoignent le camp de Narváez, voient préciser leur nom par Bernal Díaz: il s'agit de Cervantes «el chocarrero», d'Escalona et d'Alonso Hernández Carretero (chap. 110). Ces noms apparaissent également dans les *pleitos* [60].

Plus loin, le nom du village dans lequel Sandoval rejoint Cortés, parti de Mexico à la rencontre de Narváez, est donné par Bernal Díaz: il s'agit de Tampanequita (chap. 115), nom cité également par Cervantes de Salazar et par Andrés de Monjaras, lors de son témoignage dans les *pleitos* [61].

De même, une anecdote concernant les hommes de Sandoval, capitaine de la garnison de Villa Rica, est rapportée par Bernal Díaz: deux soldats espagnols, déguisés en indigènes, se sont introduits dans le camp de Narváez pour observer le déploiement des ennemis et distribuer des richesses aux alliés potentiels de Cortés (chap. 115). Ici encore, le récit est confirmé, d'une part, grâce à la relation d'Andrés de Tapia, qui se trouve depuis l'arrivée de Narváez à Villa Rica, d'autre part, par la chronique de Cervantes de Salazar, qui a interrogé des conquistadores [62].

Plus loin encore, Bernal Díaz signale que Cortés a fait fabriquer des armes dans la province de Chinantla et a convoqué deux mille guerriers, sous la conduite de Barrientos, pour remporter la victoire sur Narváez; mais les armes et les hommes arrivent à la fin des hostilités (chap. 118 et 123). Cet épisode est connu de Cervantes de Salazar, qui parle, quant à lui, de sept à huit mille hommes. Par ailleurs, une commande d'armes est évoquée, sans autre précision, dans les *pleitos* [63].

Enfin, il convient d'épingler un épisode dans lequel l'ajout de Bernal Díaz, face au récit de Cortés suivi par Gómara, a toutes les chances d'être exact. Il s'agit de l'ambassade d'Andrés de Duero envoyée par Narváez pour engager Cortés, qui se trouve alors à Tampanequita, à quitter le pays sous peine de représailles. Le chef des conquistadores refuse de se soumettre et renvoie l'ambassadeur de Narváez [64]. Toutefois, selon Bernal Díaz, Cortés ne se contente pas de décliner la proposition de Narváez: il promet à Andrés de Duero des richesses et un commandement et parvient ainsi à retourner l'homme en sa faveur (chap. 119). Ce ralliement s'inscrit bien dans la politique du chef des conquistadores et elle lui est reprochée dans l'information menée par Diego Velázquez [65].

1.2.6. La mort de Montezuma

Les circonstances qui entourent la mort de Montezuma donnent également lieu à un traitement particulier chez Bernal Díaz del Castillo [66].

D'après les sources, lorsque Cortés revient en hâte à Mexico, avec une troupe gonflée par les effectifs de Narváez ralliés à sa cause, il trouve la capitale en état de siège et les hommes qu'il a laissés sous les ordres de Pedro de Alvarado dans une situation fort précaire. Comme les combats font rage, il décide de jouer son

dernier atout: amener Montezuma sur une terrasse du palais d'Axayacatl afin de calmer les Indiens et de permettre aux Espagnols de quitter la ville sans difficulté. Montezuma fait son apparition, entouré d'un grand nombre de soldats qui le protègent. Et selon Bernal Díaz: «Et il commença à leur parler avec des paroles très affectueuses, [leur enjoignant] qu'ils cessent la guerre et que nous nous en irions de Mexico; et beaucoup de nobles et de capitaines mexicains le reconnurent et demandèrent que les gens se taisent et ne lancent plus de bâtons, de pierres et de flèches; et quatre d'entre eux se rendirent dans un endroit où Montezuma pouvait leur parler, et ils lui dirent en pleurant: Oh seigneur, notre grand seigneur! Comme tout le mal qui vous a été fait à vous, vos enfants et parents nous pèse! Nous vous faisons savoir que nous avons élevé un de vos parents au titre de seigneur [...] Et ils lui dirent encore qu'ils se devaient d'achever cette guerre, qu'ils avaient promis à leurs idoles de ne pas la terminer avant que tous les nôtres ne soient morts et qu'ils priaient chaque jour Huichilobos et Tezcatepuca afin qu'ils le conservent sain et libre de notre pouvoir; et qu'il s'en sorte comme tous le désiraient et qu'ils ne cesseraient de le considérer comme seigneur, davantage encore qu'avant et qu'il leur pardonne» (chap. 126) (16).

Le dialogue s'achève à peine qu'«une grêle de pierres et de pieux tomba sur la terrasse». Montezuma est frappé de trois pierres et d'une flèche à la tête, au bras et à la jambe, comme le souligne Bernal Díaz avec une minutie sourcilleuse. Refusant de se laisser soigner, le souverain succombe peu après à ses blessures.

Le dialogue prêté à Montezuma et à ses dignitaires ne trouve aucun écho dans les rapports des autres témoins oculaires, soit parce que Montezuma n'a pas eu le temps de parler [67], soit parce que sa voix est couverte par le brouhaha que suscite son apparition et parce qu'il ne parvient pas à se faire entendre [68]. Quelles que soient les circonstances du décès du monarque, il est clair que le dialogue rapporté par Bernal Díaz n'a pas pu avoir lieu. Pourquoi a-t-il dès lors éprouvé le besoin de le mettre en scène? La réponse à cette question réside dans une autre tradition, indienne cette fois, qui mentionne un échange entre Montezuma et ses sujets, dont la teneur s'oppose au discours de la version de Bernal Díaz. Montezuma y est, en effet, insulté par les siens. Cette tradition est fort ancienne puisqu'elle remonte aux années 1530. Elle est reprise entre autres dans les ouvrages en nahuatl et en espagnol rédigés par Sahagún et par Durán ainsi que dans la chronique de Cervantes de Salazar [69]. Selon ces témoignages, Montezuma eut aussitôt la voix couverte par les vociférations des Indiens qui se trouvaient le plus près et fut atteint par des projectiles lancés par la foule; mais il ne fut pas blessé ou du moins blessé légèrement. Puisque Montezuma meurt à la suite de cet échange, il faut en déduire qu'aux yeux des Indiens, cette mort est le fait des Espagnols. Leur responsabilité dans la mort de Montezuma ressort plus clairement encore dans la version indienne véhiculée par le codex Ramírez: «Finalement, le marquis se voyant avec plus de neuf cents Espagnols et de leurs amis, décida une chose, bien qu'il lui ait donné une autre couleur, Dieu connaît

la vérité et ce fut qu'au quart de l'aube, quand le jour se leva, le malheureux Montezuma était mort. La veille, lors d'un grand assaut, on l'avait conduit sur une petite terrasse basse avec un petit parapet pour qu'il leur parle; et comme on commença à tirer, ils [*i.e.* les Espagnols] disent qu'ils le frappèrent d'une pierre; mais quoiqu'ils la lancèrent, elle ne pouvait lui faire aucun mal puisqu'il était déjà mort depuis plus de cinq heures, et il ne manqua pas quelqu'un pour dire qu'on lui mit une épée dans la partie basse afin qu'on ne lui vît aucune blessure» [70] (17).

Le but poursuivi par la version indienne est manifestement de laver les Aztèques de toute participation à la mort de leur souverain, totalement déconsidéré aux yeux de la population, selon elle, au point de susciter un flot d'injures par sa seule apparition. Mais tandis que les textes de Sahagún, de Durán et de Cervantes de Salazar ne précisent pas les circonstances exactes du décès du souverain, le codex Ramírez en attribue indiscutablement la responsabilité aux Espagnols. Cette version indienne a dû parvenir aux oreilles de Bernal Díaz d'une manière ou d'une autre, car on ne peut expliquer autrement qu'il en ait pris radicalement le contre-pied. En mettant des paroles affectueuses dans la bouche de Montezuma et de quatre dignitaires, il suggère que les rapports entre le souverain et ses sujets sont encore confiants et aisés et que les Espagnols peuvent toujours le considérer comme une carte maîtresse; ils n'ont dès lors aucune raison de l'assassiner. Au contraire, ils se doivent de le maintenir en vie par tous les moyens. C'est ce que montre, du reste, la protection rapprochée dont le monarque est l'objet, protection qu'attestent Bernal Díaz et d'autres témoins [71]. Ce faisant, notre chroniqueur introduit une discordance dans sa propre version des faits: comment expliquer, en effet, que ces déclarations d'affection mutuelle entraînent aussitôt un tel déchaînement de haine et une pluie de projectiles? Ce dialogue n'est bien entendu pas véridique. Comme c'est le cas de la version indienne, il a été forgé pour des raisons politiques, en l'occurrence pour blanchir, à raison cette fois, Cortés et les siens d'une accusation qui remet en cause le comportement du chef des conquistadores et de ses compagnons.

NOTES

- [1] Cf. Graulich (1996), pp. 66-67.
- [2] Voir plus haut, p. 19, note 2.
- [3] Voir plus haut, p. 19, note 2.
- [4] Straub (1976), pp. 178-182 et Graulich (1996), pp. 72-74.
- [5] Voir Graulich (1996), pp. 75-77.
- [6] Pour l'analyse de ces deux épisodes, voir Graulich (1996), pp. 80-83.
- [7] Cortés, Lettre 2 (1969), pp. 43-45.
- [8] Information donnée par le récit d'Aguilar (1938), p. 64.
- [9] Cortés, Lettre 2 (1969), p. 45.
- [10] Martyr d'Anghiera (1965), II, pp. 467-469; Oviedo (1959), IV, pp. 33-36.
- [11] Gómara (1965-1966), II, pp. 166-168.
- [12] Cervantes de Salazar (1971), I, chap. XXVI, p. 340 et chap. XXXV, p. 365.

- [13] Díaz del Castillo, chap. 47.
- [14] Voir à ce propos Gerhard (1986), p. 372. Notons que beaucoup doutent de l'existence de garnisons mexica, sur lesquelles on sait, somme toute, fort peu de choses.
- [15] Au lieu des huit mille mentionnés par Cortés.
- [16] Díaz del Castillo (1950), chap. 94 et 96, pp. 180-181 et 186-187.
- [17] Tapia (1980), p. 579; Aguilar (1938), p. 69.
- [18] Cf. Graulich (1996), pp. 84-86.
- [19] Gómara (1965-1966), II, pp. 79-80; Cervantes de Salazar (1971), I, p. 188.
- [20] Cervantes de Salazar (1971), I, p. 188; cf. aussi Tapia (1980), p. 360; Diego Vargas, p. 272; Martín Vázquez, Probanza, AGI, Mexico, legs 205, n° 5. Sur les deux derniers, voir Thomas (1992), p. 767.
- [21] Voir à ce sujet l'analyse de l'épisode de Tizapatzinco par Graulich (1996), p. 80. Devant des dénouements différents dans les versions de Bernal Díaz, d'une part, de Gómara et Cervantes de Salazar, d'autre part, Michel Graulich n'hésite pas à privilégier les versions de ces derniers, montrant leur plus grande vraisemblance.
- [22] La mort de ces deux Espagnols est confirmée par le récit de Juan Álvarez contenu dans l'information organisée en 1521 par Diego Velázquez pour dénoncer les méfaits de Cortés, cf. Doc. Cort. (1990), I, p. 206.
- [23] Voici le témoignage de Gómara: «Mandó Cortés a Pedro de Hircio que procurase poblar donde ahora está Almería (Nautla)», cf. Gómara (1965-1966), II, p. 167. Signalons par ailleurs que Pánuco se situe à une centaine de kilomètres au nord d'Almería en pays Huastèque, cf. Gerhard (1986), p. 218.
- [24] CDI (1876), XXVI, pp. 5-16.
- [25] Cf. Vázquez de Tapia, CDI (1876), XXVI, p. 395; García Llenera, CDI (1877), XXVII, pp. 217-218; Luis Martínez (1878), XXVIII, pp. 94-95. Cf. également les chefs d'inculpation de Cortés, Doc. Cort. (1990), pp. 106-107.
- [26] Cervantes de Salazar (1971), I, chap. 44, pp. 376-377. Il rapporte qu'Alonso de Grado avait un espion sur la côte, lequel fut emprisonné sur l'ordre de Cortés.
- [27] Cf. CDI, XXVII, p. 341.
- [28] Cortés, Lettre 2 (1969), p. 49: il parle de plusieurs Espagnols qui lui servent de témoins. S'y trouvaient également Juan Jaramillo, Alonso de Navarrete, Alonso de la Serna et Francisco Flores, si l'on en croit Thomas (1994), p. 364.
- [29] Cf. Gómara (1965-1966), II, p. 173; Oviedo (1959), IV, chap. 9, p. 41; Cervantes de Salazar (1971), II, chap. 45, p. 377; Ixtlilxochitl (1965), II, pp. 387-389.
- [30] Cortés, Lettre 2 (1969), p. 49.
- [31] Cf. Tapia (1980), p. 580.
- [32] Las Casas (1996), pp. 82-83.
- [33] Cf. Tapia dans Doc. Cort. (1990), pp. 359-360. Le conquistador a répondu à la question n° 220 de la première série de questions.
- [34] Tapia (1980), pp. 544-594. La date de la rédaction a été proposée par Germán Vázquez dans son introduction au texte de Tapia (1988), pp. 61-66.
- [35] Tapia dans Doc. Cort. (1990), pp. 359-360.
- [36] Cf. Tapia (1941), p. 586; Cervantes de Salazar (1971), I, p. 356.
- [37] Tapia (1980), pp. 584-585.
- [38] Cortés, Lettre 2 (1969), p. 53.
- [39] Cf. Graulich (1996), p. 82.
- [40] Cf. Tapia (1980), p. 586. L'épisode de la messe est également rapporté par Cervantes de Salazar (1971), I, p. 356.
- [41] Cf. Cortés, Lettre 2 (1969), p. 53.
- [42] Cf. Oviedo (1959), IV, p. 48.
- [43] Cf. Gómara (1965-1966), II, p. 166.

- [44] Cervantes de Salazar (1971), I, pp. 353-359 et 381-382.
- [45] Graulich (1996), p. 83.
- [46] Tapia (1980), p. 585.
- [47] Chiffre différent de celui que reproduit Bernal Díaz del Castillo, lequel parle de cent hommes mentionnés par Gómara.
- [48] Gómara (1966), II, p. 171.
- [49] Cervantes de Salazar (1971), I, chap. 39, p. 371 et chap. 51, pp. 385-386.
- [50] Cortés, Lettre 2 (1969), p. 141.
- [51] Cortés, Lettre 2 (1969), p. 60; Gómara (1966), II, p. 183; cf. aussi Cervantes de Salazar (1971), I, p. 386.
- [52] Cette visite est attestée par ailleurs. Cortés en parle dans son questionnaire de 380 questions, cf. CDI (1877), XXVII, p. 353; cf. aussi Cervantes de Salazar (1971), I, chap. 71, pp. 409-410.
- [53] Le démêlé entre Gonzalo de Mexia et Cortés est parfaitement attesté mais non la participation de Velázquez à celui-ci. Cf. Doc. Cort. (1990), II, p. 107.
- [54] Gómara (1966), II, pp. 184-185.
- [55] Cortés, Lettre 2 (1969), p. 61, (1996), pp. 143 et 144.
- [56] Cf. Doc. Cort. (1990), I, pp. 182-183. A la question 31, il est demandé aux témoins s'ils savent que Cortés fut la cause de morts d'hommes parce que les Indiens se joignirent à Narváez pour capturer et tuer ledit Cortés. A la question 32, il est demandé si les témoins savent que Cortés rassembla cent mille Indiens, mais que ceux-ci, apprenant qu'ils seraient menés contre Narváez, refusèrent de se joindre à lui. Il convient cependant de tenir compte du contexte hostile à Cortés dans lequel de telles questions furent posées.
- [57] Cf. Vázquez de Tapia, Doc. Cort. (1990), II, p. 32; Probanza de Juan Tirado, avril 1529, CDI (1876), XXVI, p. 515.
- [58] Gómara (1966), II, pp. 185-186; Cervantes de Salazar (1971), II, chap. 74, pp. 10-11.
- [59] Aguilar, Doc. Cort. (1990), II, pp. 68-69; Probanza de Juan Tirado, CDI (1876), XXVI, pp. 516-517; Andrés de Monjaraz, CDI (1876), XXVI, pp. 543-544; confirmé par Alonso de Mata lui-même, CDI (1876), XXVI, p. 557; Garcia de Llerena, CDI (1877), XXVII, p. 211: il précise qu'Alonso de Mata ne resta qu'un seul jour prisonnier. Cet épisode est confirmé par Cortés, CDI (1877), XXVII, p. 354.
- [60] Ces noms sont confirmés par les témoignages combinés d'Andrés de Monjaraz, CDI (1876), XXVI, p. 542 et d'Alonso de Mata, CDI (1876), XXVI, p. 557.
- [61] Cf. Cervantes de Salazar (1971), II, chap. 73, pp. 9-10: il parle de Tapaniquita; cf. également Andrés de Monjaraz, CDI (1876), XXVI, pp. 542 et 545: il parle également de Tapaniquita.
- [62] Confirmé par Andrés de Tapia (1980), p. 588 et Cervantes de Salazar (1971), I, chap. 61, pp. 398-399.
- [63] Cf. Cervantes de Salazar (1971), I, chap. 71, p. 410 et II, chap. 89, p. 26; Juan de Tirado, CDI (1876), XXVI, p. 516 et Andrés de Monjaraz, CDI (1876), XXVI, p. 543.
- [64] Cf. Cortés, Lettre 2 (1969), p. 61; Gómara (1966), II, pp. 188-189.
- [65] Dans l'information de Diego Velázquez, Diego de Avila raconte qu'il a entendu dire que Cortés avait envoyé de l'or à des hommes de Narváez pour se les attacher; on vit ainsi Andrés de Duero porter une chaîne offerte par Cortés, cf. Doc. Cort. (1990), I, pp. 198-199.
- [66] Cet épisode a déjà été analysé par Michel Graulich (1996), pp. 87-89.
- [67] Cortés, Lettre 2 (1969), p. 65; Les conquistadores anonymes compilés par Oviedo (1959), IV, chap. 13, p. 63; Aguilar (1938), pp. 76-77; cette version est également reproduite par Gómara (1966), II, pp. 198-199.

- [68] Cf. Vázquez de Tapia (1988), pp. 145-146.
- [69] Cf. Sahagún, codex de Florence, dont l'essentiel a été recueilli et mis en forme en 1550-1555 (1983), pp. 92-93; Durán (1983), p. 332; Cervantes de Salazar (1971), II, chap. 112, pp. 47-48.
- [70] Codex Ramírez, écrit vers 1586 par le jésuite Juan de Tovar; il est la copie de son Histoire du Mexique précolombien, (1975), pp. 144-145.
- [71] Cf. Vázquez de Tapia (1988), p. 145: cet ennemi de Cortés, qui n'a aucune raison de lui être favorable, insiste sur l'importance accordée par le chef des conquistadores à la protection de Montezuma; cf. aussi Aguilar (1938), pp. 76-77.

2. La description du cadre

Bernal Díaz nous a livré une quantité non négligeable de descriptions. Elles concernent essentiellement la ville de Mexico et ses monuments. Car ni les temples, ni les idoles de Cozumel, de Tlaxcala ou de Cholula n'ont trouvé d'écho dans son ouvrage alors qu'ils font l'objet d'une attention particulière de la part d'Andrés de Tapia et des chroniqueurs qui ont repris son récit.

2.1. LE GRAND TEMPLE DE MEXICO

2.1.1. *Tlatelolco ou Mexico*

Bernal Díaz raconte que, le quatrième jour de leur arrivée, Cortés émit le souhait de visiter le temple d'Huitzilopochtli. Jusqu'alors les Espagnols ne s'étaient pas aventurés hors du palais d'Axayacatl, leur lieu de résidence, et de ses jardins. L'épisode est l'objet du chapitre 92, annoncé de façon très intéressante: «Et parce que je suis las d'écrire sur cette matière et mes curieux lecteurs davantage encore, je cesserai de le raconter et dirai comment Cortés s'en fut, avec nombre de nos capitaines et soldats, visiter le Tatlulco, qui est la grand-place de Mexico et comment nous sommes montés au sommet de la pyramide où se trouvaient leurs idoles Tezcatepuca et Uichilobos. Cette fois fut la première fois que notre capitaine sortit pour voir la cité» (chap. 91) (18).

Si, comme nous l'avons vu précédemment, cette visite semble inventée de toutes pièces par le conquistador, la mention de Tlatelolco introduit cependant une confusion sur laquelle il est intéressant de se pencher. Car on peut, en effet, se demander si le Grand Temple qui y est désigné est celui de Mexico ou plutôt celui de Tlatelolco, autre cité rattachée à la capitale en 1473. La question mérite d'autant plus d'être posée que la description de Bernal Díaz est utilisée de nos jours pour décrire tantôt le Grand Temple de Mexico, tantôt celui de Tlatelolco [1] (fig. 3). Certes, cette confusion importe peu dans les faits. Car les deux temples se ressemblaient très fort, comme le prouvent leurs restes archéologiques [2]. De plus, si l'on en croit les codex, les divinités qui occupaient les sanctuaires des pyramides principales étaient identiques: il s'agissait dans les deux cas de Huitzilopochtli et de Tlaloc.

Mais revenons à la question de départ: Cortés s'est-il rendu au Grand Temple de Mexico ou à celui de Tlatelolco? Beaucoup d'éléments semblent militer en faveur du premier.

Tout d'abord, le contexte même de la visite plaide pour le Grand Temple de Mexico. Car il paraît plus plausible que Cortés, qui ne s'était pas encore aventuré

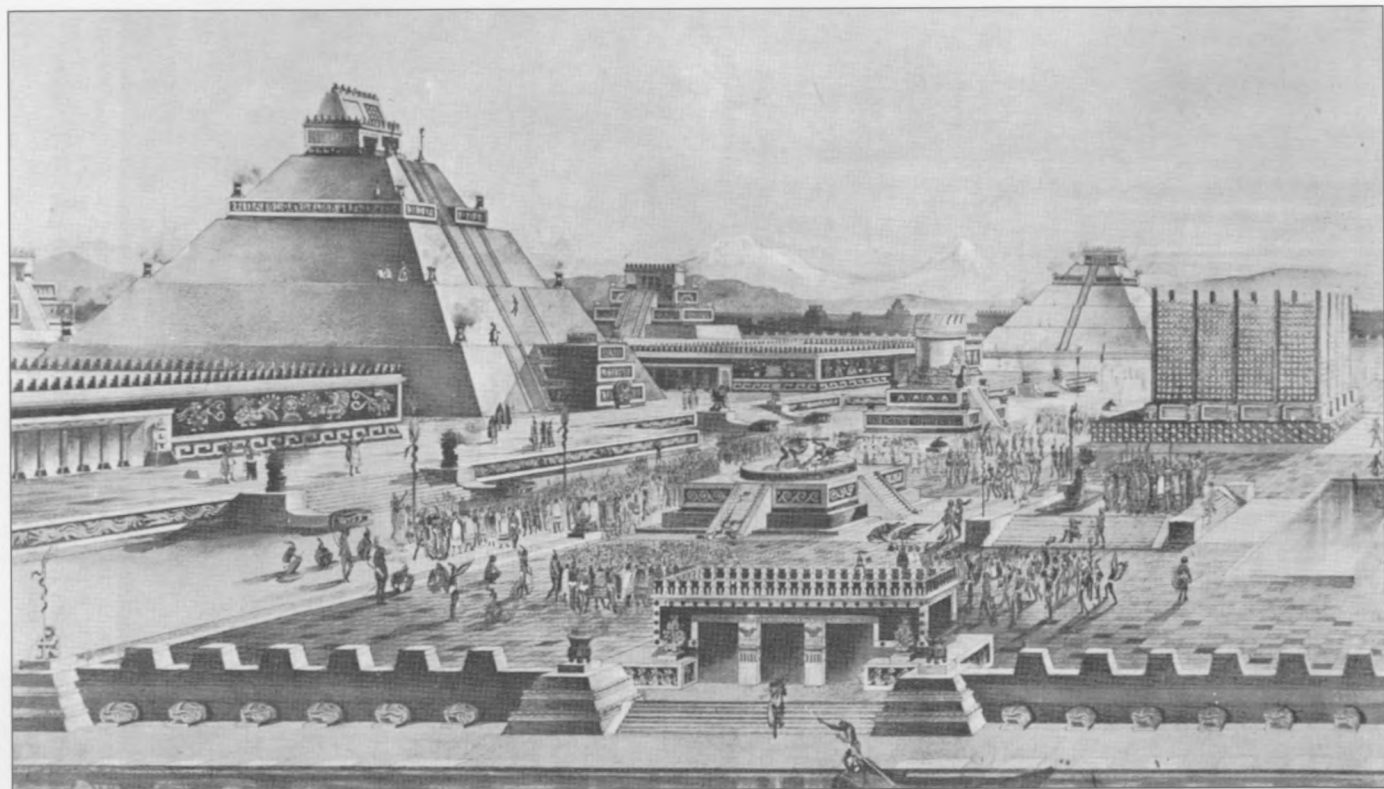


Fig. 3. — Reconstitution du Grand-Temple de Mexico-Tenochtitlan d'après Ignacio Marquina.

en dehors du périmètre qui lui était assigné, selon les dires, ait commencé par visiter le temple le plus proche de sa résidence. Le palais d'Axayacatl a, en effet, été localisé avec précision à l'ouest de l'enceinte du Grand Temple [3]. La logique impose donc qu'à l'occasion d'une première sortie, les Espagnols se rendent au Grand Temple de Mexico, le plus proche et aussi le plus important. Cette visite était, du reste, moins risquée que celle du temple de Tlatelolco, éloigné de plus d'un kilomètre de leur résidence. De plus, on ne voit pas pourquoi Montezuma montrerait en premier lieu le temple de Tlatelolco, que son père a déclassé et que lui-même a réhabilité, alors que ses ancêtres ont été enterrés dans celui de Mexico et qu'il y pratique régulièrement le culte de ses dieux.

Ensuite, la description de la vue que Bernal Díaz a du sommet de l'édifice convient davantage au temple de Mexico. Le conquistador évoque avec lyrisme la rumeur du marché qui s'élève jusqu'à lui et surtout, les trois chaussées qui conduisent à Mexico, celle d'Iztapalapan au sud, par laquelle les Espagnols ont fait leur entrée, celle de Tacuba à l'ouest, par laquelle ils fuiront quelques mois plus tard, et celle de Tepeyac au nord. Or, ces trois chaussées aboutissaient à trois des entrées du Grand Temple. Le sommet de la pyramide de Huitzilopochtli constituait donc l'endroit idéal pour contempler le dessin de cet ensemble (chap. 92).

Enfin, pour faire confiance au témoignage de Bernal Díaz, il faudrait avoir la certitude que celui-ci a une vision claire du Grand Temple de Mexico et de celui de Tlatelolco. Or, rien n'est moins sûr. D'une part, les termes employés dans le titre semblent indiquer que Bernal Díaz ignore ce que recouvre le toponyme «le Tlatelolco»: il s'agit, selon lui, de la grand-place de Mexico et non d'une cité située plus au nord de cette dernière. D'autre part, notre chroniqueur termine son chapitre en précisant: «Je me suis longtemps attardé pour décrire ce grand *cu* du Tlatelolco et ses patios car, comme je l'ai dit, c'était le plus grand temple de tout Mexico; car il y en avait tant d'autres très somptueux puisque pour quatre ou cinq paroisses, ou quartiers, il y avait un oratoire et ses idoles» (chap. 92) (19). Or cette précision convient davantage au Grand Temple de Mexico, le monument le plus prestigieux d'une capitale prestigieuse. La mention de Tlatelolco ne constitue donc pas un argument décisif en faveur d'une visite de Cortés à ce moment en cet endroit.

On pourrait être tenté d'accorder malgré tout un certain poids au témoignage de Bernal Díaz en invoquant en sa faveur sa mention d'une église dédiée à Santiago et érigée sur l'emplacement du Grand Temple de Tlatelolco, dont le bâtiment domine encore aujourd'hui la place des Trois Cultures: «Laissons cela et parlons des grands et somptueux patios qui précédaient [la pyramide] de Uichilobos — où se situe maintenant l'église de Saint-Jacques — [endroit] que l'on nomme le Tlatelolco, parce qu'on avait coutume de l'appeler ainsi» (chap. 92) (20).

L'argument s'effondre quand on sait, d'après l'étude de Gerhard, que la cathédrale Notre-Dame des Remèdes de Mexico, érigée à l'intérieur de l'enceinte du

Grand Temple, succéda à une église de Santiago édifée en 1524 [4]. De plus, la localisation de l'église, «delante del Uichilobos», confirme qu'il s'agit du Grand Temple de Mexico: le sanctuaire chrétien édifé par les premiers colons se trouve effectivement devant le temple de Huitzilopochtli, contrairement à Tlatelolco où l'église de Santiago se situe à l'arrière du temple principal.

Plusieurs éléments suggèrent par conséquent une visite de Cortés à Mexico plutôt qu'à Tlatelolco et indiquent que Bernal Díaz a confondu les deux sites.

2.1.2. Le temple de Huitzilopochtli

A l'instar des autres chroniqueurs, Bernal Díaz nous a livré une description du temple de Huitzilopochtli. Celle-ci revêt d'autant plus d'importance que les «chapelles» et les statues qu'il renfermait ont été détruites par les Espagnols et que l'archéologie ne fournit aucune information sur l'intérieur des sanctuaires du Grand Temple, tels qu'ils se présentaient sous le règne de Montezuma. Nous nous trouvons donc fort démunis pour reconstituer le sommet de la pyramide. C'est pourquoi les sources littéraires sont essentielles, car elles seules permettent d'approcher un sujet, qui, en leur absence, resteraient hors de portée du chercheur. Comme nous allons l'observer, ces sources fournissent des renseignements qui s'enchevêtrent et parfois même se contredisent. Aussi importe-t-il de les démêler avant de situer l'apport de Bernal Díaz dans pareil contexte.

Envisageons en premier lieu la description peu prolixe de Cortés. Elle nous apprend uniquement que les idoles adorées par les Indiens dépassaient largement la taille d'un homme et qu'elles étaient faites d'une pâte composée de tous les grains et légumes consommés par la population mexicaine; cette pâte était pétrie dans le sang des sacrifiés [5]. Cette dernière information ne résiste cependant pas à la confrontation des sources, en particulier des sommes de Durán et de Sahagún qui apportent d'amples précisions sur les ingrédients qui servaient à façonner les statues. On y lit, en effet, que les idoles étaient confectionnées par des jeunes filles recluses qui moulaient une grande quantité de graines de blettes, mêlées de maïs grillé qu'elles pétrissaient dans du miel noir de manière à former une masse suffisamment compacte, appelée *tzoalli* [6]. Il ne s'agit donc pas de sang, comme l'affirme Cortés. Notons toutefois à sa décharge que cette confusion est tout à fait légitime, eu égard à la texture même de la pâte et au traitement ultérieur que subissait l'effigie. Ainsi, on sait que les statues participaient au sacrifice et étaient invitées à goûter le sang des sacrifiés. Durán précise d'ailleurs à ce sujet que la statue en pâte de Huitzilopochtli était recouverte de sang [7]. Il n'est donc pas étonnant que Cortés, a fortiori dans la pénombre des «chapelles», ait pu confondre du miel et du sang.

De son côté, Andrés de Tapia mentionne la présence, dans un des sanctuaires de la pyramide, de trois idoles qu'il évoque avec quelque précision. L'une

d'elles, qu'il appelle «l'idole principale de la terre» et qui se trouvait dans une sorte de niche, est décrite en ces termes: «Là se trouvait l'idole principale de toute la terre, qui était faite de toute sorte de semences que l'on pouvait avoir, moulues et pétries dans le sang de petits garçons et filles vierges qu'on tuait en leur ouvrant la poitrine et en leur arrachant le cœur et par là même le sang. Avec celui-ci et avec les semences, ils faisaient une grande quantité de pâte, aussi épaisse qu'un homme de haute taille; lors des cérémonies, ils mettaient dans cette pâte de nombreux bijoux en or qu'ils avaient l'habitude de porter lorsqu'ils s'habillaient pour leurs fêtes; ils recouvraient celle-ci de manteaux très légers et en faisaient de cette manière une statue» [8] (21).

Les deux autres idoles, situées au même endroit, se présentaient sous la forme de statues de pierre, disposées sur deux socles. Elles sont associées dans une même analyse par Andrés de Tapia: «En dehors de cette niche se trouvaient deux idoles sur deux grandes bases de pierre, d'une hauteur d'une perche [env. 1 m] et sur celles-ci deux idoles, chacune d'une hauteur de trois perches [env. 3 m]; chacune était à peu près de la grosseur d'un bœuf: elles étaient d'une pierre polie et étaient recouvertes de nacre qui sont les coquilles dans lesquelles se développent les perles. Sur cette nacre, on sertissait avec du bitume, en guise de colle, de nombreux bijoux en or [figurant] des hommes, des serpents, des oiseaux, des histoires faites à l'aide de turquoises petites et grandes, d'émeraudes, d'améthystes, de telle sorte que toute la nacre était recouverte, à l'exception de quelques parties qu'ils laissaient apparaître afin qu'elle fasse un dessin avec les pierres. Ces idoles étaient ceintes de gros serpents en or et portaient chacune en guise de collier dix ou douze cœurs humains en or; elles avaient pour visages sur l'occiput, comme une tête d'homme décharnée» [9] (22). Si la description est assez détaillée, on peut regretter qu'elle ne fournisse pas dans la foulée des renseignements sur l'identité de ces idoles. Il convient, par conséquent, de chercher ailleurs des éléments d'interprétation.

Des informations trouvées dans l'œuvre de Sahagún pourraient apporter quelque lumière sur la divinité représentée par la figure en pâte dans le texte d'Andrés de Tapia. Au cours de son analyse minutieuse des fêtes, le célèbre franciscain est amené à mentionner divers éléments qui méritent notre attention. Ainsi, durant la fête du mois *Toxcatl* «chose sèche», on rendait hommage à Tezcatlipoca et on célébrait Huitzilopochtli. A cette occasion, on façonnait une statue en pâte de ce dernier, d'une taille telle qu'elle atteignait la ceinture d'un homme ordinaire. La statue était placée sur une estrade, dont le bois était sculpté de manière à représenter des têtes de serpent. Son armature était faite avec des bâtons et le tout était recouvert de pâte de façon à figurer un homme. La fabrication de la statue se faisait à l'intérieur même du temple, où l'on avait l'habitude de conserver l'image de Huitzilopochtli. Sahagún précise encore que la statue était ensuite revêtue des ornements du dieu: un manteau de *nequen*, une couronne au centre de laquelle se trouvait un panache enchâssant un couteau d'obsidienne, un manteau richement tissé de plumes au centre duquel figurait

une plaque ronde en or martelé. Il ajoute que la statue était transportée sur une litière soutenue par plusieurs hommes. La fabrication de l'idole en pâte se faisait également lors de la fête de *Panquetzaliztli* «Erection des bannières». On confectionnait d'ailleurs à cette occasion plusieurs effigies en pâte du dieu Huitzilopochtli [10].

On est tenté, à la lecture de ce passage, d'établir un rapport entre la statue en pâte évoquée par Andrés de Tapia et la statue en pâte représentant Huitzilopochtli: la qualification «principale idole de la terre» convient, en effet, à ce dieu; de même, les deux statues, faites d'une matière semblable, sont sorties du temple et parées à l'occasion de cérémonies. Pour le reste, l'évocation d'Andrés de Tapia est suffisamment vague pour ne pas contredire à tout le moins les informations véhiculées par Sahagún.

Le texte de Durán suggère par ailleurs que le temple de Huitzilopochtli abritait également une statue de ce dieu en matériau dur. Son *Historia de las Indias de la Nueva España y Islas de Tierra Firme* contient une description très détaillée d'une statue en bois de Huitzilopochtli. Il s'agit d'un homme assis sur une espèce de litière, dont les coins étaient sculptés de façon à faire surgir des têtes de serpents. Cette idole était peinte en bleu, avec une bande bleue au-dessus du nez allant d'une oreille à l'autre. Elle portait sur la tête un panache en plumes de colibri (*huitzitzilin*) et tenait dans la main gauche une rondache blanche, ornée de cinq touffes de plumes blanches disposées en croix. De la rondache sortaient quatre flèches. Dans sa main droite, la statue tenait un bâton sculpté en forme de serpent bleu et ondoyant. Des bracelets paraient ses poignets tandis que des sandales bleues revêtaient ses pieds [11].

La statue en bois de Huitzilopochtli évoquée par Durán suggère la possibilité qu'existaient au moins deux représentations du dieu dans le Grand Temple de Mexico [12]. En revanche, elle ne présente aucun point commun avec les deux statues en pierre évoquées par Andrés de Tapia. Il faut donc chercher ailleurs des éléments d'identification.

Les découvertes archéologiques pourraient peut-être nous mettre sur la voie de la solution. En 1978, Jorge Gurría Lacroix s'est demandé si les statues en pierre ne représentaient pas les déesses Coatlicue, «celle à la jupe de serpents», et Yolotlicue, «celle à la jupe de cœurs» [13]. La piste ainsi ouverte est intéressante, car elle nous invite à regarder de plus près deux statues gigantesques, très proches iconographiquement, découvertes, la première en 1790 à l'angle sud-ouest du Palais National, la seconde en 1933 au coin des rues Seminario et República de Guatemala, à quatre mètres de profondeur en face du Grand Temple. Elles symbolisent deux aspects de la déesse Terre Tlalteotl: «Telles quelles, hideuses, effrayantes, elles représentent la terre qui dévore les hommes qu'on ensevelit en son sein, la terre qui, en mourant, donne la vie. Celle-ci est symbolisée par les serpents et les cœurs. Les serpents sont le sang. Ils sortent du cou et d'entre les jambes de la déesse, ils forment sa jupe, en un répugnant grouillement de vie. Et les cœurs sont les organes mêmes du mouvement, ceux

qui, en nourrissant le soleil, lui permettent d'avancer dans le ciel» [14]. Ces deux statues se présentent comme des fauves dressés sur leurs pattes postérieures, avec leurs pattes antérieures prêtes à griffer. Ce qui nous interpelle ici, c'est qu'elles attestent certaines ressemblances avec les statues mentionnées par Andrés de Tapia. En effet, elles ont une taille impressionnante (env. 2,5 m), qui s'accorde avec la hauteur d'environ 3 m évoquée par le chroniqueur. Elles sont parées de colliers alternant les cœurs et les mains, comportant également, non pas sur l'occiput, mais à la taille une tête d'homme décharnée; elles portent toutes deux une ceinture de serpents, qui maintient autour du corps, pour l'une, une jupe de serpents entrelacés, pour l'autre, une jupe de cœurs. Malgré les divergences dans quelques détails [15], l'ornementation semble globalement la même dans les deux cas.

Outre l'existence de tels points communs, on pourrait invoquer en faveur de cette identification le fait que la présence d'une statue de Coatlicue dans le temple de Huitzilopochtli n'aurait rien de surprenant. Ce sanctuaire n'est-il pas la représentation symbolique du Coatepec, lieu par excellence de la naissance du soleil? Un mythe mexicain, tel qu'il est rapporté par Sahagún, raconte, en effet, que Coatlicue enceinte mit au monde Huitzilopochtli, qui, armé de son serpent de feu, remporta la victoire du haut du Coatepec sur sa sœur Coyolxauhqui et sur ses frères, les quatre cents Huitznahua [16]. Différents éléments de ce mythe se retrouvent dans la construction du temple. Mentionnons parmi les plus caractéristiques la pierre ronde, située au pied de l'escalier menant au sanctuaire de Huitzilopochtli, qui représente Coyolxauhqui démembrée, après avoir été vaincue par son frère Huitzilopochtli [17]. De même, les nombreux serpents qui ornent le temple évoquent symboliquement le Coatepec. Tout le temple, du reste, marque les différentes étapes franchies par les agresseurs de Huitzilopochtli dans le mythe, si l'on en croit Sahagún.

On peut dès lors suggérer, avec toutes les précautions qu'impose une documentation fragmentaire et imprécise, que les statues de pierre décrites par Andrés de Tapia pourraient représenter Coatlicue, avec sa jumelle Yolotlicue. En revanche, la question concernant la présence d'une statue de Huitzilopochtli en matériau dur reste sans réponse.

Venons-en à présent aux informations transmises par Gómara. Le chapelain de Cortés évoque également la présence de trois idoles. Dès la première approche, la dépendance à l'égard du texte d'Andrés de Tapia est manifeste, comme le prouve la description de deux statues de pierre et d'une statue en pâte: «Deux idoles se trouvaient au sommet du *teocalli* [temple], sur les deux autels. Elles étaient en pierre, de la grosseur, de la hauteur et de la taille d'un géant. Elles étaient recouvertes de nacre et au-dessus [de la nacre] de nombreuses perles, des pierres et des pièces d'or enchâssées avec une colle de *zacotl*, [figurant] des oiseaux, des serpents, des animaux, des poissons et des fleurs faites comme une mosaïque de turquoises, d'émeraudes, de calcédoines, d'améthystes et d'autres petites pierres fines qui dessinaient de jolies figures, découvrant la

nacre. Elles avaient chacune pour ceinture de gros serpents en or et en guise de collier dix cœurs humains en or et des masques en or avec des yeux faits de miroirs et sur l'occiput des visages de morts».

«Une autre très grande idole se trouvait dans la chapelle des idoles susmentionnées qui, selon ce que certains racontent, était la plus grande et la meilleure parmi les dieux; elle était faite de tous les genres de semences comestibles et utiles qui se trouvent dans ce pays, moulues et pétries avec du sang d'enfants innocents et de jeunes vierges sacrifiées, dont la poitrine avait été ouverte pour offrir le cœur en prémice à la divinité» [18] (23).

Tous les détails de la description d'Andrés de Tapia se retrouvent bien dans le texte de Gómara, avec, il est vrai, une inversion dans l'ordre de présentation des idoles. Cependant, un élément neuf, qui est essentiel, vient s'ajouter à la version de Tapia: Gómara nomme les deux divinités de pierre au début et à la fin de leur description: «Les dieux de Mexico étaient au nombre de deux mille, d'après ce qu'ils disent. Mais les principaux s'appellent Vitcilopuchtli et Tezcatlipuca, dont les idoles se trouvent au sommet du teocalli sur les deux autels...». «Tous deux étaient frères: Tezcatlipuca, le dieu de la providence et Vitcilopuchtli, le dieu de la guerre qui était le plus adoré et le plus craint de tous les dieux» [19] (24).

Si l'information est exacte, elle contredit l'interprétation que suggère la description des statues de pierre rédigée par Andrés de Tapia. Mais est-elle exacte? La question est d'autant plus pertinente que ni Sahagún ni Durán ne mentionnent, dans leurs études respectives des dieux et des rites aztèques, la présence d'une statue en pierre de Tezcatlipoca aux côtés de Huitzilopochtli dans le temple de ce dieu. Tezcatlipoca ne disposait-il pas, d'ailleurs, de son propre sanctuaire à l'intérieur de l'enceinte du Grand Temple [20]? On rappellera également que Gómara, qui ne s'est jamais rendu sur place, avait inmanquablement une vision extérieure de la civilisation mexicaine et en était réduit par conséquent à glaner ici et là des renseignements. Il a lu le récit d'Andrés de Tapia et cherché à savoir qui étaient les dieux représentés. Ceci expliquerait qu'il ait placé de son propre chef dans le temple de Huitzilopochtli les idoles qui lui semblaient les plus importantes du panthéon aztèque, faisant malencontreusement de deux statues identiques la représentation de deux divinités différentes, Huitzilopochtli et Tezcatlipoca. Or, si les analyses iconologiques sont fiables, les attributs prêtés aux statues de pierre par Andrés de Tapia correspondent plutôt à ceux de divinités chtoniennes et infirment par conséquent la thèse avancée par le chapelain de Cortés.

Abordons à présent, à la lumière de toutes ces analyses, le texte transmis par Bernal Díaz del Castillo. D'emblée, de nombreux éléments font songer à une réélaboration à partir de données de provenance diverse. C'est ce qu'indique déjà la structure de l'exposé, qui ne distingue plus, d'une part, le dieu en pâte, d'autre part, les deux divinités en pierre, mais qui passe en revue systématiquement chacune des trois idoles, en leur adjoignant d'ailleurs une quatrième statue.

La première statue est décrite de la façon suivante: «Sur chaque autel s'élevaient deux masses, comme de géants, avec des corps grands et gros; le premier, qui se trouvait à main droite, était, disait-on, le Huichilobos, leur dieu de la guerre; il avait un visage très large et des yeux difformes et épouvantables; tout son corps était tellement recouvert de pierreries, d'or, de perles adhérant à la divinité au moyen d'une colle qu'ils font dans ce pays avec des racines qu'il en était plein et ce corps était ceint de sortes de grands serpents en or et en pierres; dans une main, il tenait un arc et dans l'autre, des flèches. Il y avait une autre petite idole qui se trouvait à ses côtés, son page, disaient-ils, qui lui tenait une lance de peu de longueur et une rondache richement décorée d'or et de pierres. Et il y avait, pendus au cou de Uichilobos, des visages d'Indiens et des sortes de cœurs de ces mêmes Indiens, en or, quelques-uns en argent, avec beaucoup de pierreries bleues» (chap. 92) (25).

L'analyse permet d'établir que le portrait est composite. On y trouve d'abord, incorporés dans un ensemble plus vaste et dilués dans celui-ci, des indices d'une dépendance à l'égard d'Andrés de Tapia, par l'intermédiaire de Gómara. Remontent ainsi au premier chroniqueur les mentions de l'énormité de l'idole, des incrustations diverses, de la ceinture de serpents en or et du collier à cœurs d'or; même les visages d'Indiens renvoient probablement à la tête décharnée dont Tapia fait mention. En second lieu, Bernal Díaz reprend à Gómara son identification de la divinité, puisqu'il l'appelle, lui aussi, Huitzilopochtli. Les autres éléments, en revanche, sont des ajouts personnels de Bernal Díaz. En font partie l'arc et les flèches, prêtés à la statue, qui mettent en évidence le caractère guerrier du dieu. Ces attributs relèvent sans doute de l'imaginaire de notre chroniqueur qui y voit spontanément la marque d'un dieu guerrier. Car ils ne renvoient pas à l'iconographie de Huitzilopochtli, telle qu'elle est connue par les codex (*Borbonicus*, *Telleriano-Remensis*, *Primeros memoriales*) et par la description de Durán [21]. Ces documents lui attribuent, en effet, comme armement, non l'arc et les flèches, mais la rondache, les javelines et le propulseur de turquoise ou serpent de feu (*xiuhcoatl*), que le dieu reçut, selon le mythe, pour vaincre sa sœur et ses frères. Le second ajout, quant à lui, est confirmé par ailleurs. Il s'agit de la présence d'un page, assez facilement identifiable: Paynal, «dieu substitut ou lieutenant du patron des Mexicas» [22]. Grâce à Sahagún, on sait qu'une statue de Paynal avait effectivement sa place dans le sanctuaire de Huitzilopochtli [23]. Elle quittait la «chapelle» durant les fêtes des mois *Xocotl Huetzi* «Le fruit tombe» et *Panquetzaliztli* «Erection des bannières» pour effectuer un parcours avant de réintégrer sa place habituelle [24]. Par conséquent, les deux ajouts de Bernal Díaz apparaissent étroitement liés à l'identité que notre conquistador, à l'instar de Gómara, prête à la statue. On peut peut-être aller plus loin et suggérer qu'ils découlent de l'identification avancée par Gómara.

Passons à la deuxième statue: «Nous vîmes de l'autre côté, à main gauche, une autre grande masse de la hauteur du Uichilobos; il avait comme un visage d'ours et des yeux reluisants, faits de miroirs nommés *tezcaltl*, et le corps recouvert de

riches pierres collées de la même manière que le Uichilobos, parce que, disent-ils, tous les deux étaient frères, Tezcatepuca étant le dieu des enfers qui avait en charge les âmes des Mexicains. Il avait le corps ceint de figures comme de petits diabolotins pourvus de queues comme des serpents» (chap. 92) (26).

Ici aussi, de manière plus lâche toutefois, on retrouve l'influence d'Andrés de Tapia, en ce qui concerne la dimension de la statue, les yeux en miroirs, les pierreries qui la parent et la présence de serpents. Le renseignement de Gómara sur le nom de la divinité représentée est également repris sans objection. Toutefois, Bernal Díaz a modifié le domaine du dieu, en insistant erronément sur son aspect infernal. Quant aux ajouts, à savoir l'allusion à l'ours et aux diables, ils semblent refléter ici une description maladroite, à l'aide d'images évocatrices pour ses contemporains, d'éléments de statuaire qu'il ne comprend pas et dont il souligne le caractère effrayant. Les mêmes remarques peuvent être faites à propos du dragon et des «méchantes figures» que Bernal Díaz déclare avoir vues au sommet du temple.

Il ne nous reste plus qu'à analyser la description de la troisième statue: «Tout au sommet du *cu* [de la pyramide], il y avait une autre cavité dont la boiserie était richement travaillée; et il y avait une autre statue représentant un être moitié homme, moitié crocodile, couverte de riches pierres et à moitié enveloppée d'une mante. Ils disaient que son corps était rempli de toutes les graines qu'il y avait dans tout le pays et qu'il était le dieu des champs et des fruits; je ne me rappelle plus son nom» (chap. 92) (27).

Si quelques éléments sont repris à la description d'Andrés de Tapia — la niche, la statue associée aux graines, les pierreries et la mante qui la parent —, la référence au caïman qui y est intégrée lui est totalement étrangère et n'a rien à voir avec la statue en pâte qui pourrait renvoyer à Huitzilopochtli. Car l'élément saurien est plutôt associé dans les reliefs à la figure du monstre de la terre, dont Cipactli est une des incarnations. Il s'agit du caïman qui intervient dans le mythe de création de la terre. Selon l'*Historia de los Mexicanos por sus Pinturas*, les quatre fils du couple primordial créèrent notamment l'eau et y installèrent Cipactli, dont ils firent la terre [25]. C'est donc une divinité primordiale, dont l'apparition, par ailleurs, se limite aux premiers temps de la création. La mention de ce caractère saurien permet-elle de déduire qu'une statue de Cipactli se trouvait également dans le temple? On hésite à franchir le pas, car il est hasardeux de tirer un trait sur les informations provenant d'Andrés de Tapia sur la base d'une seule innovation de Bernal Díaz. On pourrait tout aussi bien concevoir que notre chroniqueur a intégré dans sa description du temple de Huitzilopochtli ses souvenirs de statues qu'il avait vues en d'autres temps et en d'autres lieux. Remarquons au passage que Bernal Díaz ne se souvient plus — opportunément peut-être — du nom prêté à cette statue; est-ce parce que Gómara ne lui a pas ouvert la voie en proposant une identification?

Signalons enfin une erreur de Bernal Díaz, que révèle la connaissance de la structure de l'édifice: contrairement à ce qu'il affirme, la niche du dieu saurien

ne pouvait avoir été installée au point culminant de la «chapelle», puisque cette dernière était surmontée de plusieurs étages [26].

La description de Bernal Díaz apparaît, par conséquent, comme une composition très habile, intégrant plusieurs types d'informations. Qu'il ait vu ou non l'intérieur du sanctuaire de Huitzilopochtli, il s'inspire du témoignage d'Andrés de Tapia à travers le texte de Gómara, dont il reproduit par ailleurs les interprétations. Néanmoins, il a pris ses distances à l'égard de sa source et a réagi de plusieurs façons. Ainsi, en ce qui concerne la statue qu'il identifie à Huitzilopochtli, il a apporté un renseignement — concernant Paynal — qui convient effectivement à ce dieu; nous ne savons toutefois pas s'il lui vient de sa propre expérience ou de récits oraux ou écrits réalisés par d'autres. On ne peut ignorer par ailleurs des techniques d'écriture qui présentent ce monde des dieux comme un univers effrayant, marqué par l'horreur et l'abomination. Les comparaisons implicites à des animaux redoutables et à des diables grimaçants peuvent à cet égard être replacées dans un contexte qui souligne volontiers la puanteur et les odeurs âcres dégagées par le sanctuaire et les sacrifices qui s'y déroulent. Avec quelle insistance Bernal Díaz trouve les mots pour signifier l'horreur des charniers: «Il y avait là des braseros remplis d'encens, qui est leur copal et trois cœurs d'Indiens qui avaient été sacrifiés le jour même y brûlaient; et avec la fumée et le copal, ils lui avaient fait ce sacrifice. Toutes les parois du sanctuaire étaient si baignées et noires de croûtes de sang, de même que le sol, que tout sentait très mauvais». «Il y avait tant de croûtes de sang sur les parois et le sol en était tellement recouvert que les abattoirs de Castille n'exhalent pas une pareille puanteur. On y voyait l'offrande de cinq cœurs de victimes sacrifiées le jour même». «Tout était plein de sang, tant les murs que l'autel et la puanteur était telle qu'il nous tardait de sortir». «Et comme tout puait la boucherie, il nous tardait de nous éloigner d'une telle puanteur et d'une vue pire encore» (chap. 92) (28).

2.1.3. *Les autres édifices du Grand Temple*

Après avoir dépeint le temple de Huitzilopochtli, Bernal Díaz passe en revue d'autres édifices contenus dans l'enceinte du Grand Temple, dont certains sont identifiables, tels le temple rond de Quetzalcoatl, le *Tzompantli* et les bassins alimentés par l'aqueduc de Chapultepec. La description de ces monuments suit le même parcours que celle du sanctuaire de la pyramide de Huitzilopochtli: le fil conducteur est en général emprunté à Gómara mais des ajouts inspirés par des souvenirs ou des omissions «personnalisent» le texte de notre chroniqueur.

Commençons par confronter les descriptions parallèles de Bernal Díaz et de Gómara en ce qui concerne le temple de Quetzalcoatl: «Un peu éloignée du grand *cu* [la pyramide de Huitzilopochtli] se trouvait une autre petite tour qui

était également une maison d'idole ou un véritable enfer car la porte était une épouvantable gueule, comme celles qu'on peint en disant qu'elles sont dans les enfers, la gueule ouverte et avec de grands crocs pour avaler les âmes. Il y avait aussi, à côté de l'entrée, des sculptures de diables et des corps de serpents et un peu à part, une pierre de sacrifice, et tout cela était très ensanglanté et noirci par la fumée et les croûtes de sang; il y avait aussi dans la maison de nombreuses grandes marmites, des jarres et des cruchons remplis d'eau: c'était là que l'on cuisinait les chairs de ces pauvres Indiens que l'on sacrifiait et que les prêtres mangeaient» (chap. 92) (29).

«Parmi eux [les temples], il y en avait un, rond, dédié au dieu de l'air appelé Quezalcoatlh parce que comme l'air tourne autour du ciel, on lui faisait un temple rond. L'entrée était une porte faite comme une gueule de serpent, peinte diaboliquement. Elle avait les dents et les crocs en relief, ce qui terrifiait ceux qui entraient là, particulièrement les chrétiens qui, à la voir devant eux, se représentaient l'enfer» [27] (30).

La description de Gómara est incontestablement plus précise, car elle fournit le nom de la divinité auquel l'édifice est consacré et mentionne la forme revêtue par celui-ci. Toutefois, la dépendance de Bernal Díaz à l'égard de Gómara est manifeste: on retrouve, en effet, la référence à la gueule du serpent monstrueux ainsi que la comparaison à l'enfer chrétien. Mais le tout est amplifié et diabolisé. C'est, du reste, l'existence d'un tel contexte qui explique l'allusion aux cuisines et à la préparation du repas cannibale pour les prêtres: si de telles cuisines existaient effectivement — ce que confirme, du reste, Gómara [28] —, elles ne devaient certainement pas se trouver à l'intérieur même du sanctuaire.

A propos du *tzompantli*, Bernal Díaz rapporte: «Il y avait un autre *cu* rempli de crânes et de fémurs, disposés avec beaucoup d'ordre et qu'on pouvait voir mais non compter, tant il y en avait, les crânes d'un côté, les fémurs de l'autre» (chap. 92) (31). Si la description permet d'identifier aisément le *tzompantli*, elle demeure cependant assez vague quant à l'aspect extérieur de l'édifice et au nombre de têtes exposées mais nous signale de façon intéressante la présence de fémurs à côté des crânes sur ce type de construction, présence que notre chroniqueur a pu constater en différents endroits. En effet, les fémurs et les crânes sont parfois associés sur les reliefs ornant le *tzompantli*. La conservation chez soi des fémurs est, par ailleurs, confirmée indirectement par le témoignage du *Conquistador anonyme*, qui insiste, pour sa part, sur l'importance de ces os comme reliquats des sacrifices: «Ils sacrifient les victimes, brûlent leur cœur et conservent comme une grande relique les os des jambes et des bras, après les avoir enveloppés dans une grande quantité de papier» [29] (32). La source habituelle de Bernal Díaz, qui ne mentionne pas ce détail, est, pour le reste, beaucoup plus prolixe sur l'aspect du *tzompantli*: Gómara s'attarde notamment sur la construction et sur les sculptures des marches. Par ailleurs, s'appuyant directement sur le témoignage d'Andrés de Tapia, le chapelain de Cortés affirme que le nombre de crânes s'élevait à cent trente six mille [30]. Curieusement, cette information

macabre n'a pas retenu l'attention de notre chroniqueur. L'explication de cette omission est aisée: Bernal Díaz a déjà utilisé cet élément à propos des édifices de Zocotlán (chap. 61). Il attribue, en effet, à cette ville un ossuaire supportant plus de cent mille crânes. Or il est hautement improbable qu'un ossuaire de cette importance ait été aménagé dans une petite cité, qui ne pouvait prétendre rivaliser avec Mexico: l'information concerne en réalité l'ossuaire de la capitale aztèque.

Deux bassins alimentés par l'aqueduc de Chapultepec retiennent, enfin, l'attention de Bernal Díaz, qui les présente de la façon suivante: «Derrière cette maudite maison [*i.e.* le temple de Quetzalcoatl], bien séparés de celle-ci, il y avait des grands tas de bois à brûler, et non loin de là, un grand bassin d'eau qui s'emplissait et se vidait [de l'eau] qui lui venait par un canal couvert qui entrait dans la ville venant de Chapultepec [...]. Il y avait encore un bassin ou un réservoir beaucoup plus grand, d'eau très claire, d'un côté du grand *cu*; il était destiné au seul service de Huichilobos et Tezcatepuca. Il était alimenté en eau à l'aide de tubes couverts qui venaient de Chapultepec» (chap. 92) (33).

Observons tout d'abord que le nombre avancé par Bernal Díaz n'est pas confirmé par ailleurs: Sahagún parle de quatre bassins [31], Gómara n'en évoque qu'un seul [32]. D'autre part, les éléments descriptifs ne recourent nullement ceux du chapelain de Cortés, qui est, au demeurant, plus approximatif dans son évocation d'un bassin. Il est donc probable que notre chroniqueur s'est appuyé ici sur ses propres souvenirs ou sur des oui-dire, à moins qu'il ait obéi à un souci de se démarquer de ses prédécesseurs.

En tout état de cause, les informations qu'il nous offre sont globalement exactes. Ainsi, Sahagún confirme l'existence d'un bassin au service des prêtres de Huitzilopochtli; il est vrai qu'il ne mentionne pas Tezcatlipoca et que Bernal Díaz associe volontiers ces deux divinités dans des contextes différents [33].

L'évocation du bois odoriférant destiné à être brûlé dans les sanctuaires est également conforme à la réalité; il en va de même pour la brève description des maisons accueillant les jeunes filles jusqu'à leur mariage, lesquelles sont également évoquées, de manière plus détaillée, dans l'œuvre de Durán [34].

2.1.4. *L'or dans les fondations*

Selon Bernal Díaz, qui est le seul chroniqueur à signaler la chose, tous les habitants de Mexico offrirent or, argent, perles et pierres précieuses, qui furent enfouis dans les fondations du Grand Temple mille ans avant l'arrivée des Espagnols. Ces offrandes furent accompagnées, précise-t-il, de sacrifices humains et on répandit à cette occasion toutes sortes de graines du pays entier. Lorsque la ville coloniale se substitua à la ville indigène, les constructeurs retrouvèrent cet or, cet argent, ces perles et autres matières précieuses lors de l'érection d'une église dédiée à saint Jacques, le patron des conquistadores, à

l'emplacement même du Grand Temple. Bernal Díaz ajoute encore que ce genre de trouvailles fut à l'origine de nombreux procès (chap. 92).

Cette information a-t-elle des chances d'être exacte? La réponse est positive, car les Espagnols découvrirent à plusieurs reprises et à différents endroits de l'or et des matières précieuses, comme l'attestent divers témoignages disséminés dans les textes contemporains du 16^e siècle [35].

Ainsi, Andrés de Tapia raconte que, lorsqu'ils évacuèrent les idoles du temple de Huitzilopochtli, Cortés et ses hommes mirent la main sur de l'or trouvé dans une sépulture [36]. Certes, il n'est pas question ici d'offrandes, mais il s'agit bien de richesses enfouies dans une construction du Grand Temple [37].

De même, Motolinia évoque indirectement des trouvailles d'objets en or à l'intérieur des temples et dans des sépultures. Dans le premier chapitre de son *Historia de los Indios de la Nueva España*, il mentionne parmi les dix plaies infligées à cette terre honorant des dieux sataniques le pillage de cet or par les Indiens afin de payer tribut aux Espagnols [38].

Toutefois, le recoupement le plus intéressant nous est fourni par le témoignage de Bernardino Vázquez de Tapia dans le procès intenté à Cortés [39]. Aussi vais-je le reprendre *in extenso*. Lors d'un interrogatoire en 1529, il lui fut demandé si Cortés et les responsables de la gestion de la Nouvelle-Espagne avaient procédé à l'aménagement des villes par la construction de bâtiments utilitaires et nécessaires. Vázquez de Tapia répondit que le conquistador ne voulut en aucun cas procéder à l'érection d'une église. Dès lors, celle-ci fut menée par le *licenciado* Alonso de Zuazo. En aménageant les fondations de l'église, les ouvriers indiens trouvèrent une certaine quantité d'or; Vázquez de Tapia ne put l'évaluer, car ses souvenirs, dit-il, étaient assez vagues sur ce point. Aussi n'est-il pas surprenant que son témoignage ne fournisse aucune indication sur la date et le patron de l'église. Néanmoins, il est aisé de suppléer aux lacunes du conquistador.

En effet, on sait que Vázquez de Tapia, membre éminent de la nouvelle société coloniale, occupa la charge de conseiller municipal de la ville de Mexico en 1524 [40]. De même, le *licenciado* Alonso Zuazo se vit confier la charge de la justice et du gouvernement de Mexico en 1524 par Cortés, lors de son départ pour l'expédition au Honduras [41]. Enfin, si on se rappelle que l'église de Santiago de Tenochtitlán fut édifiée sur l'emplacement du Grand Temple en 1524, il devient possible de localiser la découverte de l'or mentionnée par Vázquez de Tapia dans le temps et dans l'espace.

S'agit-il du même épisode dans le chef de Bernal Díaz del Castillo? On serait tenté de répondre par l'affirmative, à cette réserve près que Bernal Díaz, nous l'avons vu, a tendance à confondre ce qui concerne Tenochtitlán et Tlateloloco, toutes deux dotées en l'occurrence d'une église Santiago à une époque rapprochée — 1524 pour la première, 1527 pour la seconde [42]. En tout état de cause, quel que soit l'endroit où les offrandes ont été enfouies, le récit de Bernal Díaz a toutes les chances de rapporter un fait exact.

2.2. LE MARCHÉ ET LES ARTISANS

Le marché constituait un lieu privilégié d'échange de marchandises et de biens dans les villes mexicaines. En général, il se tenait tous les cinq jours; seuls les grands centres économiques, tels Tenochtitlán et Tlatelolco, avaient un marché quotidien et comptaient, en outre, des marchés secondaires, répartis dans différents quartiers périphériques. Précisons encore que la place du marché se trouvait habituellement à côté du centre cérémoniel local.

La place du marché de Mexico, située au sud de l'enceinte du Grand Temple, ne pouvait donc échapper à la curiosité des Espagnols, logés dans le palais d'Axayacatl au sud-ouest de l'enceinte. Bernal Díaz parle cependant d'une visite du marché de Tlatelolco, précédant la visite du Grand Temple. Rappelons que cette erreur de Bernal Díaz s'inscrit logiquement dans l'erreur qu'il a comise à propos du Grand Temple.

Quant à ses sources, si on ne peut évidemment exclure qu'il ait lu le texte de Gómara consacré au marché, il apparaît très vite qu'il ne l'a pas plagié. D'une part, sa description est loin d'atteindre le luxe de détails avec lequel Gómara évoque, de son côté, le marché important qui a frappé l'imagination de Cortés et de ses hommes. En effet, si les deux hommes passent en revue les catégories de marchandises qu'on y trouve, le regard qu'ils leur portent est différent: le chapelain de Cortés prend manifestement plaisir à évoquer, avec la précision d'un consommateur et l'enthousiasme d'un badaud, les curiosités qu'on y découvre: vêtements bigarrés, broderies de plume, travaux d'orfèvrerie, etc.; quant à notre chroniqueur, il préfère énumérer les produits qui y sont exposés, adoptant presque le mode de description propre à un inventaire dressé par un marchand. D'autre part, elle se distingue également au niveau des produits dont elle parle. Certes, il existe des recoupements entre sa liste et celle de Gómara. Mais la description de Bernal Díaz comporte également des produits que son modèle habituel n'évoque pas et fait des allusions aux pratiques des artisans, alors que le chapelain de Cortés ne s'étend pas sur le sujet. Son information à leur propos est exacte, car ceux-ci sont en général attestés par d'autres sources, comme l'a montré l'étude comparative des descriptions de marchés à laquelle José Luis Rojas s'est livré [43]. Ainsi, la présence sur le marché de petits cylindres odoriférants remplis de liquidambar et de tabac, de même que des cochenilles et des esclaves est confirmée par Sahagún [44]. Dans la liste des produits qu'il a établie, quelques marchandises sont toutefois mentionnées uniquement par Bernal Díaz. Mais il n'y a aucune raison de contester la valeur de son information sur ce point: les renseignements fournis ont, en effet, toutes les chances d'être exacts. Ainsi, notre chroniqueur évoque pudiquement les canots remplis d'excréments destinés au tannage des peaux, que l'on tenait à l'écart dans les estuaires. De même, il signale la coutume qui consistait à établir le long des voies des abris permettant aux gens de se soulager sans que leurs déjections soient perdues pour autant. Pour William Sanders, il ne fait pas de doute que les excréments servaient

effectivement au tannage et que le surplus était récupéré notamment pour fertiliser les terres [45].

Le caractère véridique de la description du marché effectuée par Bernal Díaz n'a, du reste, rien de surprenant. Cet homme, né à Medina del Campo, une cité renommée par ses foires, a certainement eu l'occasion de fréquenter les marchés indiens de Mexico et d'ailleurs. Qu'il ait visité celui dont il parle à la date qu'il a fournie, cela, c'est une autre histoire.

NOTES

- [1] Marquina (1960), p. 18 cite Díaz del Castillo comme source pour la connaissance du temple de Mexico et l'utilise pour sa reconstitution. De même Barlow (1987), I, p. 54, estime, dans son analyse du temple de Tlatelolco, que la description de Bernal Díaz del Castillo convient davantage au temple de Mexico. En revanche, Pasztory (1984), p. 115, utilise les témoignages de Cortés et de Bernal Díaz pour décrire une structure ronde dans le temple de Tlatelolco. Boone (1987), p. 9, affirme que les conquistadores ont décrit le temple de Tlatelolco. Cevallos Novello (1990), pp. 341-342, parle des Espagnols qui se rendirent au grand temple de Tlatelolco. Et ce ne sont là que quelques exemples parmi d'autres.
- [2] Notons qu'après la victoire d'Axayacatl, le temple de Tlatelolco est transformé en dépotoir. Il sera réhabilité sous Montezuma II. Cf. Durán (1967), II, pp. 419-420. Voir aussi Barlow (1987), I, pp. 113-117. Il aurait donc cessé de croître durant cet intervalle, tandis que le grand temple de Mexico continuait à s'étendre. Notons cependant que les deux temples sont d'égale ampleur et présentent autant d'amplifications.
- [3] Cf. Marquina (1960), pp. 90-91. Il situe la résidence des Espagnols entre les actuelles rues du Mont de Piété à l'est, de Tacuba au nord, et Madero au sud et l'avenue Isabelle la Catholique à l'ouest. Cet emplacement est accepté par Lombardo de Ruiz (1973), p. 181.
- [4] Cf. Gerhard (1986), p. 186.
- [5] Cf. Cortés (1969), Lettre 2, p. 53.
- [6] Durán (1967), t. I, pp. 28-29. Renseignements analogues chez Acosta (1979), pp. 275-276 et Tezozomoc (1975), pp. 96, 98-99. Voir aussi Sahagún (1969), Livre II, chap. xxiv, pp. 155-156.
- [7] Durán (1967), t. I, p. 34.
- [8] Tapia (1980), p. 582.
- [9] Tapia (1980), pp. 582-583.
- [10] Sahagún (1969), I, chap. 22, pp. 155-156. Dans l'appendice du second livre (pp. 229-230), Sahagún rapporte qu'on façonnait en *Panquetzaliztli* une effigie en pâte de Huitzilopochtli et d'une autre divinité, Tlacauepan Cuexcotzin, «Poutre humaine vénérable occiput», un avatar de Huitzilopochtli. A cette occasion, il précise que cette effigie avait la taille d'un homme. Voir aussi Durán (1967), I, pp. 24-28.
- [11] Durán (1967), I, pp. 18-19.
- [12] La statue en marbre de Huitzilopochtli dans le récit de Pierre Martyr d'Anghiera, rédigé entre 1521 et 1525, est peut-être une réminiscence de cette statue en dur de la divinité: «Quelle chose épouvantable que de rapporter les termes de ceux qui, revenant de là, évoquent ces idoles. Je ne m'attarderai pas sur la description de la statue de marbre représentant Uvichilabuchichi, le plus grand de leurs dieux; elle est d'une hauteur de trois hommes, qui n'a rien à envier au colosse de Rhodes». Cf. Pierre Martyr d'Anghiera (1965), II, p. 40.

- [13] Gurría Lacroix (1978), pp. 23-24. Notons que cette interprétation prudente a été critiquée, pour des raisons iconographiques, mais sans arguments convaincants, par Esther Pasztory (1984), p. 160 et par Elizabeth Boone (1987), p. 47.
- [14] Graulich (1992), p. 200.
- [15] Ces divergences de détails pourraient s'expliquer par le fait que les deux statues découvertes en 1790 et en 1933 appartiennent à une phase antérieure à la conquête: Andrés de Tapia aurait donc vu des statues d'une phase ultérieure.
- [16] Sahagún (1969), I, pp. 271-274.
- [17] Cette pierre a été retrouvée en 1978 dans la phase IVb lors des fouilles du grand temple. Cf. Matos Moctezuma (1987a), p. 105. Cinq images sculptées de Coyolxauhqui ont été trouvées dans le cadre des fouilles du grand temple, attestant la persistance dans le temps des relations entre Huitzilopochtli et sa sœur. Voir à ce propos Broda (1987), p. 78.
- [18] Gómara (1966), II, p. 157.
- [19] Gómara (1966), II, p. 157.
- [20] Cf. Marquina (1960), pp. 65-67. Avec tous les renseignements disponibles, il reconstitue la pyramide de Tezcatlipoca.
- [21] Codex Borbonicus (1974), p. 34; Codex *Telleriano-Remensis*, (1899), fol. 5r; *Primeros Memoriales*, (1905), fol. 261r, cf. Boone, *The visual attributes of Huitzilopochtli* (1989), pp. 5-9; Durán (1967), pp. 18-19.
- [22] Graulich (1982), p. 351. En ce qui concerne le personnage, voir pp. 358-359.
- [23] Sahagún (1969), I, pp. 187 et 210-212. En revanche, aucune des chroniques ne contient des traces de la présence de Paynal: ni Gómara ni Cervantes de Salazar — lequel dispose pourtant d'une imposante documentation — n'en parlent dans ce contexte. Il s'agit donc bien d'un apport personnel de notre chroniqueur, confirmé par ailleurs.
- [24] Sahagún (1969), I, pp. 187 et 210-212.
- [25] *Historia de los Mexicanos por sus pinturas* (1965), p. 25.
- [26] En effet, la chapelle était surmontée de différents étages dans le toit comme le révèlent les descriptions du 16^e siècle. Cf. Marquina (1960), p. 55.
- [27] Gómara (1966), II, p. 156. Ces renseignements sur le temple de Quetzalcoatl ont été puisés par Gómara dans l'*Historia de los Indios* de Motolinia (1985), p. 134; même description chez Cervantes de Salazar (1971), I, p. 332.
- [28] Gómara (1966), II, p. 156.
- [29] *Le conquistador anonyme* (1970), p. 16.
- [30] Gómara (1966), II, p. 158.
- [31] Sahagún (1969), I, pp. 181-189. Remarquons que le nombre élevé d'édifices recensés par le franciscain pour le Grand Temple de Mexico pose problème; on s'est d'ailleurs demandé si certains des monuments évoqués n'appartenaient pas à d'autres quartiers de la ville. Cf. Soustelle (1955), p. 45.
- [32] Gómara (1966), II, p. 156.
- [33] Cf. par exemple, la mention abusive de Tezcatlipoca, divinité aztèque, dans le cadre de l'expédition de Grijalva à San Juan de Ulúa. Voir Graulich (1996), pp. 71-72.
- [34] Durán parle plus longuement de ces «nonnes» qui vivaient à l'intérieur du Grand Temple dans la plus grande chasteté jusqu'à leur mariage, cf. Durán (1967), I, pp. 26-27.
- [35] Les cas mentionnés par Andrés de Tapia et Motolinia m'ont été fournis par López Luján (1993), pp. 20-23.
- [36] Tapia (1980), p. 586.
- [37] Le renseignement fourni par Tapia est recoupé par le travail de Durán qui parle de morts prestigieux incinérés, dont les cendres étaient rassemblées dans des urnes enterrées dans les pyramides avec des bijoux et des pierres précieuses; cf. Durán (1967), I, p. 55.

- [38] Motolinia (1985), p. 120.
- [39] CDI (1876), pp. 404-405.
- [40] Cf. Introduction de Germán Vázquez (1988), p. 128.
- [41] Cf. Cortés, Lettre 5 (1969), p. 186.
- [42] Cf. Gerhard (1986), p. 186.
- [43] Rojas (1986), pp. 171-177.
- [44] Cf. Rojas (1986), pp. 174 et 177. En ce qui concerne les esclaves, Durán confirme l'existence d'un tel commerce, mais le situe dans des marchés spécifiques, cf. (1967), I, p. 180.
- [45] Sanders (1971), X, p. 7.

3. La perception des Indiens

Après avoir étudié la relation des événements et la description du cadre, envisageons à présent la démarche «ethnographique» de Bernal Díaz à travers le portrait qu'il nous brosse des Indiens et de leur souverain.

3.1. LE PORTRAIT DE MONTEZUMA

Le portrait de Montezuma dessiné par Bernal Díaz manifeste une dépendance certaine à l'égard du texte de Gómara, qu'il se contente de corriger sur des détails à ce point insignifiants que la démarche en apparaît suspecte. La confrontation minutieuse des deux descriptions est extrêmement révélatrice à ce propos.

Bernal Díaz nous présente le «grand Montezuma» dans les termes que voici: «Le grand Montezuma était d'une bonne stature et bien proportionné; il était très élancé et peu enveloppé. Son teint n'était pas très foncé mais proche de la couleur et du teint de l'Indien; il ne portait pas les cheveux très longs, descendant seulement de manière à lui couvrir les oreilles. Il avait la barbe rare, très foncée et bien implantée. Son visage était un peu long et gai, les yeux bien faits et sa personne témoignait par son regard de la bienveillance et, lorsque les événements l'exigeaient, de la gravité» (chap. 91) (34).

Confrontons ce témoignage «direct» à la description de seconde main transmise par Gómara: «Montezuma était un homme de taille moyenne, pas gros, au teint brun olivâtre, très sombre, comme le sont tous les Indiens. Il avait les cheveux longs et avait tout au plus six poils de barbes, noirs, longs d'un empan. C'était un homme d'un bon naturel, quoique ayant l'esprit de justice; il était affable, parlait bien, était spirituel mais aussi sage et grave; il était craint et respecté» [1] (35).

Le résultat de l'opération parle de lui-même: soulignons, par exemple, l'ordre identique dans lequel se déroulent les deux évocations. Alors qu'il existe de multiples façons de tracer le portrait d'un visage et d'un caractère, surtout quand on évoque une personne qu'on affirme avoir côtoyée quasi journalièrement, il apparaît surprenant que Bernal Díaz ait été frappé par les mêmes traits de l'empereur que Gómara. D'autre part, les divergences apparaissent comme la réponse du berger à la bergère, puisqu'on discute de teint plus ou moins foncé et de cheveux plus ou moins longs, reflets fort subjectifs d'une réalité identique. Enfin, on observera la platitude du renseignement «original» fourni par Bernal Díaz sur l'attitude du souverain toujours adaptée aux circonstances, car on n'en attend pas moins d'un meneur d'hommes.

Poursuivons cette confrontation au sujet de l'hygiène de Montezuma. Bernal Díaz insiste sur la propreté du souverain: «Montezuma était très propre et bien mis; il se baignait tous les jours une fois, dans l'après-midi [...]. Une mante ou un vêtement dont il avait fait usage un jour, il ne le mettait plus avant trois ou quatre jours» (chap. 91) (36).

Cela donne chez Gómara: «Montezuma changeait de vêtement quatre fois par jour et aucun de ceux-ci n'était réutilisé une seconde fois. Ces vêtements étaient conservés en guise de cadeaux et de présents aux serviteurs, aux messagers et aux soldats qui se battent et capturent un ennemi, ce qui est une grande faveur et un privilège [...] Montezuma était très raffiné et très propre: ainsi, il se baignait deux fois par jour» [2] (37).

Si la propreté de l'empereur est soulignée par les deux chroniqueurs, Bernal Díaz introduit quelques variations dans le détail: ainsi, il modifie la référence au chiffre quatre ainsi que le nombre de bains pris quotidiennement par le souverain, discute du sort des vêtements portés par Montezuma, s'accrochant au demeurant aux mêmes anecdotes qu'il transforme à plaisir, pour assurer sa spécificité.

Alors que Bernal Díaz aurait pu, en vertu de sa situation privilégiée de compagnon de Cortés introduit dans l'entourage du royal otage, apporter un autre regard que celui de son chef, reflété par Gómara, il se montre entièrement dépendant du chapelain de Cortés et ne mérite par conséquent pas de considération particulière. Il s'oppose en cela à un autre témoin oculaire et chroniqueur, Francisco de Aguilar, lequel, bien qu'il ait écrit tardivement, renouvelle le portrait de Montezuma par des informations supplémentaires: «Ce seigneur prenait plaisir à se laver matin et soir; je veux dire l'après-midi. Personne ne pouvait toucher à ses vêtements, qui étaient enveloppés dans des tissus et portés avec révérence et vénération. Au moment de se laver, un seigneur lui apportait des cruches d'eau et les lui déversait sur la tête. Puis Montezuma prenait de l'eau dans la bouche et se frottait vigoureusement les dents avec les doigts. Un autre lui mettait ensuite de grandes serviettes très fines sur les bras et les cuisses, avec lesquelles il se nettoyait...» [3] (38).

Toutefois, il faut porter au crédit de Bernal Díaz le renseignement vraisemblable sur l'âge de Montezuma, qu'il est le seul à donner parmi les chroniqueurs espagnols: «Le grand Montezuma avait environ quarante ans» (chap. 91) (39). Quant à l'âge proposé par les témoignages concordants des Indiens, à savoir quelque cinquante-deux ans, il a peu de chance d'être exact, car il renvoie à toute une symbolique développée à propos du dernier empereur des Mexica [4].

3.2. LES PRETRES

Les prêtres du Mexique ancien ont incontestablement frappé l'imagination de Bernal Díaz qui ne manque pas de les décrire en différents chapitres (3, 52, 75

et 92) de sa chronique, avec quelques variantes toutefois. L'arrivée des Espagnols à Campeche lui offre ainsi une première occasion d'évoquer un cortège de prêtres aux mines patibulaires sortant de plusieurs oratoires, munis d'encensoirs.

«Et ensuite, à cet instant sortirent d'une autre maison qui était leur oratoire d'idoles dix Indiens portant de longues mantes de coton, lesquelles leur arrivaient jusqu'aux pieds et étaient blanches; ils portaient les cheveux très longs, pleins de sang mêlés aux cheveux, si bien qu'ils ne pouvaient pas les séparer et les peigner si ce n'est en les coupant. Ces Indiens étaient les prêtres des idoles, que l'on nomme communément 'papas' dans la Nouvelle Espagne» (chap. 3) (40). On notera, dans ce passage, la présence inopportune chez les Maya de prêtres aux cheveux longs et ensanglantés pour lesquels on ne connaît pas de descriptions semblables. Bernal Díaz s'est appuyé, pour les décrire, sur des observations faites plus tard au Mexique central. Il utilise d'ailleurs un terme inapproprié pour les désigner. En effet, le terme *papas* dérive du mot *papahuaque* qui est un terme nahuatl et qui ne convient donc pas au contexte maya [5]. De même, le chroniqueur leur attribue de longs vêtements à capuchon, ce que ne confirme aucune illustration. Sans doute ne faut-il y voir simplement qu'une déformation des habits monastiques européens qu'il transpose de l'autre côté de l'océan?

3.3. LES MŒURS ET LES COUTUMES

Si Bernal Díaz manifeste son admiration pour la beauté des jardins et de l'architecture, domestique ou religieuse, pour l'organisation ingénieuse des marchés ou encore la grande habileté des artisans mexicains comme le montre l'extrait que voici: «Il y a aujourd'hui trois Indiens dans la ville de Mexico, qui s'appellent Marcos de Aquino, Joan de la Cruz et le Crespillo. Ils sont si éminents dans leur métier de sculpteurs et de peintres, que, s'ils avaient vécu au temps de l'ancien et renommé Apelles, ou [si on les comparait] à Michel-Ange ou Berruguete, qui sont nos contemporains, on les compterait parmi eux» (chap. 91) (41), il n'en est pas moins interpellé par un certain nombre de coutumes indiennes sur lesquelles il s'attarde volontiers: la sodomie, le sacrifice humain, le cannibalisme et le vol sont, en effet, des traits essentiels qui apparaissent dès les premiers chapitres de l'*Historia verdadera*.

3.3.1. La sodomie

L'accusation de sodomie apparaît dès le début de l'expédition de Córdoba lorsque Bernal Díaz évoque le premier point de rencontre entre les Indiens et les conquistadores, à savoir le lieu baptisé Gran Cairo; à cette occasion, il signale la présence de nombreuses idoles: «Il y avait une petite place et trois maisons en

maçonnerie qui étaient les *cu* et les sanctuaires où ils avaient de nombreuses idoles en terre cuite, les unes avec des faces comme de démons, les autres comme de femmes et d'autres représentant d'autres méchantes figures de sorte, semble-t-il, qu'elles représentaient des Indiens se livrant entre eux à la sodomie» [6] (42).

Suivant les traces d'Oviedo et de Gómara, il évoque pour la première fois dans son récit la présence au Yucatán de statues figurant le péché de sodomie. Certes, lesdites statues sont situées par Oviedo au Puerto de Términos, lequel abrita pendant un court laps de temps les navires de l'expédition de Grijalva. Il doit cependant s'agir des mêmes figurines dans le chef de Bernal Díaz, ce dernier n'hésitant pas à déplacer, le cas échéant, les données d'un endroit à l'autre [7]. L'accusation de sodomie revient ensuite régulièrement sous la plume du conquistador.

A l'exception de la lettre de Veracruz qui condamne d'emblée la pratique («nous tenons pour certain que tous sont sodomites»), Bernal Díaz est le seul des conquistadores à évoquer la sodomie. Ni Juan Díaz, ni Cortés, ni Andrés de Tapia ne mentionnent, en effet, de comportement déviant de ce genre. S'agit-il donc d'une coutume attestée ou simplement d'une accusation gratuite visant à ternir l'image des Indiens? S'il n'est évidemment pas possible d'étudier les déviances sexuelles des Indiens qui avaient cours dans leur intimité, on peut, en revanche, se faire une idée de la manière dont la pratique de sodomie était accueillie par la communauté. Nous avons, en effet, conservé à ce sujet différents témoignages, malheureusement difficiles à interpréter. Non seulement la documentation est fragmentaire et se rapporte plutôt à des cas bien définis, mais en outre, les auteurs ne sont pas toujours mus par un souci d'objectivité, que ce soit en faveur des Indiens ou contre eux.

Si l'on étudie tout d'abord le vocabulaire se rapportant à l'homosexualité, on constate que les termes nahuatl attestent sa perception négative dans la société aztèque. L'homosexuel, selon les informateurs de Sahagún, suscite le dégoût et le rejet catégorique de la part de la communauté. Le «mal» dont il est atteint fait de lui un malade et un être imparfaitement humain [8]. Certes, les informateurs du franciscain sont christianisés et ont à cœur de présenter leur civilisation de façon favorable, mais leurs renseignements sont recoupés par ailleurs. En outre, les nombreux discours qui réglementaient la vie sociale des anciens Mexicains vont dans le sens d'un rejet des mœurs douteuses. Ainsi, on sait qu'un père faisait à son fils un discours lui enjoignant de ne point se perdre dans les plaisirs charnels et dans toute sorte de vices, sous peine de déplaire aux dieux et de mettre en péril le bon déroulement de son existence [9]. Les informations fournies par les textes des lois peuvent également nous éclairer sur le statut de la sodomie. On sait par exemple, grâce à Las Casas, que les prêtres coupables du péché de sodomie étaient brûlés dans certaines régions et pendus dans d'autres [10]. Selon Mendieta, celui qui commettait le péché de sodomie chez les Aztèques était condamné à mort, car la pratique était jugée contre nature. De

leur côté, les travestis subissaient un sort identique [11]. On peut donc supposer, avec toutes les réserves que réclame un sujet aussi délicat, que l'homosexualité et les pratiques de sodomie n'étaient guère prisées par la plupart des communautés mésoaméricaines et punies en conséquence.

Toutefois, malgré la condamnation dont la sodomie fait l'objet d'après les sources citées, elle n'en était pas moins pratiquée dans le monde indien, si l'on en croit certains témoignages. Ainsi, Diego de Landa rapporte que chez les Maya, la promiscuité des jeunes garçons dans les maisons où ils étaient éduqués ne donnait lieu à aucune déviance sexuelle, contrairement à d'autres endroits des Indes d'après ses informations, ce qui revient à reconnaître indirectement son existence [12]. Las Casas se fait également l'écho de la grande chasteté qui régnait à l'intérieur des *calmecac* [temple ou monastère], avec toutefois une petite exception dans la province de Vera Paz où, selon l'évêque, les garçons plus âgés corrompaient les plus jeunes [13]. A Tlaxcala, l'opinion de Muñoz Camargo est formelle: les Tlaxcaltèques abhorraient la sodomie et ceux qui la pratiquaient étaient détestés et condamnés pour ce «crime abominable» [14]. D'autres témoignages semblent plus affirmatifs puisqu'on cherche à expliquer la déviance par l'intervention du «Malin» [15]. Mais s'agit-il, dans ces cas, de véritables déviances sexuelles ou ne s'agit-il pas plutôt de pratiques intervenant dans un contexte magico-religieux?

En tout état de cause, l'homosexualité dans le Mexique ancien apparaît comme un sujet complexe, faisant intervenir de multiples facettes, parce qu'il n'y a pas la moindre unité géographique dans la pratique de la sodomie. De plus, les informations qui la concernent et qui témoignent de la répression dont elle était l'objet sont fort différemment réparties et concentrées essentiellement autour du Mexique central. La généralisation de la sodomie chez les Indiens du Yucatán et de la côte du Golfe mentionnée dans la lettre de Veracruz est pour le moins abusive. Car, si la documentation est lacunaire à propos de la région de Veracruz, en revanche ce genre de pratique n'était pas fort répandu chez les Maya, en tout cas suivant les observations des religieux qui en ont parlé.

Dans ses multiples allusions à la sodomie, Bernal Díaz apporte cependant un renseignement exact parce que corroboré par ailleurs. Lorsque Cortés invite les Cempoaltèques à abandonner ces pratiques contre nature, ce dernier fait allusion à une autre coutume: «[Cortés ajouta] qu'ils devaient aussi être purs de sodomie, parce qu'il y avait des jeunes garçons qui se promenaient vêtus en habits de femmes pour gagner leur vie dans ce maudit métier» (chap. 51) (43).

Si l'allusion au gain n'est attestée nulle part, en revanche, l'évocation du travestissement — sans qu'il soit d'ailleurs nécessairement relié à la sodomie — figure parmi les coutumes dont parlent les sources. Nous disposons de quelques renseignements à ce sujet concernant le Mexique ancien. Dans la province de Vera Paz, Las Casas rapporte qu'un petit enfant était offert par des parents à leur fils, en guise de femme. Si un autre garçon abusait de cet enfant, il était puni selon la loi qui régissait les abus perpétrés sur une femme mariée [16]. Un autre

document fait également allusion à des hommes, vêtus comme des femmes et accomplissant des tâches féminines telles que le tissage et le filage [17]. Dans d'autres cas, le travestissement est clairement relié à un contexte religieux. On relèvera à cet égard la mention, durant la fête *Tititl*, de vingt ou trente prêtres qui revêtaient les habits de la déesse Tonan et étaient de cette manière travestis en femmes [18].

Étant donné que ni les rapports des conquistadores, ni les ouvrages des chroniqueurs antérieurs à l'*Historia verdadera* ne font mention de cette coutume, on peut dès lors supposer que Bernal Díaz fait référence à une pratique observée personnellement, que cela soit durant la conquête du Mexique ou après celle-ci.

Cependant, les accusations de sodomie et de vices honteux à l'égard des populations rencontrées prennent une ampleur suspecte dans l'*Historia verdadera*. Alors que les allusions des conquistadores (patentes dans la lettre de la municipalité de Veracruz) et des chroniqueurs sont circonscrites à certaines régions — les rivages de la côte du Golfe et le Yucatán —, elles s'étendent chez Bernal Díaz à toutes les populations et à toutes les classes sociales. Même les prêtres, dont l'extrême rigueur de vie et la chasteté qu'ils observent sont remarquées aussi bien par les religieux que par Cortés lui-même [19], se voient taxés de sodomie, ce qui est peu probable [20]. Quoique le renseignement puisse se rapporter, dans ce cas précis, à l'observation de rituels de fertilité et reléguer cette accusation à l'interprétation d'un rite pratiqué dans un contexte religieux [21].

L'empereur des Mexica demeure seul à l'abri de cette accusation: «Montezuma était très pur de sodomie» (chap. 91) (44). La restriction dont il est l'objet tend, néanmoins, à montrer que son peuple n'est pas épargné par ce péché «abominable», ce qui est, du reste, confirmé par les paroles que Cortés adresse à l'empereur lui enjoignant d'interdire la sodomie à ses sujets: «[...] qu'il n'admette ni la sodomie ni les voles» (chap. 90) (45).

Se fondant sur des faits réels ou, du moins, sur des apparences ambiguës qui ont pu donner lieu à des interprétations erronées de la part des Espagnols, Bernal Díaz n'en procède pas moins à une généralisation hasardeuse de la pratique de sodomie, surtout si on tient compte de l'appareil répressif destiné à la décourager, en particulier chez les Mexicas.

3.3.2. *Le sacrifice humain*

Les allusions au sacrifice humain scandent le récit des trois expéditions. Il s'agit là d'un des chevaux de bataille de Bernal Díaz qui ne manque jamais une occasion pour les mettre en évidence quitte à faire l'impasse, le cas échéant, sur des renseignements intéressants qui ne s'y rattachent pas directement.

C'est dans cet esprit que s'inscrit la description du spectacle offert à la petite troupe d'Alvarado lors d'une expédition de reconnaissance dans l'arrière-pays de Villa Rica: «Et il trouva [Alvarado] dans des *cu* des hommes et des garçonnets

sacrifiés, et les murs et les autels des idoles [recouverts] de sang; et les cœurs offerts aux idoles. Ils trouvèrent également les pierres sur lesquelles on les avait sacrifiés, ainsi que les couteaux de silex avec lesquels on leur ouvrait la poitrine pour en arracher le cœur. Pedro de Alvarado nous rapporta qu'ils avaient trouvé tous les autres corps privés de bras et de jambes» (chap. 44) (46).

Confrontons ce court passage avec l'extrait équivalent dans la chronique de Gómara: «Il y avait une petite tour en maçonnerie avec une sorte de chapelle en son sommet, à laquelle on accédait par une volée de vingt marches, et où se trouvaient quelques idoles sculptées en ronde bosse. On y trouva de nombreux papiers ensanglantés, de ceux dont ils usent, et beaucoup plus de sang d'hommes sacrifiés, suivant les dires de Marina, et ils trouvèrent également la pierre sur laquelle ils disposaient [les victimes] du sacrifice, et les couteaux de silex avec lesquels ils leur ouvraient la poitrine et arrachaient le cœur encore en vie qu'ils lançaient vers le ciel en offrande. Avec ce sang, ils oignaient les idoles et les papiers qu'ils offraient et brûlaient ensuite» [22] (47).

Le résultat fait apparaître dans le texte de Bernal Díaz, outre la simplification des données, une nette déformation du spectacle offert aux Espagnols. Si la brève description du temple et la mention de l'offrande des papiers ensanglantés que l'on brûle par la suite ont disparu de l'*Historia verdadera*, le chroniqueur insiste, en revanche, sur la présence de corps sans jambes ni bras, laissés sur place et sur le jeune âge des victimes.

Les références au sacrifice humain ne surviennent pas au hasard dans le déroulement du récit. Au contraire, Bernal Díaz a mis au point plusieurs techniques subtiles qui soulignent, voire exagèrent, l'ampleur du geste rituel.

L'une d'entre elles consiste à multiplier les allusions à des sacrifices journaliers perpétrés chez les Indiens: ainsi lors de l'étape de Cempoala, Bernal Díaz évoque la fréquence élevée des sacrifices: «Ils sacrifiaient chaque jour sous nos yeux trois, quatre ou cinq Indiens dont ils offraient les cœurs aux idoles et dont le sang tapissait les parois» (chap. 51) (48).

Plus tard, alors que les Espagnols séjournent à Mexico, ils constatent que Montezuma offre chaque jour en sacrifice à ses divinités des victimes — ce qui n'est confirmé par aucune autre source — afin d'obtenir des conseils sur l'attitude à adopter à l'égard des Espagnols: «Comme Montezuma avait une grande dévotion pour ses idoles qui s'appelaient Tezcatépuca et Huichilobos (celui-ci, disaient-ils, était le dieu de la guerre et Tezcatépuca était le dieu des enfers), il leur sacrifiait chaque jour des enfants afin qu'ils [les dieux] leur répondent ce qu'il fallait faire de nous» (chap. 41) (49).

On remarquera en l'occurrence que le conquistador insiste sur la concomitance de certains de ces sacrifices avec l'arrivée des Espagnols, ce qui a pour conséquence d'instaurer non seulement une relation de cause à effet — les Indiens font des sacrifices parce que les Espagnols sont à leurs portes et qu'il faut obtenir l'aide et les conseils des divinités — mais en outre lui permet d'accroître le nombre de victimes.

Bernal Díaz n'hésite pas davantage à contredire une source plus ancienne et plus fiable pour introduire une modification subtile dans le compte rendu de l'arrivée dans l'île des Sacrifices de Grijalva. Tandis que Juan Díaz fait remonter les cadavres respectivement à trois et vingt jours, les rapportant à deux fêtes distinctes — *Toxcatl* et *Etzalcualiztli* — Bernal Díaz rameute l'époque de la mort des victimes en affirmant qu'elles ont été sacrifiées le jour même, ce qui suggère une fois de plus que les sacrifices étaient quotidiens [23].

Un dernier élément — et pas des moindres — concerne le *tzompantli* de Zocotlán. En effet, Bernal Díaz attribue à la petite cité de Zocotlán un ossuaire supportant plus de cent mille crânes: «Je me rappelle que, sur une place où s'élevaient des sanctuaires, on avait disposé tant de piles de crânes humains qu'on pouvait en faire le compte selon la façon dont ils étaient mis, qu'il paraissait qu'il y en avait plus de cent mille, je répète cent mille. Sur un autre côté de la place, il y avait autant d'autres tas d'ossements, des os de mort en quantité innombrable et des bâtons auxquels étaient suspendues d'un bout à l'autre de nombreuses têtes» (chap. 61) (50).

Or, la description de ce *tzompantli* ressemble, à peu de détails près, à celle qu'Andrés de Tapia donne du *tzompantli* de Mexico, laquelle est reprise par Gómara et Cervantes de Salazar. Si l'ampleur de l'ossuaire s'explique, comme nous avons eu l'occasion de le souligner précédemment, dans une ville aussi renommée et aussi fastueuse que Mexico, en revanche, elle s'adapte mal aux possibilités d'une petite bourgade. En disposant un édifice de cette importance à Zocotlán, Bernal Díaz espère donner une mesure de l'ampleur du sacrifice [24]. Cette attitude est, du reste, confirmée par la réflexion qui suit directement l'évocation du *tzompantli*: «[des spectacles] dont nous eûmes l'occasion d'en voir d'autres, par la suite, lorsque nous eussions pénétré plus avant dans le pays, car on en trouvait de semblables dans toutes les villes, y compris à Tlaxcala» (chap. 61) (51).

Dans cette logique, on devine sans peine le message sous-jacent du conquistador: la taille des *tzompantli*, ces édifices en étroite relation avec le sacrifice humain, étant proportionnelle à l'importance des cités, les troupes de Cortés rencontrent des ossuaires de plus en plus vastes au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de Mexico.

Malgré l'insistance douteuse avec laquelle il dépeint l'ampleur du sacrifice humain, Bernal Díaz signale également, dans ce registre, une pratique courante dont on a gardé la trace dans d'autres sources. Il mentionne, en effet, à diverses reprises des cages dans lesquelles on emprisonnait les personnes engraisées en vue du sacrifice. C'est un spectacle qui attend les conquistadores à Tlaxcala: «Nous avons trouvé dans cette ville de Tlaxcala des cages de bois grillagées et remplies d'Indiens et d'Indiennes qu'on y tenait enfermés pour les engraisser en attendant qu'ils soient assez gros pour être mangés et sacrifiés» (chap. 78 mais aussi chap. 54 et 83) (52). Même s'il n'est pas le premier à évoquer ces cages, Bernal Díaz souligne volontiers le nombre de fois que s'offre un tel spectacle

sur le chemin vers Mexico. Cette information s'avère exacte et Durán nous en a conservé de multiples exemples. Il évoque ainsi maintes fois des esclaves, personnifiant des divinités aztèques, qui lors des fêtes se produisaient en public durant la journée et qui, la nuit tombée, étaient enfermés dans des cages. Il en allait ainsi des représentants de Quetzalcoatl, de Cihuacoatl, de Toci et de Tezcatlipoca. Durán signale encore, à propos de ce dernier, une escorte de douze gardiens qui devait veiller à ce qu'il ne s'enfuit pas [25].

3.3.3. *Le cannibalisme*

La pratique du cannibalisme est également un thème privilégié de Bernal Díaz. Comme c'est le cas pour la sodomie et le sacrifice humain, notre chroniqueur exploite certaines pratiques cannibales attestées chez les Indiens du Mexique ancien, mais il en exagère la portée et n'hésite pas à rapporter de temps à autre des rumeurs non fondées qui ternissent par touches successives l'image des habitants de la Nouvelle-Espagne.

Ainsi, Bernal Díaz mentionne l'existence de marchés dans lesquels des commerçants proposaient aux clients différentes parties du corps humain, comme des morceaux de viande dans des étals de boucherie.

«Ils leur coupaient les jambes, les bras et les cuisses, et ils les mangeaient comme du bœuf qui sort des boucheries dans notre pays; je crois même qu'on les vendait au détail dans les *tianguetz* qui sont des marchés» (chap. 51) (53).

Si l'on possède assez peu de renseignements sur le cannibalisme en tant que tel et sur les «banquets» qui succédaient aux sacrifices, on peut néanmoins exclure d'office cette information et l'attribuer uniquement à la volonté du conquistador de discréditer les pratiques indiennes. Il existait certes des marchés d'esclaves mais non des marchés de chair humaine [26]. Epinglons, du reste, l'utilisation du verbe «croire» qui intervient à titre de précaution: Bernal Díaz n'est pas tout à fait sûr de ce qu'il avance mais il espère néanmoins que la puissance évocatrice de ses tableaux convaincra les lecteurs du bien-fondé de ses soupçons.

De même, notre chroniqueur ne résiste pas à la tentation de travestir une information de Gómara rapportant l'existence d'un repas cannibale servi à Montezuma. Examinons d'abord le rapport de Gómara: «Certains racontent qu'ils accommodaient de jeunes enfants afin que Moctezuma les mange; [en réalité] c'étaient seulement des hommes sacrifiés parce que sinon, il ne mangeait pas de viande humaine; et cela n'était pas habituel» [27] (54). Chez Bernal Díaz, cette information subit quelques transformations.

«J'ai entendu dire qu'ils avaient l'habitude d'accommoder des enfants de jeune âge; comme il y avait une telle diversité de plats cuisinés et de mets, nous ne parvenions pas à voir si c'était de la chair humaine ou autre chose, parce qu'ils lui [à Montezuma] préparaient quotidiennement des poules [...] Mais ce

que je sais avec certitude, c'est après que notre capitaine lui eut reproché le sacrifice [humain] et de manger de la chair humaine, il [sc. Montezuma] ordonna qu'on ne lui préparât plus de tels plats» (chap. 91) (55).

Que de buts atteints en un si court passage! Le rôle civilisateur — et par conséquent bénéfique — des Espagnols apparaît comme un contrepoids face aux mœurs barbares. Notons en outre l'accentuation pathétique du trait rapporté: alors que Gómara limite la pratique à des sacrifiés, notre chroniqueur insiste sur le jeune âge des victimes, sans préciser qu'il s'agissait uniquement de sacrifiés.

Signalons en passant que Cervantes de Salazar, de son côté, évoque également le repas de chairs enfantines, mais c'est pour réfuter énergiquement son existence: «Montezuma mangeait rarement de la chair humaine et ce devait être de la chair de sacrifié extrêmement préparée et ce qu'on dit à propos de jeunes enfants est de la tromperie» [28] (56).

3.3.4. *Le vol*

Une dernière accusation trouve régulièrement sa place à côté du sacrifice humain, du cannibalisme et de la sodomie, et ne laisse pas d'étonner. Il s'agit de l'accusation de vol portée contre les Indiens. Elle constitue une singularité du récit de Bernal Díaz, car elle ne figure pas chez les conquistadores ou les chroniqueurs.

Ainsi, Cortés adresse un petit discours aux émissaires de Montezuma, Tendile et Pitalpitoque, si l'on en croit Bernal Díaz: «On leur dit aussi qu'une des raisons pour lesquelles notre grand empereur nous envoyait dans ces contrées, c'était [...] pour les empêcher de se voler les uns les autres» (chap. 40) (57).

Aux Cempoaltèques qui commencent à piller la garnison de Cingapacinga, il s'exprime en ces termes: «Cortés leur dit [...], ainsi que les choses touchant à notre sainte foi, comme nous en avons l'habitude, et qu'ils cessent de faire des sacrifices, de se voler les uns les autres, et les saletés de la sodomie» (chap. 51) (58).

Cortés n'épargne pas non plus Montezuma dans ses récriminations: «[Cortés demande à Montezuma] qu'il ne permette plus ni la sodomie ni le vol» (chap. 90) (59).

Ces exemples montrent, une nouvelle fois, que les accusations de vol concernent tous les peuples, depuis la côte du Golfe jusqu'au Mexique central. Indépendamment de cette généralisation, il convient d'examiner les différents sens que peut recouvrir le terme de «vol» chez Bernal Díaz et d'en évaluer le poids face à l'attitude des Espagnols eux-mêmes.

Si le vol désigne les tributs que Montezuma impose à ses vassaux, le terme est inapproprié puisqu'il désigne la redevance qu'impose tout royaume à ses sujets. Il peut également être compris dans le sens de pillage. C'est d'ailleurs l'acceptation qu'il reçoit dans le discours que Cortés adresse aux Cempoaltèques après l'attaque de Cingapacinga (ou Tizpatzinco) [29]. Peut-on parler, une fois

encore, de vol pour désigner un acte qui n'est somme toute que très habituel en contexte de guerre? L'attitude de Cortés, qui met subrepticement la main sur le trésor d'Axayacatl, n'est du reste pas fort différente: s'il ne s'accompagne pas de violence et de mort, on peut tout de même considérer son geste comme un acte de pillage. De ce point de vue, les Espagnols ne diffèrent pas des Indiens, comme l'oublie fort opportunément Bernal Díaz.

Enfin, la dernière acception du terme est le vol au sens commun de dérober quelque chose à quelqu'un. C'est, à mon avis, dans ce sens qu'il faut comprendre le plus souvent l'accusation portée par Bernal Díaz. Le conquistador fait sans doute référence à une série de petits larcins commis par les Indiens aux dépens des Espagnols. En effet, des objets brillants, colorés ou coupants devaient intriguer les populations locales et les attirer par leur caractère pour le moins insolite. Bien que ces petits vols aient caractérisé certaines modalités de rencontre entre les univers espagnol et indien, il faut toutefois préciser qu'une législation sévère existait dans l'empire aztèque pour décourager la pratique du vol [30].

Le discours de Bernal Díaz sur les Indiens est, par conséquent, centré autour de quelques thèmes principaux qui insistent sur certains aspects particuliers des pratiques indigènes, de préférence celles qui sont le plus susceptibles de frapper l'imagination de ses lecteurs et d'indigner son public. La religion des indigènes lui offre l'occasion de souligner, voire exagérer, certains vices et coutumes «abominables» des Indiens. Les renseignements supplémentaires et véridiques qu'il introduit dans ses descriptions vont d'ailleurs souvent dans le sens des thèmes qu'il développe. Cette élaboration du discours de Bernal Díaz tranche nettement par rapport aux relations des autres conquistadores. Tandis que ceux-ci assemblaient, au hasard du déroulement de leur récit, des renseignements utiles, notre conquistador s'efforce de forger, par différents moyens, une image négative des Indiens. Dans l'*Historia verdadera*, le ton, le regard et le mode de transmission des informations ont complètement changé. Cette attitude du conquistador n'est évidemment pas innocente. Le contexte politique dans lequel Bernal Díaz s'attèle à la tâche de chroniqueur offre, nous le verrons de suite, une explication plausible à l'orientation nouvelle de son récit.

NOTES

- [1] Gómara (1966), II, p. 134; même description, sans autre ajout, chez Cervantes de Salazar (1971), I, chap. 3, pp. 310-311.
- [2] Gómara (1966), II, p. 134: ces détails sont repris à la description de Cortés, Lettre 2 (1969), p. 54.
- [3] Aguilar (1938), p. 61.
- [4] Cf. Graulich (1992), p. 59. L'âge de 52 ans correspond à un siècle indigène. Or la fin d'un siècle était aussi celle du soleil et éventuellement celle d'une ère, si le soleil ne se levait plus: c'est dans cette perspective que les Indiens ont situé la destruction de l'empire mexica par les Espagnols.

- [5] Pour l'utilisation d'américanismes, voir Alvar (1990), p. 90.
- [6] Díaz del Castillo (1992), chap. ii, p. 22.
- [7] Straub (1976), pp. 168-209 et Graulich (1996), pp. 63-95.
- [8] Sahagún (1969), Livre X, chap. xi, p. 120. Voir aussi l'analyse des termes donnée par Olivier (1990), pp. 23-24.
- [9] Voir Sahagún (1969), Livre VI, chap. xxi, p. 144 et Mendieta (1945), p. 124.
- [10] Las Casas (1958), t. IV, chap. cxxxviii, pp. 17-18.
- [11] Mendieta (1945), t. I, chap. xxix, pp. 150-151. Voir aussi Las Casas (1958), t. IV, chap. ccxiii, p. 267. Sur la législation répresssive, voir, pour plus de précisions, Olivier (1990), pp. 39-41.
- [12] Landa (1928), pp. 212-213.
- [13] Las Casas (1958), t. IV, chap. ccxxxvii, p. 354.
- [14] Muñoz Camargo (1984), t. I, p. 78. Voir Olivier (1990), note n° 7.
- [15] A Tiripito (Michoacán), voir les *Relaciones geográficas del siglo XVI*: Michoacán (1987), pp. 348-349; à propos de Vera Paz, voir Las Casas (1958), t. IV, chap. ccxxxix, p. 358; voir aussi Motolinia (1985), p. 321.
- [16] Las Casas (1958), t. IV, chap. ccxxxix, p. 358; voir aussi Torquemada (1975), Livre XII, chap. xi, p. 392.
- [17] *Costumbres, fiestas, enterramientos...* (1945), p. 58.
- [18] Voir pour cet exemple *Costumbres...* (1945), p. 45. Pour d'autres exemples, voir Guilhem Olivier (1990), pp. 36-38.
- [19] Cortés (1996), Lettre 4, p. 344.
- [20] Remarquons qu'Alonso Zuazo, qui écrit en 1521, procède également à une généralisation de la sodomie. Il raconte, en outre, que les prêtres se livraient par groupe de dix, douze ou quinze au péché abominable, ce qui est peu probable (1980), pp. 558-567.
- [21] On connaît plusieurs exemples de prêtres qui revêtaient des habits de femmes durant certaines fêtes afin de personnifier la déesse que l'on honorait en la circonstance. A titre d'exemple, durant la cérémonie religieuse du mois *Ochpaniztli*, un prêtre revêtait la peau de l'esclave ayant personnifié la déesse Toci. Le prêtre, incarnant ainsi la déesse Toci, effectuait alors un rite qui devait mimer une relation sexuelle avec des Huastèques réputés pour leur sexualité débordante. Voir Graulich (1981), p. 74. Voir aussi Olivier (1990), pp. 36-39 qui donne plusieurs exemples d'occasions durant lesquelles des prêtres revêtaient des habits de femme.
- [22] Gómara (1966), t. II, p. 62.
- [23] Díaz del Castillo (1992), chap. xiv, p. 43: «Y tenían sacrificados de aquel día dos muchachos, y abiertos por los pechos y los corazones, y sangre ofrescida aquel mal-dito ídolo».
- [24] Voir Graulich (1996), pp. 83-84.
- [25] Durán (1967), t. I, p. 59, p. 63, p. 127 et p. 145. Voir aussi Tezozomoc (1975), pp. 116 et 118; Acosta (1979), p. 271.
- [26] Durán évoque un marché d'esclaves à Azcapotzalco et à Izucan (1967), t. I, p. 180.
- [27] Gómara (1966), II, p. 136.
- [28] Cervantes de Salazar (1971), I, chap. 4, p. 312.
- [29] Signalons que cet épisode reçoit un traitement différent dans l'*Historia verdadera* et dans les autres sources. Ainsi la mention d'un pillage est absente des chroniques de Gómara et de Cervantes de Salazar. Ce dernier signale néanmoins une scène dont sont témoins les soldats espagnols: les vainqueurs, en l'occurrence les Cempoaltèques, se mettent à manger leurs ennemis morts. C'est la première confrontation avec le cannibalisme, selon Cervantes de Salazar (1971), chap. xviii, p. 233. Bernal Díaz qui n'a apparemment pas eu connaissance de ce spectacle — sinon il n'aurait

pas manqué de le signaler — s'attache uniquement au pillage des Cempoaltèques freiné par les ordres de Cortés.

- [30] Nous disposons à ce sujet de précieux renseignements sur la législation visant à punir ce type de méfaits et cela aussi bien chez les Maya qu'au Mexique central. Il existait, en effet, différents degrés de vols qui étaient punis, dans l'empire, par diverses peines suivant la gravité du délit. Diego de Landa rapporte que le voleur devait rembourser la valeur de ce qu'il avait pris et qu'il était réduit en esclavage, si minime que soit le larcin. Si le voleur était un seigneur ou un notable, on lui scarifiait les deux côtés du visage depuis la barbe jusqu'au front de manière à rendre public son méfait. Landa (1928), pp. 210-211. Si l'on suit Durán, on apprend qu'était puni de mort celui qui dérobaient les objets sacrés des temples. On attachait une corde autour du cou du coupable et on le précipitait dans la lagune. Durán (1967), I, p. 184. Las Casas mentionne, dans son *Apologética*, d'autres châtiments qui punissaient les vols. Ainsi, celui qui volait au marché des articles précieux tels des vêtements ou des bijoux en or ou qui y commettait à répétition de nombreux petits larcins était lapidé sur la place publique. Car le vol dans les marchés était considéré comme un délit de haute importance et son châtiment devait être exemplaire. Les vols plus communs faisaient l'objet d'un remboursement immédiat. Si la personne était dans l'incapacité de s'acquitter de la dette, elle était réduite en esclavage. Si le voleur récidivait, il encourait la peine capitale. Las Casas (1958), IV, pp. 267 et 273. Et les cas de figure peuvent encore être multipliés.

TROISIEME PARTIE: LES LIMITES DU TEMOIGNAGE DE BERNAL DIAZ

Le moment est venu de nous intéresser de plus près à ce «témoin» qui a produit tous ces détails greffés sur l'armature d'un récit et de descriptions empruntées à Gómara et dont l'approche du monde indien est particulièrement négative et répétitive. Je m'efforcerai dans cette perspective de répondre à deux questions.

D'une part, pour quelle raison Bernal Díaz revient-il avec tant de persévérance sur les coutumes «abominables» des Indiens alors que ses prédécesseurs s'étaient contentés de brèves mentions disséminées dans leurs chroniques. D'autre part, quel fut le rôle — même minime — qui fut attribué à ce compagnon de Cortés et sous quel angle put-il exercer sa tâche d'observateur?

1. L'impact de la Controverse de Valladolid sur l'*Historia verdadera*

Une information fournie par Bernal Díaz retient l'attention. Il prétend avoir participé à la Controverse de Valladolid lors de son second retour en Espagne dans les années 1550-1551. Il y était, selon ses dires, comme représentant des intérêts des conquistadores et des *encomenderos* [1]. Bien que cet épisode de la vie du conquistador ait été contesté, la mention même du débat dans son œuvre est très importante et révélatrice [2]. Car le caractère engagé de sa chronique a, en effet, toutes les chances de s'expliquer en fonction du contexte politique de la junte, qu'il y ait participé réellement ou non. Rappelons par ailleurs qu'on situe généralement les débuts de la rédaction de l'*Historia verdadera* dans les années qui suivirent son retour dans le Nouveau Monde. Bernal Díaz a donc eu tout le loisir de réfléchir aux arguments échangés durant les débats, en faveur ou contre les conquistadores et organiser son récit en conséquence.

Pour vérifier si le récit de Bernal Díaz est tributaire, dans une certaine mesure, des discussions de Valladolid, il importe d'analyser les écrits que les protagonistes principaux de la discussion, à savoir Las Casas et Sepúlveda, ont consacrés à la conquête. Sans entrer dans les débats philosophiques qui constituent la substance même de la Controverse, je m'attarderai très précisément sur l'utilisation des textes des conquistadores et des chroniqueurs par les antagonistes de la junte. Les écrits de Las Casas, mettant en cause les conquistadores et leur action au Mexique, retiendront particulièrement mon attention, car ce sont eux qui, à mon avis, fournissent la clé de l'orientation nouvelle prise par l'*Historia verdadera*.

Si l'on considère, tout d'abord, les écrits de Sepúlveda, on en retiendra deux qui évoquent la conquête du Mexique. Le premier est son *Democrates alter*, traduit en espagnol sous la forme de *Demócrates secundo o De las justas causas de la guerra contra los Indios*, texte qui fut rédigé vers 1544. C'est l'ouvrage qui servit à Sepúlveda durant la Controverse de Valladolid et y justifia sa position à l'égard des Indiens et la façon dont il convenait, selon lui, de les traiter. Le second livre est, quant à lui, entièrement consacré au récit des trois expéditions, et plus particulièrement celle de Cortés. Il s'intitule *De Rebus Hispanorum Gestis ad Novum Orbem Mexicumque* et fut élaboré dans les années 1550 [3]. Il a de fortes chances de nous avoir conservé les traces de la lettre perdue de Cortés. Puisque Sepúlveda se contente d'y recopier les informations de Cortés sans apporter quoi que ce soit de nouveau, ni interpréter les données à la lumière des débats politiques de l'époque, ce second ouvrage ne retiendra pas mon attention outre mesure.

En revanche, le *Democrates alter* contient, de temps à autre, quelques allusions particulières à la conquête de l'empire aztèque et à certaines coutumes des

Indiens. Celles-ci interviennent à point nommé pour justifier les thèses de Sepúlveda sur la «nature barbare» des Indiens et glorifier l'action des conquitateurs [4].

Quels sont donc les éléments clés du discours du polémiste? On remarque tout d'abord qu'il dresse un portrait systématiquement négatif de l'Indien. Pour ce faire, il utilise les critères déjà rencontrés dans cette étude, à savoir le sacrifice humain et le cannibalisme, ce qui lui permet de rejeter l'Indien dans la barbarie la plus sauvage et de mettre en évidence la nécessité et le bien-fondé de la domination espagnole: «Nous n'avons pas encore parlé de leur religion impie et de leurs sacrifices abominables durant lesquels ils vénèrent le démon comme un dieu, à qui ils pensent ne pas faire de meilleure offrande que des cœurs humains [...] ils sacrifient des victimes humaines et leur arrachent le cœur de la poitrine; ils les offrent ensuite sur leurs abominables autels, et ainsi, ils pensent avoir apaisé leurs dieux conformément au rite; eux-mêmes se nourrissent des chairs sacrifiées. Ces cruautés dépassent de cette manière toute la perversité humaine [...] Comment pouvons-nous douter dès lors que des gens aussi incultes, aussi barbares, vivant dans une telle impiété et une telle turpitude aient été si justement conquis par un roi aussi excellent, pieux et juste [...] et par une nation si extrêmement humaine et excellent en tout genre de vertus» [5] (60).

Si Sepúlveda relève les traits de la religion les plus choquants, il ne s'arrête pas en si bon chemin. Il s'arrange également pour dénigrer les aspects susceptibles d'attirer l'admiration pour les civilisations du Mexique précolombien. Ainsi, alors que Cortés se répandait en éloges sur l'habileté des artisans mexicains qui, d'après lui, n'avaient rien à envier aux Espagnols, alors qu'il vantait l'architecture imposante des temples et l'admirable organisation politique de l'empire, Sepúlveda montre que ces «qualités» ne suffisent pas à rapprocher les Indiens du monde civilisé: «Si quelques-uns [artisans mexicains] montrent un savoir-faire dans certaines œuvres d'art, ce n'est pas pour autant un argument de sagesse humaine puisque nous voyons certains petits animaux, telles les abeilles et les araignées, faire des œuvres qu'aucune habileté humaine n'est capable de reproduire».

«Et pour ce qui touche le mode de vie des habitants de la Nouvelle Espagne et de la province de Mexico, j'ai déjà dit qu'on les considérait comme les plus civilisés de tous; eux-mêmes se targuent de posséder des institutions publiques, parce qu'ils ont des villes édifiées rationnellement et des rois qui ne sont pas héréditaires mais élus au suffrage populaire et qu'ils commercent entre eux comme des gens cultivés. [...] On peut voir, au contraire, dans ces mêmes institutions une preuve de leur rudesse, et de leur barbarie et de leur condition servile innée. Parce qu'avoir une maison, un genre de vie un tant soit peu rationnel et une forme de commerce, c'est une chose induite de la condition naturelle et qui prouve uniquement que ce ne sont pas des ours ou des singes et qu'ils ne manquent pas totalement de raison» [6] (61).

Sepúlveda ne semble donc pas vouloir concéder aux Indiens, dans son discours, le moindre signe de civilité. En effet, tous les éléments qui pourraient

apparaître comme des marqueurs d'une société élaborée sont systématiquement détournés de façon à souligner davantage la barbarie des habitants de la Nouvelle-Espagne. Leur statut est d'ailleurs à peine plus élevé que celui des animaux, comme l'attestent les allusions au monde animal.

Sepúlveda ne se consacre donc guère à la description détaillée des coutumes des Indiens du Mexique ancien dans son *Democrates alter*. Quelques allusions sommaires seulement lui servent à esquisser un portrait de l'Indien et à appuyer ses thèses sur la condition servile et inférieure de ce dernier.

Bartolomé de Las Casas traite, pour sa part, de la conquête de l'empire aztèque dans deux ouvrages essentiellement. Il s'agit, d'une part, de l'*Historia de las Indias*, dont la rédaction s'échelonne entre 1527 et 1566, d'autre part, de la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* écrite en Espagne en 1542. Si le second livre se propose uniquement de dénoncer les exactions des Espagnols dans le Nouveau Monde, c'est-à-dire, pour les épisodes qui concernent le Mexique ancien, les massacres de Cholula et de Mexico, l'*Historia de las Indias* se propose, quant à elle, de rapporter les péripéties des trois expéditions. L'œuvre étant inachevée, l'expédition de Cortés se trouve amputée des épisodes qui suivent la fondation de Villa Rica. Toutefois, l'échantillon dont nous disposons suffit à nous donner une juste idée de la position de l'évêque du Chiapas face à la conquête et aux conquistadores. Pour être exhaustive, il me faut encore mentionner le texte de la Controverse de Valladolid [7] et l'*Apologética Historia*, dont la rédaction débuta dans les années 1524 et fut conclue en 1564. Cet immense traité «d'anthropologie culturelle des Indes occidentales» [8] n'aborde pas la Conquête en tant que telle, mais inclut certaines descriptions des conquistadores parmi lesquelles on reconnaît aisément celles de Cortés.

Contrairement à Sepúlveda, dont le discours fait apparaître l'humanisme et les nombreuses vertus des conquistadores, Las Casas tient à l'encontre de ceux-ci un discours nettement défavorable. La partie réservée à la conquête du Mexique dans l'*Historia de las Indias* est tout à fait révélatrice à cet égard. Elle privilégie, au détriment de l'histoire événementielle, l'élaboration d'un portrait des conquistadores. Les commandants des trois expéditions ne reçoivent toutefois pas le même traitement. Les descriptions de leurs personnalités respectives en font foi et reflètent la relative sympathie que l'évêque porte à chacun d'eux.

Ainsi, Las Casas trace un portrait nuancé d'Hernández de Córdoba, qu'il connaît par ailleurs personnellement et qu'il considère comme «un relativement bon ami». Il le dépeint comme un «homme hardi et sage, très habile et disposé à prendre et tuer des Indiens» [9]. Ce dernier trait de caractère n'est toutefois pas une qualité sous la plume de Las Casas, qui attribue au capitaine le premier «massacre gratuit» d'Indiens «inoffensifs». Il décrit, en effet, un combat qui a lieu au tout début de l'expédition de Córdoba dans l'île de Cozumel. Les Espagnols sont, à l'en croire, invités par les Indiens à mettre pied sur la terre ferme. Une fois la nuit tombée, les Espagnols, se sentant menacés, prennent leurs armes

et commencent à tuer les autochtones qu'ils croisent sur leur chemin. Cette version des faits est contredite par les autres sources sur différents points. D'une part, les Espagnols débarquent sur le sol mexicain à hauteur du cap Catoche et non dans l'île de Cozumel comme l'affirme Las Casas [10]. Ensuite, les Indiens manifestent les premiers signes d'hostilité dans une étape ultérieure de l'expédition, à savoir à Champotón où se déroule la première bataille. La confrontation des sources révèle donc une version falsifiée des faits, et cela, sciemment puisque le dominicain connaît, rappelons-le, le capitaine de l'expédition. Il s'agit simplement, pour lui, de charger les conquistadores espagnols de l'initiative des combats avec les Indiens, au mépris de toute vérité historique [11]. De son côté, Bernal Díaz — on l'a constaté précédemment — inverse aussi le cours des hostilités, laissant cette fois aux Indiens l'initiative des combats. Sa version des faits, non moins erronée, retentit comme une réponse aux accusations injustifiées de Las Casas!

Quant au capitaine Juan de Grijalva, Las Casas n'a pas de griefs spéciaux à son encontre. Il le décrit simplement comme étant un «gentil jeune homme de vingt-huit ans», «un garçon sage, ayant de bonnes mœurs» «d'un naturel peu enclin à la cruauté et un peu mou» [12]. Son expédition ne reçoit pas davantage de traitement spécial. Même le spectacle offert aux Espagnols à l'Île des Sacrifices est décrit sans dissimuler les découvertes macabres des Espagnols et sans chercher de responsables de ces mises à mort: «Il y avait sur celle-ci [*i.e.* cette île] des édifices de chaux et de pierre, dont un était particulièrement haut et devait être un temple, où il y avait une idole et de nombreuses têtes humaines et d'autres cadavres, dont ils apprirent que ces hommes étaient offerts en sacrifice à l'idole. Pour cette raison, ils appelèrent cette île, l'Île des Sacrifices» [13] (62).

Si l'on se penche à présent sur l'expédition de Cortés, on constate immédiatement un changement de ton très net. Le chef des conquistadores, ainsi que son chapelain Gómara, sont, en effet, l'objet de toutes les récriminations de l'évêque. Le portrait peu flatteur que Las Casas nous a laissé du premier suffit à s'en rendre compte: «C'est un homme [Cortés] proprement arrogant et astucieux qui jusqu'à aujourd'hui a trompé tout le monde et les historiens qui écrivirent ses exploits en langue espagnole, parce que lui-même et eux sont mus par un but unique, qui n'est autre que de s'enrichir du sang de ces pauvres, humbles et pacifiques Indiens, se comportant comme des hommes insensibles aux maux qu'ils louent et favorisent; et tout ce qu'ils écrivirent n'a pour objectif que d'excuser les actes tyranniques et les abominations de Cortés et des autres en rabaisant et en condamnant ces malheureux Indiens abandonnés» [14] (63).

Quant à Gómara, Las Casas n'utilise pas d'autres termes, pour le décrire, que ceux qui le désignent comme un valet de Cortés [15].

Toutefois, les accusations que l'évêque adresse au chef des conquistadores et à ses soldats dans l'*Historia de las Indias* portent essentiellement sur un point. Il leur reproche, en effet, d'avoir forgé dans leurs récits une image biaisée des

Indiens en accentuant certaines coutumes barbares dans l'unique but de justifier leurs propres exactions, à savoir les massacres gratuits et les pillages commis auprès des populations locales.

Ainsi, rapporte Las Casas, Gómara relate dans sa chronique comment Aguilar, un des rares rescapés de l'expédition de Valdivia, ayant échoué sur les côtes du Yucatán, fut fait prisonnier par un cacique cruel qui sacrifia et mangea la plupart de ses compagnons. Lui seul parvint à s'échapper des griffes de la mort. Et Las Casas de poursuivre: «Et je crois que ces histoires de sacrifier des hommes et de les manger, comme le raconte Gómara, ne sont pas vraies parce que j'ai toujours entendu dire que dans ce royaume du Yucatan, il n'y eut jamais de sacrifices humains et qu'on ne savait même pas ce que c'était que de manger de la chair humaine [...] Tout cela n'est que langage des Espagnols et de ceux qui rapportent leurs horribles exploits pour rendre infâmes toutes ces nations universelles et excuser les violences, les cruautés, les vols et les massacres qu'ils ont commis» [16] (64).

En accusant les conquistadores de raconter des mensonges et en niant, pour donner du crédit à cette accusation, la présence de sacrifices humains et de cannibalisme chez les Maya du Yucatán, l'évêque n'hésite pas à travestir la réalité. Car le sacrifice humain est parfaitement attesté chez les Maya, à la fois par l'archéologie et par les sources [17]. Las Casas, lui-même, en dehors des débats politiques, reconnaît d'ailleurs la présence du sacrifice humain chez les Maya, auxquels il consacre plusieurs chapitres de son *Apologética* [18]. Cette attitude de l'évêque, qui cherche à diminuer le poids du sacrifice humain, n'est certes pas exceptionnelle. C'est dans une optique similaire qu'il réduit le nombre de sacrifiés chez les Aztèques à cinquante ou cent par année dans son discours de la Controverse de Valladolid [19]!

Quant à la version du naufrage proprement dit, notons que Gómara n'est pas le premier à la mentionner. Elle figure également dans la chronique de Martyr et devait faire partie, selon toute probabilité, de la première lettre de Cortés. En outre, en accusant Gómara de diffamer la nation indienne afin d'excuser les exactions des Espagnols, Las Casas ne lui rend vraiment pas justice. Car le chapelain est le premier à s'interroger sur la portée du sacrifice humain en Mésopotamie et à réfuter certaines accusations non fondées, selon lui, visant à augmenter le nombre de victimes et à discréditer plus que jamais les coutumes indiennes [20].

Les reproches adressés par Las Casas à Cortés et son chapelain tout au long de l'épisode se focalisent essentiellement autour de trois points: les soi-disant dialogues échangés entre Cortés et les indigènes, le *requerimiento* et le message évangélique délivré par les conquistadores.

L'évêque commence par dénoncer les dialogues créés de toutes pièces par Gómara. Ils sont là afin de légitimer les actions brutales de Cortés et n'ont aucune réalité historique. Car, selon l'évêque, ils n'ont certainement pas pu être échangés entre les deux parties: «Qu'est-ce qu'il y a de plus ignorant et de plus

absurde que ce que dit ici Gómara, et quels mensonges plus manifestes? Ce sont clairement des mensonges et des fabrications de Gómara parce que tant d'entretiens aussi longs et particuliers ne pouvaient pas avoir lieu entre des gens qui ne se comprenaient pas [...] cela démontre qu'il veut inventer afin de justifier la tyrannie et les injustices commises par Cortés à l'égard des gens de cette ville et de cette province» [21] (65).

La remarque de Las Casas est pertinente à ceci près qu'il s'agit, dans le chef de Gómara, d'une technique d'écriture propre à rompre le rythme monotone de la narration et non pas à rapporter fidèlement la teneur d'une conversation dont le caractère imaginaire saute directement aux yeux [22].

Quant au *requerimiento*, il apparaît, aux yeux de l'évêque, comme une pratique absurde visant à donner une assise juridique aux exactions des conquistadores. Las Casas prétend d'ailleurs que, dans le récit de la bataille de Potonchán, Cortés s'en acquitte rapidement afin de pouvoir passer à l'attaque et au pillage de la ville: «La vérité concernant cette violente invasion et cette attaque tyrannique de cette grande ville de Tabasco par Cortés, que Gómara veut justifier, est la suivante. Ayant vu que les Indiens leur disaient par des signes et des gestes de quitter cette terre sans tarder et le plus vite possible et qu'ils ne voulaient pas qu'ils entrent dans leur cité [...], il attaqua la cité à coups de canon [...] Les Indiens étant tous morts ou en fuite, les Espagnols se mettent à fureter à leur guise et à voler dans les maisons; ils les trouvèrent remplies de maïs, de poules et d'autres vivres» [23] (66).

Enfin, la destruction des idoles ainsi que la propagation de la foi déchaînent également les foudres de Las Casas. Il s'insurge non seulement contre la rapidité de l'enseignement délivré sans que les interlocuteurs ne puissent accéder à la totale compréhension du message, mais aussi contre la destruction brutale d'idoles adorées de longue date et la nature guerrière et agressive des porteurs du message. La soi-disant allégeance à l'empereur Charles Quint soulève encore la colère de l'évêque, qui n'y voit que la marque d'une justification *a posteriori* de la conquête du Mexique par les armes: «Gómara ajoute qu'ils [*i.e.* les Indiens] firent le serment d'obéissance et d'allégeance au roi d'Espagne devant Hernando Cortés, et qu'ils se déclarèrent les amis des Espagnols et qu'ils furent les premiers vassaux de l'empereur en Nouvelle Espagne. Toutes ces choses sont fausses et inventées par Cortés ou imaginées par Gómara, son serviteur, pour enjoliver et vendre sa tyrannie comme un grand service rendu au roi et tromper ainsi tout le monde.» «Et cela est archi-faux et d'une grande malignité; et c'est là la justice, les titres et le droit avec lesquels Cortés fit la première guerre et célébra son entrée apostolique en Nouvelle Espagne» [24] (67).

On se contentera de mentionner, pour terminer, deux événements majeurs qui ont reçu un traitement particulier de la part de Las Casas. Il s'agit des massacres de Cholula et du Grand Temple de Mexico, relatés dans la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*. Ils soulignent, selon l'évêque, l'attitude brutale des conquistadores face aux pauvres Indiens «inoffensifs», dont les intentions

pacifiques furent bafouées. Comme l'analyse de ces épisodes a déjà été menée dans de nombreuses études, je ne me pencherai pas outre mesure sur les motifs qui sous-tendent le récit de l'évêque et sur les éléments qui permettent de le réfuter [25]. Je me contenterai uniquement de rappeler que sa version des faits ne résiste pas le moins du monde à la critique historique. Il faut plutôt y voir un moyen supplémentaire pour discréditer les conquistadores et leur faire endosser les crimes les plus indignes.

Comme nous venons de le voir, les ouvrages de Sepúlveda et de Las Casas ayant trait à la conquête s'inscrivent dans un débat politique et idéologique aux enjeux considérables. Ils ne peuvent dès lors prétendre à l'objectivité. Si les modalités de rencontre entre Indiens et Espagnols font bien l'objet d'un discours engagé, en faveur des uns ou des autres, les descriptions ayant trait à la religion, aux us et coutumes des anciens Mexicains ne sont pas davantage plus réalistes. Elles manifestent d'ailleurs une relative pauvreté. Car, pour reprendre une réflexion de Todorov, très justement observée, si «le préjugé de supériorité des Espagnols est un obstacle dans la voie de la connaissance, il faut aussi admettre que le préjugé d'égalité en est un encore plus grand, car il consiste à identifier purement et simplement l'autre avec son propre idéal du moi» [26].

*

* *

L'*Historia verdadera* prend incontestablement place au sein de ces débats politiques. On ne peut évidemment pas préjuger de la présence réelle de Bernal Díaz à la Controverse de Valladolid ni connaître les ouvrages qu'il a pu consulter. Parmi ceux-ci, notons que seule la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* de Las Casas fut éditée du vivant de notre conquistador, à savoir en 1552. Quelles que soient les lectures de Bernal Díaz, il est certain, en tout cas, que des échos lui sont parvenus des termes peu élogieux que Las Casas utilise pour désigner les conquistadores et rapporter leur action au Mexique. Il a pu également connaître les exagérations de l'évêque à propos des massacres «gratuits» perpétrés par les Espagnols et la modération dont il usait, par ailleurs, pour décrire les civilisations du Mexique ancien.

Tout indique donc que Bernal Díaz a effectivement construit son récit en opposition aux thèses diffamatoires de Las Casas, lequel est d'ailleurs pris à partie dans l'*Historia verdadera* à propos du fameux massacre de Cholula. Il lui faut absolument rétablir le contexte dans lequel ont eu lieu les rencontres des deux peuples. Il lui faut aussi justifier la nécessaire entreprise de conquête par les armes et celle-ci passe inévitablement par le développement de certains des thèmes abordés par Sepúlveda. C'est ce qui explique sans doute pourquoi il met en évidence les sacrifices humains, l'anthropophagie, la sodomie, mêlant tour à tour l'expérience personnelle et les exagérations orientées. Ce faisant, il bâtit

un discours en défaveur des Indiens, qui tranche singulièrement avec l'image positive des conquistadores véhiculée par ailleurs. On notera à cet égard qu'en choisissant cette voie, Bernal Díaz entre inconsciemment dans la dynamique que Las Casas reprochait, à tort toutefois, aux conquistadores et aux chroniqueurs rapportant leurs exploits.

NOTES

- [1] Díaz del Castillo (1992), chap. ccxi, pp. 723-726.
- [2] Cf. León-Portilla (1984), pp. 27-28.
- [3] La traduction espagnole est: «De las hazañas de los españoles en el Nuevo Mundo e Méjico». L'ouvrage fut publié pour la première fois en latin en 1780 dans un livre intitulé *Opera omnia*, qui rassemble toutes les œuvres originales de Sepúlveda.
- [4] Selon Losada (1948), pp. 127-169, Sepúlveda admirait beaucoup le chef des conquistadores qu'il aurait rencontré à trois reprises, notamment vers 1544, époque de la rédaction du livre.
- [5] Sepúlveda (1984), pp. 37-38.
- [6] Sepúlveda (1984), p. 36.
- [7] «Aquí se contiene una disputa o controversia entre el obispo don fray Bartolomé de las Casas o Casaus [...] y el doctor Ginés de Sepúlveda, coronista del Emperador [...]», repris dans *Obra indigenista* (1985), pp. 163-280.
- [8] Cf. León-Portilla (1967), t. 1, p. X.
- [9] Las Casas (1951), Livre III, p. 157. Les termes espagnols: «harto amigo mío» «era muy suelto y cuerdo y harto hábil y dispuesto para prender y matar indios».
- [10] Las Casas (1951), t. III, pp. 151-158. L'erreur de Las Casas concernant le premier lieu de débarquement de l'expédition ne fait aucun doute. Ainsi, il rapporte que les Espagnols baptisèrent l'île de Cozumel du nom de Sancta María de los Remedios, qui n'est autre que le nom donné par les Espagnols au Yucatán. Ensuite, pour décrire le centre cérémoniel de Cozumel, il reprend, à peu de détails près, la description de Martyr concernant Campeche. L'évêque utilise une seconde fois la description, à juste titre cette fois, pour évoquer le centre cérémoniel de Campeche.
- [11] Pour cette argumentation, voir Graulich (1996), p. 67.
- [12] Las Casas (1951), t. III, pp. 165, 208 et 210. Les termes espagnols: «mancebo cuerdo y de buenas costumbres» «su naturaleza no era cruel, antes blando» «gentil mancebo, de hasta veintiocho años».
- [13] Las Casas (1951), t. III, p. 212.
- [14] Las Casas (1951), t. III, p. 222.
- [15] Les termes qui reviennent le plus souvent chez Las Casas pour désigner sa position auprès de Cortés sont «criado», pp. 222, 225, 241, 242...; «Cortés, su amo», pp. 222, 231, 237, etc.
- [16] Las Casas (1951), t. III, p. 231.
- [17] Diego de Landa s'en fait le porte-parole dans sa *Relación de las cosas de Yucatán* lorsqu'il évoque les victimes sacrifiées sur la pierre des sacrifices qui étaient dans certains cas enterrées et dans d'autres cas mangées. On réservait, alors, les mains, les pieds et la tête aux prêtres, tandis que les seigneurs se partageaient le reste des dépouilles. Landa relate aussi un autre type de sacrifice qui se déroulait à Chichen Itza: on précipitait des victimes vivantes à l'intérieur d'un puits dans lequel elles disparaissaient (il s'agit sans doute du *cenote*), Landa (1928), pp. 201-203.
- [18] Las Casas (1958), t. IV, entre autres chap. clxxvii et clxxx.
- [19] Voir plus haut p. 50.

- [20] Gómara ne cherche pas le moins du monde à alourdir le bilan en sacrifices humains dans l'Empire aztèque. En témoigne son attitude face à des rumeurs qui lui paraissent sujettes à caution. Ainsi, à propos des tributs que l'empereur de Mexico perçoit de ses sujets, il fait remarquer au lecteur: «Y por esto dicen algunos que de tres hijos que cada labrador y no labrador tenía, daba uno para sacrificar, lo cual es falso; pues si así fuera, no hubiese parado hombre alguno en la tierra, y no estaría tan poblada como estaba, y porque los señores no comían hombres sino de los sacrificados y los sacrificados rarísimamente eran personas libres, sino esclavos y presos en guerra».
- [21] Las Casas (1951), t. III, p. 237.
- [22] Cette utilisation du discours direct se retrouve plus abondamment encore chez Cervantes de Salazar. Il s'agit d'une technique d'écriture permettant au chroniqueur d'alterner la narration sans rompre le fil des idées.
- [23] Las Casas (1951), t. III, pp. 238-239.
- [24] Las Casas (1951), t. III, p. 242.
- [25] Le sujet est très controversé. A mon avis, il faut voir dans le massacre de Cholula un châtement exemplaire perpétré par Cortés pour ôter l'envie aux Indiens et à Montezuma d'organiser des pièges pour entraver la marche des Espagnols vers Mexico. Voir à ce sujet l'analyse de Thomas (1994), pp. 296-303, qui n'a toutefois pas fait le joint avec l'attaque de la garnison de Veracruz. Voir aussi Graulich (1992), pp. 352-364 et (1996), pp. 84-87; Hassig (1994), pp. 78-82 opte, sans aucun argument valable, pour la thèse du massacre gratuit. Quant au massacre de *Toxcatl*, on peut y voir une réitération du massacre de Cholula, afin de prévenir une seconde révolte. Voir encore Graulich, pp. 405-408 et Thomas, pp. 428-433.
- [26] Todorov (1982), *Egalité ou inégalité*, p. 210.

2. La place de Bernal Díaz dans la narration

Les admirateurs de Bernal Díaz mettent volontiers en avant, non seulement sa qualité de témoin oculaire naïf, mais aussi la fraîcheur des premières impressions, les petites notes réalistes qui font «sentir» le personnage regardant ce qui se passe et participant, à son niveau, aux événements. Aussi ne me paraît-il pas inutile de terminer ce livre par une brève étude des moyens mis en œuvre par notre chroniqueur pour donner de lui-même l'image d'un «simple enfant de la nature, qui fournit pour ainsi dire un daguerréotype des scènes de la vie réelle» [1]. Car l'analyse de Bernal Díaz-narrateur ouvre des perspectives sur la «véracité» de son œuvre et contribue à préciser les limites du crédit qu'on peut lui attribuer.

Le rôle du narrateur est, en effet, un élément essentiel dans la construction du récit. Qu'il s'agisse de narrer une «histoire véridique» ou une fiction, telle que, par exemple, le roman, le narrateur doit immanquablement, en premier lieu, se situer par rapport à l'action. Ou bien il se trouve en dehors d'elle, projetant un regard omniscient sur les événements. Ou bien il est un des acteurs, principaux ou secondaires, dans le récit; dès lors, il doit révéler le rôle essentiel ou mineur qu'il joue dans le déroulement des événements. En second lieu, il projette sur l'action un certain type de regard. Si le narrateur est omniscient, son point de vue correspond au but avoué ou dissimulé qui a motivé la composition de l'œuvre; s'il est intégré dans l'action, son point de vue est lié à la place qu'il y occupe.

Puisque Bernal Díaz revendique hautement sa qualité de témoin oculaire qui lui assure sa supériorité sur l'écrivain en chambre Gómara, il devrait logiquement construire son récit autour de sa personne et de son regard particulier, même si ceux-ci ont été de peu de poids dans la troupe des conquistadores. Mais le fait-il?

2.1. LA PLACE DE BERNAL DIAZ-NARRATEUR DANS LE RECIT

On constate d'emblée que Bernal Díaz ne se situe pour ainsi dire jamais à l'intérieur du récit, ne fournissant aucun renseignement sur le rôle, même infime, qu'il joue dans le déroulement des événements. Il est là uniquement à travers un «nous», dont on ne peut déterminer à chaque coup s'il désigne de façon abstraite et globale les Espagnols ou s'il se rapporte de façon précise à un groupe de soldats auquel lui-même appartient.

Examinons, à titre d'exemple, les emplois de la première personne du pluriel dans l'épisode qui raconte le versement du tribut au roi d'Espagne par les caciques du pays. Notre chroniqueur commence par mentionner une délégation

espagnole composée de Cortés, de capitaines et de quelques soldats, sans se situer par rapport à ce groupe: «Il fit appeler Cortés et nos capitaines, ainsi que quelques soldats qu'il connaissait, nous qui étions de garde» (chap. 104) (68).

La délégation ayant entendu le discours de Montezuma, notre chroniqueur poursuit en ces termes: «Et dès que Cortés et nous tous entendîmes cela, nous fûmes étonnés par la grande bonté et la générosité du grand Montezuma, et avec beaucoup de respect, nous enlevâmes nos bonnets de guerre et lui dîmes en quel faveur nous le tenions» (chap. 104) (69). On peut en déduire qu'il en a fait partie, comme le souligne, du reste, le détail du salut militaire. Plus loin, après la remise du tribut, Bernal Díaz précise encore au sujet du dépeçage des pièces d'orfèvrerie: «Nous passâmes trois jours pour tout voir et le retirer [le trésor] des montures [dans lesquelles il était enchâssé]» (chap. 104) (70). Ici, par contre, on peut se demander qui est visé par le «nous»: la délégation dont il est apparu que notre conquistador faisait partie, la masse des soldats à laquelle il appartient ou les Espagnols abstraits?

Un autre exemple extrême de la manière de procéder de Bernal Díaz nous est fourni par l'épisode de la *Noche Triste*. Cortés, devant quitter précipitamment la capitale, organise sa petite armée, qu'il divise en trois parties. La liste des personnalités de chacun des groupes est soigneusement dressée, mais nous ignorons toujours à la fin de l'exposé dans quel groupe Bernal Díaz figure. Nous ignorons également ce qu'il a personnellement subi dans la débâcle, à part le fait évident qu'il a survécu (chap. 128)!

Non seulement Bernal Díaz ne mentionne pas son rôle dans l'action, mais il se révèle régulièrement un narrateur omniscient. Il sait tout, il connaît tout, y compris le contenu des discussions auxquelles il n'a pas assisté, telles les tractations qui entourent, nous l'avons vu, le serment d'allégeance à Charles Quint; il relate avec autant de précision les événements auxquels il a sûrement participé et ceux auxquels il n'a pu participer, comme c'est le cas pour ce qui se passe dans le camp de Narváez (chap. 113-114, 117 et 121) [2].

Il est cependant un épisode qui, contrairement à ce qui a été observé plus haut, révèle la place que notre chroniqueur occupe dans l'action. Il s'agit de l'attaque du camp de Narváez menée par Cortés avec des troupes venues de Mexico, auxquelles s'est jointe la garnison de Villa Rica. Bernal Díaz précise en trois circonstances la fonction qui lui a été confiée. Une première fois, il fait partie du groupe qui doit s'emparer de l'artillerie de Narváez: «Pour que la première chose que nous fassions fût de s'emparer de leur artillerie composée de dix-huit pièces rangées devant les appartements de Narváez, il [Cortés] ordonna qu'allât comme capitaine un de ses parents, un certain Pizarro [...] et il désigna soixante jeunes soldats [pour l'accompagner], et ils me nommèrent parmi eux» (chap. 122) (71).

Plus tard, lorsque Cortés part à l'attaque du camp de Narváez, Bernal Díaz fait partie de son avant-garde: «Je fus désigné avec deux autres soldats pour veiller en sentinelle avancée» (chap. 122) (72).

Plus tard encore, une fois Narváez vaincu, Bernal Díaz est préposé à la garde du captif par Gonzalo de Sandoval, alors capitaine de Villa Rica: «Nous lui (*i.e.* Narváez) avions déjà mis deux paires de fers et nous le conduisions dans un appartement. Les soldats furent placés pour le garder et Sandoval me désigna comme l'un d'entre eux; il m'ordonna secrètement de ne laisser aucun de ses hommes lui parler jusqu'à l'aube, lorsque Cortés pourrait mieux le mettre en lieu sûr» (chap. 122) (73).

Bien qu'il ne se situe pas dans l'action par l'utilisation de la première personne du singulier, notre chroniqueur recourt cependant au «je» dans des anecdotes constituant des digressions par rapport au récit, qui attestent sa présence sur les lieux et mettent sa personne en évidence. Tel est assurément le but rempli par la mention de sa place dans l'entourage immédiat de Montezuma. En voici un extrait représentatif: «Montezuma nous connaissait tous bien; il savait nos noms et même nos qualités [...] Comme à cette époque j'étais jeune, chaque fois que je montais la garde ou que je passais devant lui avec grand respect, j'ôtai mon bonnet d'armes [...] Montezuma me fit appeler et me dit: 'Bernal Díaz del Castillo, on m'a dit que vous aviez maigre provision de linge et d'or; j'ordonnerai que l'on vous donne une belle fille; traitez-la très bien car c'est une fille de prince. On vous donnera également de l'or et des mantes'. Je lui répondis avec grand respect que je lui baisais les mains pour une si grande faveur [...] Montezuma dit: 'Bernal Díaz me semble être de noble condition'» (chap. 97) (74). Quelle que soit la véracité de l'historiette, son caractère anachronique saute aux yeux, puisqu'elle est manifestement destinée à souligner les hautes fréquentations ainsi que la noble condition de Bernal Díaz, qui ne s'appelait pourtant pas encore «del Castillo»!

De même, si on ignore, comme je l'ai dit plus haut, la place qui lui a été donnée dans le dispositif de Cortés, lors de la *Noche Triste*, Bernal Díaz attire toutefois l'attention sur sa personne par un geste qui le distingue des autres Espagnols et pour lequel il revendique — une seule fois dans l'épisode — le «je». Il ne s'agit cependant pas d'un élément qui mérite une attention particulière. En effet, dans les circonstances dramatiques de la débâcle, le seul détail personnel que Bernal Díaz se sente obligé de souligner est sa propre attitude face à un acte de pillage: alors que tous se précipitent sur les trésors que Cortés ne peut emporter, Bernal Díaz proclame haut et fort son désintéressement, lequel contraste, d'ailleurs, singulièrement avec ses jérémiades ultérieures sur sa pauvreté: «Beaucoup de soldats de Narváez et quelques-uns des nôtres s'en chargèrent [sc. l'or] Quant à moi, j'avoue que jamais l'or n'excita ma convoitise mais je tâchais de sauver ma vie qui se trouvait en grand péril; je pris soin de mettre la main sur un coffret contenant quatre *chalchihuites*, qui sont des pierres très précieuses pour les Indiens et que je m'empressai de mettre contre ma poitrine sous les armes. Alors, Cortés fit prendre le coffre avec le restant des *chalchihuites* afin que son majordome le surveille; quant aux quatre *chalchihuites* que je pris, si je ne les avais pas dissimulées contre ma poitrine, Cortés me les aurait demandées.

Or elles me furent précieuses pour soigner mes blessures et pour manger grâce à leur prix» (chap. 128) (75). L'historiette, qui n'apporte rien sur le plan du récit, permet ainsi à Bernal Díaz de se présenter sous un jour très avantageux, tout en égratignant au passage la cupidité de son chef.

2.2. LE POINT DE VUE DE BERNAL DIAZ-NARRATEUR

Le point de vue de Bernal Díaz face à la narration des événements est beaucoup plus facile à cerner, car il le livre régulièrement selon différentes modalités.

Ainsi, notre chroniqueur commente volontiers l'action qu'il considère de l'extérieur. Tantôt, c'est le «nous» englobant Bernal Díaz, qui réagit devant un paysage ou un événement heureux ou malheureux, tantôt, c'est le «je» qui reprend à son compte les sentiments collectifs, comme le montrent les extraits suivants évoquant respectivement la splendeur de Tenochtitlán et l'annonce à Mexico de l'escarmouche de Villa Rica: «Nous disions qu'elles paraissaient [être] les demeures enchantées dont parle le livre d'Amadis, par les grandes tours, les *cu* [sc. pyramides] et les édifices qui se trouvaient dans l'eau, tous de pierre et de chaux; et quelques-uns de nos soldats disaient que ce qu'ils voyaient étaient des rêves [...]. Je répète qu'en voyant ce spectacle, je ne pouvais pas croire que d'autres terres comme celle-ci aient pu être découvertes dans le monde. Il est remarquable que maintenant que je l'écris, tout se présente à nouveau devant mes yeux comme si c'était hier que cela s'était passé» (chap. 87 et 88) (76).

«Et lorsque nous entendîmes ces nouvelles, Dieu sait quel chagrin elles nous causèrent. C'était la première défaite que nous essuyions en Nouvelle Espagne. Que les lecteurs curieux considèrent la fortune adverse et comme elle est changeante. Avoir été vus entrant triomphalement dans cette ville dans une belle réception solennelle, être en possession des richesses que Montezuma nous donnait chaque jour, au capitaine comme à nous autres, avoir vu la maison que je me souviens remplie d'or et être pris pour des *teules* qui sont leurs idoles, avoir vaincu dans toutes les batailles et maintenant nous voir atteints de ce malheur inattendu qui nous enlèverait notre réputation d'avant, faisant de nous des hommes qui pouvaient être vaincus et avoir senti combien ils pouvaient être insolents à notre égard» (chap. 93) (77).

De même, il se fait l'écho de la rancœur éprouvée par les hommes de Cortés — rancœur qu'il n'éprouve pas, vu le grand désintéressement qu'il affiche, comme nous l'avons vu plus haut — à l'égard des privilèges exorbitants accordés au chef de l'expédition au détriment de l'humble soldat. C'est dans cette perspective qu'il convient de situer l'anecdote mettant en scène le marin Cardenas mécontent des résultats du partage de l'or remis aux Espagnols par Montezuma et ses caciques. Ayant traversé l'Atlantique pour chercher fortune afin de faire vivre sa famille, Cardenas, nous dit Bernal Díaz, tomba malade de chagrin

à la vue des trésors immenses amassés par Cortés alors que lui-même n'en recevait qu'une partie infime. A un ami qui l'interroge sur sa peine, il répond en ces termes: «La peste soit de mon sort (!) Comment voulez-vous que je ne sois pas malade en voyant que Cortés prend tout l'or pour lui et prélève le quint comme s'il était le roi [...]. Alors que ma femme et mes enfants meurent de faim» (chap. 105) (78). Cortés, informé, lui augmente discrètement sa part du butin et l'amadou par de belles promesses.

Enfin, Bernal Díaz introduit dans son récit quelques détails inspirés par l'expérience quotidienne de l'homme de troupe, celle qu'il a vécue lui-même, comme celle qui lui a été rapportée par ses compagnons. Nous avons déjà vu notre chroniqueur évoquer son salut militaire lorsqu'il était en présence de Montezuma. Ajoutons la mention d'autres détails bien concrets introduisant du pittoresque dans la relation des faits et qui ont fait la réputation de Bernal Díaz. Tel est le sens de l'anecdote relative au soldat pétomane qui se livrait à son activité favorite pour obtenir de l'empereur des présents qui l'aideraient à s'amender; ou encore de celle qui met en scène un soldat grossier, lequel fut châtié pour avoir traité Montezuma de chien (chap. 97). Epinglons encore cette précision que Bernal Díaz nous apporte au sujet de la captivité d'Alonso de Grado: «Revenons à Alonso de Grado, qui arriva prisonnier à Mexico [...] il [sc. Cortés] ordonna qu'on le mette au cep qu'on avait installé récemment. Je me souviens que le bois de ce cep avait une odeur d'oignons et d'ail» (chap. 96) (79).

*
* *
*

Cette brève analyse de la composition de Bernal Díaz indique clairement que son témoignage oculaire est tout à fait relatif. Il personnalise, certes, son récit par des digressions, par des commentaires de l'action qu'il est en train de raconter et par des anecdotes tirées du vécu quotidien du soldat. Mais il se situe très rarement face aux événements et n'invoque quasiment jamais la place — si secondaire soit-elle — qu'il a occupée, pour parler d'un épisode de la conquête avec l'autorité du témoin. Le récit de l'attaque du camp de Narváez constitue à cet égard une exception qui entraîne dès lors une question: pourquoi Bernal Díaz signale-t-il ici à trois reprises le rôle qui lui a été dévolu en tant que soldat, alors qu'il se fonde généralement dans la masse des Espagnols? La réponse ne serait-elle pas qu'ici en tout cas il était impliqué personnellement dans l'épisode qu'il raconte?

NOTES

[1] Prescott (1877), II, pp. 460-461.

[2] Citons avec un sourire le titre du chapitre 121: «De ce que l'on fit dans le quartier de Narváez après que nos émissaires en furent partis». Peut-on rêver plus belle attestation de l'omniscience du narrateur!

Conclusion générale

«C'est au curieux lecteur qu'il appartient de décider si l'on reste en meilleur chemin en suivant ce que les yeux ont vu, qu'en prenant pour guide Gómara, qui, d'après son aveu, même ne vit rien» (chap. 22).

Ce contrat que Bernal Díaz passe avec ses lecteurs a-t-il été rempli ? Telle est la question qui se pose au terme de cette analyse comparative.

En ce qui concerne les événements qui ont marqué l'arrivée des Espagnols au Mexique et leur séjour à Tenochtitlán, l'apport de Bernal Díaz est plus que relatif : nous sommes, en effet, régulièrement confrontés à l'influence de Gómara. C'est le chapelain de Cortés qui offre à notre conquistador la trame du récit sur laquelle il imprime sa propre marque en utilisant divers procédés. Tantôt il passe sous silence des informations exactes que lui fournit son modèle, comme la mort de deux soldats espagnols tombés dans une embuscade, qui constitue pourtant le motif déterminant de l'escarmouche de Villa Rica. Tantôt il place un événement dans un autre cadre que Gómara, parce qu'il se montre soucieux en certaines circonstances de ne perdre aucune information véhiculée par son prédécesseur. C'est ainsi qu'il situe à Cempoala et non à Mexico la destruction d'idoles par Cortés, ce qui lui permet en outre de conserver le souvenir d'un geste héroïque. De même, nous l'avons vu, l'aventure de Juan Velázquez de León est découpée en plusieurs séquences, disséminées dans le récit. D'autres épisodes rapportés par Gómara ont subi des transformations qui peuvent être importantes. Est-il besoin de rappeler comment Bernal Díaz a trafiqué le serment d'allégeance prêté par Montezuma dans des circonstances invraisemblables, remodelé à sa façon l'épisode de la destruction des idoles de Mexico, modifié les circonstances de la mort de l'empereur ? Quant aux nombreux ajouts, ils portent essentiellement sur des détails, pour la plupart exacts. L'escarmouche de Villa Rica et les diverses péripéties entraînées par l'arrivée de Narváez sont exemplaires à cet égard. Car des recoupements avec d'autres sources, notamment avec les témoignages recueillis dans les *pleitos*, prouvent que c'est à bon droit que Bernal Díaz fait de Juan de Escalante le capitaine de la garnison de Villa Rica et d'Alonso Grado un traître châtié par Cortés. De même, la désertion de trois hommes qui rallient le camp de Narváez, le nom qu'il attribue au village dans lequel les effectifs de Mexico et de Villa Rica opèrent leur jonction, la mention de deux hommes de Sandoval qui s'introduisent sous un déguisement dans le camp de Narváez sont confirmés par ailleurs.

Si nous nous reportons à présent aux descriptions de Mexico, qui devraient refléter la qualité du regard de Bernal Díaz, «témoin oculaire de premier plan», nous constatons qu'elles dépendent, elles aussi, largement de la chronique de Gómara, mais qu'elles s'efforcent de dissimuler leurs emprunts au moyen de

divers artifices. Evoquons ainsi la technique qui consiste à placer la description d'un édifice à un autre endroit, comme c'est le cas pour le *tzompantli* transféré de Mexico à Zocotlán, où la description s'intègre mal. De même, il retravaille son modèle en modifiant systématiquement les données chiffrées, en bouleversant l'ordre de présentation des éléments de la description ou encore en modifiant l'approche de l'objet décrit. Le passage traitant de deux des statues du Grand Temple est particulièrement éclairant à cet égard. Nous avons vu que Bernal Díaz les décrit séparément, alors que Gómara les associe dans une description unique. La technique la plus répandue et la plus éprouvée est celle qui injecte dans les descriptions héritées de Gómara des «éléments personnels». La valeur historique de ces ajouts est variable. Certains d'entre eux se sont révélés fondés. C'est le cas de l'évocation du page placé à côté d'Huitzilopochtli, de la présence d'or dans les fondations du Grand Temple et de celle de fémurs rangés ensemble sur le *tzompantli*. Il est clair que Bernal Díaz a pu faire appel en maintes occasions à ses souvenirs personnels : il a dû, en effet, voir des *tzompantli*, des statues grimaçantes, sentir la puanteur des lieux souillés par le sang des sacrifiés, mais pas nécessairement dans les endroits qu'il mentionne ni à l'époque à laquelle il situe ses descriptions. En outre, il a pu rassembler des informations de bouche à oreille et consulter l'un ou l'autre codex indien.

Contrairement au récit des événements et à la description de Mexico, l'évocation de la société indienne offre à Bernal Díaz l'occasion de se démarquer de Gómara et de montrer sa différence par rapport aux autres conquistadores. Signalant des pratiques condamnables, dont l'existence ne doit assurément pas être mise en doute — sodomie, sacrifice humain, cannibalisme, vol —, il en fait des leitmotivs qui scandent son œuvre et présentent les Indiens sous un jour défavorable, même s'il leur concède quelques qualités. En l'occurrence, ce n'est pas la dénonciation des coutumes qui est erronée, c'est l'exagération des faits qui est suspecte aux yeux de l'historien et qui rend l'*Historia verdadera* tout aussi peu fiable.

Il ressort donc de cette analyse que l'apport de Bernal Díaz face aux autres chroniqueurs, et surtout face à Gómara, est mineur et doit faire l'objet de critiques attentives, puisqu'il porte tantôt sur des détails, tantôt sur des amplifications. On peut du reste s'interroger sur la raison d'être de cette attitude.

Les détails qui «personnalisent» la relation et qui dégagent un charme certain, auquel de nombreux historiens de la conquête se sont laissés prendre, semblent avoir été introduits essentiellement pour authentifier le texte, souligner la qualité de témoin oculaire revendiquée par Bernal Díaz et dissimuler certaines ignorances qui le rendent tributaire de la chronique tant décriée de Gómara. En étudiant la façon dont notre conquistador se situe par rapport à l'action, on observe, en effet, que celui-ci nous abreuve de ses réflexions et commentaires personnels, mais n'indique pratiquement jamais le rôle, minime certes, qui lui a été confié et l'endroit où il se trouvait au moment où se déroule l'action dont il parle. En particulier, de façon surprenante, il ne nous renseigne pas sur le sort qui lui advint

lors de la terrible *Noche Triste*, dont l'évocation totalement impersonnelle se situe dans le droit fil de celle de Gómara. Dans un seul cas il rompt le silence et signale au lecteur les missions dont il a été chargé : l'épisode en question est l'attaque du camp de Narváez avec le ralliement de la garnison de Villa Rica. Si je rapproche ce renseignement du nombre de détails véridiques fournis à propos de la garnison de Villa Rica, contrastant avec la faiblesse de la démarche rencontrée ailleurs, je serais tentée d'avancer l'hypothèse, à la suite d'Henri Wagner, mais pour d'autres raisons, que Bernal Díaz pourrait bien avoir fait partie des effectifs espagnols stationnés à Villa Rica et venus rejoindre Cortés à Tampanequita pour attaquer le camp de Narváez. Il ne serait parvenu à Mexico qu'après la retraite consécutive à la *Noche Triste* et ne parlerait donc de ce qui s'y est passé antérieurement qu'à travers le témoignage d'autrui. Le portrait de Montezuma corrobore, par ailleurs, cette analyse, puisque notre chroniqueur se contente de reproduire l'information de Gómara à propos d'un homme qu'il prétend avoir côtoyé assidûment.

On peut dès lors se demander pourquoi Bernal Díaz a entrepris d'écrire quelque trente ans après l'événement une «histoire véridique» qui renouvelle si peu les renseignements fournis par ses prédécesseurs et qui ne se fonde pas sur une expérience aussi précieuse qu'il le prétend. Un élément de réponse réside dans ses rapports avec la Controverse de Valladolid, dont il a reçu plus d'un écho. Les leitmotivs qu'il développe à tort et à raison autour du sacrifice humain, de l'anthropophagie, de la sodomie, du vol, autour des injonctions de Cortés invitant les Indiens à renoncer à de telles pratiques, constituent autant de réfutations indirectes des thèses de las Casas, favorables aux civilisations mésoaméricaines, qui noircissaient le comportement des conquistadores et, par conséquent, celui de Bernal Díaz lui-même.

Une conclusion s'impose en tout cas : l'*Historia verdadera* n'est pas l'œuvre d'un témoin «tres-fidelle, ou si simple qu'il n'ait pas dequoy bastir et donner de la vray-semblance à des inventions fauces ; et qui n'ait rien espousé» porté sur le pavois par Montaigne, il fait partie, sans en avoir l'air, de ces «fines gens qui remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais qui les glosent ; et, pour faire valoir leur interpretation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire : ils ne vous representent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu ; et, pour donner credit à leur jugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'alongent et l'amplifient» [1].

NOTE

[1] Montaigne, *Essais*, livre I, ch. xxxi (éd. A. Thibaudet, 1958), p. 242. Sur la portée de ces témoignages, voir Greenblatt (1996), pp. 223-227.

BIBLIOGRAPHIE

A. LES SOURCES

- Acosta (Juan de), *Historia natural y moral de las Indias* (texte établi par E. O'Gorman), México, 1962.
- Acosta (Juan de), *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*, Payot, Paris, 1979.
- Aguilar (Fray Francisco de), *Historia de la Nueva España*, copiada y revisada por A. Teja Zabre, México, 1938.
- Annales historiques de Tlatelolco (extraits sur la conquête), voir *Récits aztèques...* pp. 151-166, 1983.
- Aquí se contiene una disputa o controversia entre el obispo Dom Fray Bartholomé de Las Casas obispo que fue de la ciudad real de Chiapa... y el doctor Gines de Sepulveda... sobre que el doctor contendia que las conquistas de las Indias contra los Indios eran licitas, y el obispo... defendio y afirmo aver sido... tirannicas, injustas y iniquas..., Séville, 1552.
- Cervantes de Salazar (Francisco), *Crónica de la Nueva España*, BAE, Ed. Atlas, Madrid, 2 vol., 1971.
- Clavijero (Francisco J.), *Historia antigua de México*, México, 1974.
- Codex Borbonicus (códice borbónico) (éd. par M. Jansen, F. Anders, L. Reyes García), Fondo de Cultura Económica, México, 1991.
- Codex Mendoza, Antiguédades de México basadas en la recopilación de Lord Kingsborough (éd. fac-sim. commentée par I. Corona Muñoz), México, t. I, 1964.
- Codex Ramírez (extraits sur la conquête), *Récits aztèques ...* pp. 177-194, 1983.
- Codex Vaticanus A (3738) ou Ríos, *Antiguédades de México...* 3: pp. 7-313.
- Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de Ultramar, Acad. de la Historia, Madrid, 42 vol., 1864-1884.
- Le Conquistador Anonyme (texte établi et traduit de l'italien par J. Rose), Institut français d'Amérique latine, Mexico, 1970.
- La conquista de Tenochtitlán (J. Díaz, A. Tapia, B. Vázquez et Fray de Aguilar) (éd. par G. Vázquez), *Historia 16*, Madrid, 1988.
- Cortés (Hernán), *Cartas y documentos*, Porrúa, México, 1969.
- Díaz (Juan), *Itinerario de la armada del Rey católico a la isla de Yucatán...*, *La Conquista...*, pp. 29-57, 1988.
- Díaz del Castillo (Bernal), *Verdadera Historia de los sucesos de la Conquista de la Nueva España*, BAE, Atlas, Madrid, 1947.
- Díaz del Castillo (Bernal), *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* (introduction et notes de Joaquín Ramírez Cabañas), México, 1950.
- Díaz del Castillo (Bernal), *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* (introduction et notes de L. Sáinz de Medrano), Planeta, Barcelona, 1992.
- Documentos cortesianos (éd. par J.L. Martínez), UNAM-FCE, México, 3 vol., 1990.
- Durán (Fray Diego), *Historia de las Indias de Nueva España y Islas de Tierra Firme* escrita en el siglo XVI (texte établi par A.M. Garibay K.), México, 2 vol., 1967.
- García Icazbalceta, J., voir *Nueva Colección...*
- Gómara (Francisco López de), *Historia general de las Indias*, Barcelona, 2 vol., 1965-1966.
- Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, Teogonía e historia de los Mexicanos. Tres opúsculos del siglo XVI, Garibay K., México, 1965.

- Ixtlilxochitl (don Fernando de Alva), *Obras históricas* (texte établi par E. O'Gorman), UNAM, México, 2 vol., 1975-1977.
- Landa (Diego de), *Relation des choses de Yucatan* (texte espagnol et traduction en regard), ed. Genet, Paris, 1928.
- Landa (Diego de), *Relación de las cosas de Yucatán* (introduction par Angel María Garibay), Porrúa, México, 1973.
- Las Casas (Fray Bartolomé de), *Breve relación de la destrucción de las Indias occidentales*, México, 1822.
- Las Casas (Fray Bartolomé de), *Apologética historia sumaria* (ed. préparée par E. O'Gorman), México, 2 vol., 1967.
- Las Casas (Fray Bartolomé de), *Historia de las Indias*, ed. de A. Millares, Fondo de Cultura Económica, México, 3 vol., 1951.
- Lizana (Bernardo de), *Historia de Yucatán. Devocionario de Nuestra Señora de Izmal y conquista espiritual*, por el Padre Bernardo de Lizana (impresa en 1633), México, 1893.
- López de Cogolludo (Fray Diego), *Historia de Yucatán* (prologue de J. Ignacio et O. Rubio Mañe), México, 2 vol., 1957.
- Martir de Angleria (Pedro), *Décadas del Nuevo Mundo*, J. Porrúa e hijos, México, 2 vol., 1964-1965.
- Mendieta (Fray Jerónimo de), *Historia eclesiástica indiana*, México, 4 vol., 1945.
- Motolinia (Fray Toribio de Benavente), *Historia de los Indios de la Nueva España*, ed. G. Baudot, Madrid, 1985.
- Muñoz Camargo (Diego), *Historia de Tlaxcala*, México, 1892.
- Nueva colección de documentos para la historia de México, Pomar, Zurita, *Relaciones Antiguas* (éd. par J. García Icazbalceta), México, 1980.
- Orosco y Berra (Manuel), *Historia antigua y de la Conquista de México*, Porrúa, México, 4 vol., 1978.
- Oviedo y Valdes (Gonzalo Fernández de), *Historia general y natural de las Indias*, BAE, ed. Atlas, Madrid, 5 vol., 1959.
- Polavieja (Camilo), Hernán Cortés. *Copias de documentos existentes en el archivo de Indias y en su palacio de Castilleja de la Cuesta sobre la conquista de Méjico*, Sevilla, 1889.
- Récits aztèques de la Conquête (textes choisis et présentés par G. Baudot et T. Todorov), Le Seuil, Paris, 1983.
- Relaciones geográficas del siglo XVI* (éd. par R. Acuña), UNAM, México, 1984-1986.
- Sahagún (Fray Bernardino de), *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (texte traduit et annoté par D. Jourdanet et R. Siméon), Paris, 1880.
- Sahagún (Fray Bernardino de), *Historia general de las cosas de Nueva España* (éd. par A.M. Garibay K.), México, 4 vol., 1969.
- Codex de Florence, Livre XII, *Récits aztèques: 47149*, 1983.
- Sepúlveda (Juan Ginés de), *De Rebus Hispanorum Gestis ad Novum Orbem Mexicumque, Opera, cum edita, tum inedita*, ed. de la Real Academia Espanola, Madrid, 1780.
- Sepúlveda (Juan Ginés de), *Democrates Segundo o De las justas causas de la guerra contra los Indios*, ed. por Angel Losada, Instituto Francisco de Vitoria, Madrid, 1984.
- Tapia (Andrés de), *Relación de algunas cosas de las que acaecieron al muy ilustre Señor Don Hernando Cortés...*, Nueva colección..., pp. 554-594, 1980.
- Tezozomoc (Fernando Alvarado), *Crónica mexicana, Notes de Manuel Orozco y Berra*, México (leyenda), 1944.
- Torquemada (Fray Juan de), *Monarquía indiana* (introd. par Miguel León Portilla), Porrúa, México, 1969.
- Tovar (Juan de), *Manuscrit Tovar. Origines et croyances des Indiens du Mexique* (texte établi, traduit de l'Espagnol et annoté par Jacques Lafaye), Graz, 1972.

- Tovar (Juan de), Origen de los Mexicanos (titre original: Relación del Origen de los indios que habitan esta Nueva España, según sus historias), ed par Germán Vázquez, Historia 16, Madrid, 1987.
- Vázquez de Tapia (Bernardino), Relación de méritos y servicios..., La conquista..., pp. 131-154, 1988.
- Zuazo (Alonso), Carta del licenciado Alonso Zuazo al padre fray Luis de Figueroa, prior de la Mejorada, Nueva colección..., pp. 558-567, 1980.
- Zurita (Alonso de), Los señores de la Nueva España, UNAM, México, 1963.

B. LES ETUDES

- ADORNO, R. 1988. Discourses on Colonialism: Bernal Díaz, Las Casas and the Twentieth Reader. — *Modern Language Notes*, **103** (2): 239-258.
- ALCINA FRANCH, J. 1995. El tesoro de Moctezuma. — *Cuadernos Hispanoamericanos*, **539-540**: 235-246.
- ALVAR, M. 1990. Americanismos en la «Historia» de Bernal Díaz del Castillo, Madrid (1^{re} éd. 1970).
- ANDERSON, E. 1954. Fernando Cortés y Bernal Díaz del Castillo, Estudios sobre escritores de América, pp. 12-25.
- The Aztec Templo Mayor, A Symposium at Dumbarton Oaks, 1983. — In: BOONE, E. (ed.), Washington D.C., 1987.
- BARLOW, R. H. 1987. Obras, Tlatelolco rival de Tenochtitlan (vol. I), Tlatelolco fuentes e historia (vol. II). — In: MONJARAS-RUIZ, J. *et al.* (eds.), INAH, México.
- BAUDOT, G. 1976. Utopie et histoire au Mexique, les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569). — Ed. Primat, Toulouse.
- BECKJORD, S. H. 1995. «Con sal y ají y tomates»: las redes textuales de Bernal Díaz en el caso de Cholula. — *Revista Ibero-americana*, **61** (170-171): 147-160.
- BOONE, E. 1987. Templo Mayor Research, 1521-1978, The Aztec..., pp. 5-69.
- BOONE, E. 1989. Incarnations of the Aztec Supernatural. The Image of Huitzilopochtli in Mexico and Europe. — *Transactions of the American Philosophical Society*, **79** (2): 101 pp.
- BORAH, W. 1984. Some Problems of Sources. — *Explorations in Ethnohistory...*: 23-39.
- BRADEN, C. 1930. Religious aspects of the conquest of Mexico. — Duke University Press, Durham N.C.
- BRODA, J. 1987. Templo Mayor as a Ritual Space, The Great Temple of Tenochtitlan: Center and Periphery in Aztec World. — In: BRODA, J., CARRASCO, D. & MATOS MOCTEZUMA, E. (eds.), Berkeley University of California press, pp. 61-107.
- BROOKS, F. J. 1995. Montecuzoma Xolotl, Hernán Cortés and Bernal Díaz del Castillo. The construction of an arrest. — *Hispanic American Historical Review*, **75** (2): 149-183.
- CAILLET-BOIS, J. 1960. Bernal Díaz del Castillo, o de la verdad en la historia. — *Revista Iberoamericana*: 199-228.
- CARRENO, A. M. 1946. Bernal Díaz del Castillo, descubridor, conquistador y cronista de la Nueva España. — Ed. Xochitl, Mexico.
- CERWIN, H. 1963. Bernal Díaz, Historian of the Conquest. — University of Oklahoma press, Norman.
- CIGES APARICIO, M. 1936. Introduction, Historia verdadera ...
- CUNNINGHAM GRAHAM, R. B. 1943. Bernal Díaz del Castillo, historiador de la conquista. Semblanza de su personalidad a través de su Historia verdadera de la conquista de la Nueva España. — Buenos Aires.
- ESTEVE BARBA, F. 1964. Historiografía indiana. — Madrid.

- EZQUERRA, R. 1948. Los compañeros de Hernán Cortés. — *Revista de Indias*, **31-32**: 37-95.
- Explorations in Ethnohistory. Indians of Central Mexico in the Sixteenth Century. — In: HARVEY, H. R. & PREM, H. J., University of New Mexico, Albuquerque, 1984.
- DAHLGREN, B., PEREZ ROCHA, E. & SUAREZ DIEZ, L. 1982. Corazón de Cópil. El Templo Mayor y el recinto sagrado de Mexico-Tenochtitlán según fuentes del siglo XVI. — INAH, Mexico.
- GARCIA, G. 1904. Bernal Díaz del Castillo. Noticias bio-bibliográficas. — México.
- GARCIA GARNICA, A. 1984-1985. De la Metáfora al mito: la visión de las crónicas sobre el tianguis prehispánico. — *Historia mexicana*, 133.
- GARCIA GARRIDO, A. 1990. Valoración de la riqueza como móvil de la empresa cortesiana. — *Hernán Cortés, hombre...*, p. 531.
- GIL BERMEJO GARCIA, J. 1963. La geografía de Méjico en las cartas de Cortés. — *Revista de Indias*, Madrid, **23** (91-92): 123-203.
- GERHARD, P. 1986. Geografía histórica de la Nueva España (1519-1821) (trad. de l'anglais par S. Mastrangelo). — UNAM, México.
- GHIANO, J. C. 1959. Veracidad y naturalidad de Bernal Díaz del Castillo. — *Revista de Literatura Argentina e Iberoamericana*, pp. 83-110.
- GONZALEZ OBREGON, L. 1894. El capitán Bernal Díaz del Castillo, conquistador y cronista de la Nueva España. — *Noticias biográficas y bibliográficas*, México.
- GRAULICH, M. 1981. *Ochpaniztli*, la fête des semailles des anciens Mexicains. — *Anales de Antropología*, México, **18** (2): 59-100.
- GRAULICH, M. 1982. *Tlacaxipehualiztli* ou la fête aztèque de la moisson et de la guerre. — *Revista Española de Antropología Americana*, **12**: 215-254.
- GRAULICH, M. 1987. Mythes et rituels du Mexique ancien préhispanique. — Académie royale de Belgique, Bruxelles.
- GRAULICH, M. 1992. Montezuma ou l'apogée et la chute de l'empire Aztèque. — Fayard, Paris.
- GRAULICH, M. 1996. La mera verdad resiste a mi rudeza: forgeries et mensonges dans l'Historia verdadera de la conquista de la Nueva España de Bernal Díaz del Castillo. — *Journal de la Société des Américanistes*, **82**: 64-95.
- GREENBLATT, S. 1996. Ces merveilleuses possessions: découverte et appropriation du Nouveau Monde au 16^e siècle (trad. de l'anglais par Fr. Regnot). — Les Belles Lettres, Paris.
- GRUNBERG, B. 1976. Bernal Díaz del Castillo, conquistador et historien de la conquête de la Nouvelle Espagne. — *L'Information historique*, **1**: 24-28.
- GRUNBERG, B. 1983. Las relaciones entre Cortés y sus hombres y el problema de la unidad en la conquista de Mexico. — *Revista de Indias*, **63** (171): 301-313.
- GRUNBERG, B. 1990. Préface, voir Bernal Díaz, L'Histoire véridique...
- GRUNBERG, B. 1995. Histoire de la conquête du Mexique. — L'Harmattan, Paris.
- GUERRA, F. 1971. The pre-colombian mind. A study into the aberrant nature of sexual drives, drugs affecting behaviour and the attitude towards life and death, with a survey of psychotherapy, in precolombian America. — Seminar press, London, New-York.
- Handbook of Middle American Indians, éd. Gén. R. Wauchope, University of Texas Press, Austin, 16 vol., 1964-1976.
- HASSIG, R. 1994. Mexico and the Spanish Conquest. — Longman, New York-Londres.
- HELIODORO VALLE, R. 1953. Las cartas de Hernán Cortés. — *Revista historia Mejicana*, **2** (4) (avril-juin): 557-558.
- Hernán Cortés, hombre de empresa, 1990, primer congreso de Americanistas, Badajoz, 1985, Valladolid.
- HIDALGO, J. 1948. El ideario de Bernal Díaz del Castillo. — *Revista de Indias*, **9** (31-32): 505-536.

- IGLESIA, R. s.d. Cronistas e historiadores de la conquista de México, México. — Consejo de la ciudad de Mexico, Ciudad de Mexico Lib.
- JUARROS, D. 1936. Compendio de la Historia de la Ciudad de Guatemala. — Guatemala.
- KIRKPATRICK, F. A. 1992. Les Conquistadores espagnols. — Payot, Paris.
- LAMB, U. 1956. Religious Conflicts in the Conquest of Mexico. — *Journal of the History of Ideas*, **17** (4): 526-539.
- LEON-PORTILLA, M. 1976. Visión de los Vencidos. Relaciones indígenas de la conquista. — México.
- LEON-PORTILLA, M. 1984. Introduction, voir Bernal Díaz, Historia verdadera...
- LEON-PORTILLA, M. 1985. Presencia de Bernal Díaz del Castillo (1496-1584). — *Vuelta*, **9** (98): 28-32.
- LOPEZ AUSTIN, A. 1965. El Templo Mayor según los informantes indígenas. — *Estudios de Cultura Nahuatl* (México), **5**: 75-112.
- LOPEZ LUJAN, L. 1993. Las ofrendas del Templo Mayor de Tenochtitlán. — México.
- LOSADA, A. 1949. Juan Ginés de Sepúlveda a través de su «Epistolario» y nuevos documentos. — Madrid.
- LOSADA, A. 1947. Una obra olvidada de nuestro descubrimiento de América («De orbe novo» de J. G. de Sepúlveda). — *Revista de Indias*, Madrid, **28-29**: 509-520.
- LOSADA, A. 1948. Hernán Cortés en la obra del cronista Sepúlveda. — *Revista de Indias*, Madrid, **31-32**: 127-169.
- MADARIAGA, S. (de) 1951. Hernán Cortés. — Buenos Aires.
- MARQUINA, I. 1960. El Templo Mayor de México. — INAH, México.
- MARTINEZ, T. E. 1987. La Habana de Bernal Díaz del Castillo: la memoria como transgresión. — *Revista iberoamericana*, **140**: 541-546.
- MENCOS, A. F. 1889. Cronistas de la Colonia: Bernal Díaz del Castillo (1492-1574). — *La Revista*, Academia guatemalteca.
- MENDIOLA MEJIA, A. 1995 (1^{re} éd. 1991). Bernal Díaz. Verdad romanescas y verdad historiográfica. — Universidad Iberoamericana, México.
- NOVELO, R. C. 1990 (1^{re} éd. 1979). El Templo Mayor de México-Tenochtitlán, voir: Trabajos arqueológicos...
- NUNEZ Y DOMINGEZ, J. (de) 1933. Documentos inéditos acerca de Bernal Díaz del Castillo. — *Anales del Museo Nacional de Arqueología, Historia y Etnografía*, **8**: 603-610.
- OLIVIER, G. 1990. Conquérants et missionnaires face au «péché abominable». Essai sur l'homosexualité en Mésoamérique au moment de la conquête espagnole. — *Cara-velle, Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, IPEALT, **55**: 19-51.
- ORTIZ, H. 1955. Bernal Díaz ante el indígena. — *Historia mexicana*, **5** (2): 233-239.
- PASTOR, B. 1992. The Armature of the Conquest: Spanish Account of the Discovery of America. — Stanford University Press, California.
- PASZTORY, E. 1984. Aztec Art. — New York.
- PEREYRA, C. 1967. Bernal Díaz del Castillo y su obra. — México.
- PLIEGO SEGURA, M. E. 1952. Bernal Díaz del Castillo. — UNAM (tesis: Facultad de Filosofía y Letras), México.
- POLAVIEJA, C. 1889. Hernán Cortés. Copias de documentos existentes en el archivo de Indias y en su palacio de Castilleja de la Cuesta sobre la conquista de Méjico, Sevilla.
- PRECIADO, P. R. 1995. Cannibals in the Chronicles: Francisco López de Gómara's «Conquista de Méjico» and Bernal Díaz del Castillo's «Historia verdadera». — Ann Arbor, Michigan.
- PRESMOTT, W. H. 1877. Historia de la conquista de Mexico. — Philadelphia.
- RAMIREZ CABANAS, J. 1950. Introduction, voir Bernal Díaz, Historia Verdadera...
- RODRIGUEZ PRAMPOLINI, I. 1948. Amadises de América. La hazaña de Indias como empresa caballeresca. — México.

- ROJAS, J. L. 1986. Mexico. México-Tenochtitlán, economía y sociedad en el siglo XVI.
- ROSE, S. V. 1997. Moctezuma, varón ilustre: su retrato en López de Gómara, Cervantes de Salazar y Díaz del Castillo. — Pensamiento europeo y cultura colonial, Madrid-Frankfurt, pp. 68-95.
- SAENZ DE SANTA MARIA, C. 1951. Importancia y sentido del manuscrito «Alegría» de la «Verdadera Historia», de Bernal Díaz del Castillo. — *Revista de Indias*, **11-12**: 123-141.
- SAENZ DE SANTA MARIA, C. 1956. Bernal Díaz del Castillo: historia interna de su crónica. — *Revista de Indias*, **16**: 585-604.
- SAENZ DE SANTA MARIA, C. 1959. Las obras manuscritas de Bernal Díaz del Castillo. — *Anales de la Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala*, **32**: 28-54.
- SAENZ DE SANTA MARIA, C. 1961. Los escritos de Bernal Díaz del Castillo. — In: Congreso internacional de História de los descubrimientos, Lisboa.
- SAENZ DE SANTA MARIA, C. 1961. Un documento inédito: la probanza de su nieto don Tomás Díaz del Castillo. — *Revista de Indias*, **21**: 159-182.
- SAENZ DE SANTA MARIA, C. 1967. Introducción crítica a la «Historia verdadera», de Bernal Díaz del Castillo. — Inst. «G.F. Oviedo», Madrid.
- SAINZ DE MEDRANO, L. 1992. Introduction, voir Bernal Díaz, Historia verdadera.
- SANDERS, W. T. 1971. Settlement patterns in Central Mexico, voir Handbook... **10** (7), pp. 3-43.
- SIMPSON, L. B. 1937. Bernal Diaz del Castillo, encomendero. — *The Hispanic American Historical Review*, **17**: 100-106.
- SOLANO, F. (de) *et al.* 1988. Proceso histórico al conquistador. — Alianza ed., Madrid.
- SORIA, G. 1989. Fernández de Oviedo e il problema dell' Indio: la «Historia general y natural de las Indias». — Bulzoni, Roma.
- STRAUB, E. 1976. Das bellum Iustum des Hernan Cortés in Mexico. — Cologne.
- THOMAS, H. 1994. La conquista de México (traduit de l'anglais par Víctor Alba). — México.
- TODOROV, T. 1982. La conquête de l'Amérique, la question de l'autre. — Le Seuil, Paris. Trabajos arqueológicos en el centro de la ciudad de México, 1990 (1^{re} édition en 1979). — INAH, México.
- VALERO DE GARCIA LUSCARAIN, A. R. 1991. La ciudad de México-Tenochtitlán, suprimera traza (1524-1534). — México.
- VELASCO, C. 1962. Semblanza cristiana del conquistador a través de la crónica de Bernal Díaz del Castillo. — *Revista de Indias*, **22**: 391-408.
- VILLAR VILLAMIL, L. 1931. Observaciones acerca de la Historia verdadera de la conquista de la Nueva España por el capitán Bernal Díaz del Castillo. — *Anales del Museo Nacional de Arqueología, Historia y Etnografía*, **7**: 119-126.
- WAGNER, H. R. 1945. Bernal Díaz del Castillo: three studies on the same subject. — *The Hispanic American Historical Review*, **25**: 155-211.
- WARREN, J. B. 1973. An Introductory Survey of Secular Writings in the European Tradition on Colonial Middle America. — Handbook... **13**: 42-137.
- WILSON, R. A. 1859. A New History of the Conquest of Mexico in which Las Casas Denunciations of the Popular Historians of that war are fully vindicated. — Philadelphie.
- YANEZ, A. 1950. Crónicas de la conquista de México. — UNAM, México.

ANNEXES

- (1) Y desde vimos tantas ciudades y villas pobladas en el agua, y en tierra firme otras grandes poblaciones, y aquella calzada tan derecha y por nivel cómo iba a Méjico, nos quedamos admirados, y decíamos que parecía a las cosas de encantamiento que cuentan en el libro de Amadís, por las grandes torres y cues y edificios que tenían dentro en el agua, y todos de calicanto, y aun algunos de nuestros soldados decían que si aquello que vían, si era entre sueños, y no es de maravillar que yo lo escriba aquí desta manera, porque hay mucho que ponderar en ello que no sé como lo cuente ver cosas nunca oídas, ni vistas ni aun soñadas, como víamos. (p.)
- (2) Otro día por la mañana vinieron dos indios de Tascalá y muy secretamente con unas cartas de la Villa Rica; y lo que se contenía en ellas decía que Juan de Escalante, que quedó por alguacil mayor, era muerto, y seis soldados juntamente con él, en una batalla que le dieron los mejicanos. (p.)
- (3) Y desta manera pasó lo que decimos de Almería, e no como lo cuenta el coronista Gómara, que dice en su historia que iba Pedro de Ircio a poblar a Pánuco con ciertos soldados. No sé en qué entendimiento de un tan retórico coronista cabía que había de escribir tal cosa [...]. Y dice que iba por capitán Pedro de Ircio, y aun en aquel tiempo no era capitán ni aun cuadrillero, ni le daban cargo, ni se hacía cuenta dél, y se quedó con nosotros en Méjico. (p.)
- (4) Les dijo que mirasen que de muchos años pasados sabían por muy cierto, por lo que sus antepasados les han dicho, e ansí lo tiene señalado en sus libros de cosas de memorias, que de donde sale el sol habían de venir gentes que habían de señorear estas tierras, y que se había de acabar en aquella sazón el señorío y reino de los mejicanos, y qué tiene entendido, por lo que sus dioses le han dicho, que somos nosotros, e que se lo han preguntado a su Uichilobos los papas que lo declaren, y sobre ello les hacen sacrificios, y no quieren responderles como suelen, y lo que más les da a entender el Uichilibos es que lo que ha dicho otras veces aquello da ahora por repuesta, y que no le pregunten más, e que ansí bien dan a entender que demos la obediencia al rey de Castilla, cuyos vasallos dicen estos teules que son, porque al presente no va nada en ello, y el tiempo andando veremos si tenemos otra mejor respuesta de nuestros dioses, y como víéramos el tiempo, ansí haremos. Lo que os mando y ruego que todos de buena voluntad, al presente, se lo demos e contribuyamos con alguna señal de vasallaje, que presto os diré lo que más nos convenga, y porque ahora soy importunado a ello por Malinche, ninguno lo rehuse (...). (p.)
- (5) Hermanos y amigos míos ya sabéis que de mucho tiempo acá vosotros y vuestros padres y abuelos habéis sido muy bien tratados y honrados, y vosotros asimismo habéis hecho lo que buenos y leales vasallos son obligados a sus naturales señores; y también creo que de vuestros antecesores tenéis memoria cómo nosotros no somos naturales de esta tierra, y que vinieron a ella de muy lejos tierra, y los trajeron un señor que en ella los dejó, cuyos vasallos todos eran. El cual volvió dende ha mucho tiempo y halló que nuestros abuelos estaban ya poblados y asentados en esta tierra, y casados con las mujeres de esta tierra y tenían mucha multiplicación de hijos, por manera que no quisieron recibir por señor de la tierra; y él se volvió, y dejó dicho que tomaría o enviaría con tal poder, que los pudiese costreñir y atraer a su servicio. Y bien sabéis que siempre lo hemos esperado, y según las cosas que el capitán nos ha dicho de aquel rey y señor que le envió acá, y según la parte de

donde él dice que viene, tengo por cierto, y así lo debéis vosotros tener, que aqueste es el señor que esperábamos, en especial que nos dice que allá tenía noticia de nosotros, y pues nuestros predecesores no hicieron lo que a su señor eran obligados, hagámoslo nosotros y demos gracia a nuestros dioses porque en nuestros tiempos vini lo que tanto aquéllos esperaban. Y mucho os ruego, pues a todos es notorio todo esto, que así como hasta aquí a mí me habéis tenido e obedecido por señor vuestro, de aquí adelante tengáis y obedezcáis a este gran rey, pues él es vuestro natural señor, y en su lugar tengáis a este su capitán; y todos los tributos y servicios que hasta aquí a mí me hacíades, lo haced y dad a él, porque yo asimismo tengo de contribuir y servir con todo lo que me mandare; y demás de hacer lo que debéis y soís obligados, a mí me haréis en ello mucho placer. (p.)

- (6) En la mas cercana parte á los dichos palacios estaban sobre dos mil hijos de Señores, que eran toda la flor y nata de la nobleza de todo el imperio de Montezuma. A estos fué el Capitan de los Españoles [sc. Alvarado] con una cuadrilla de ellos; y envió otras cuadrillas á todas las otras partes de la ciudad, donde hacian las dichas fiestas disimulados como que iban á verlas, y mandó que á cierta hora todos diesen en ellos. Fué él, y estando embebecidos y seguros en sus bailes dice: «Santiago y á ellos» y comienzan con las espadas desnudas á abrir aquellos cuerpos desnudos y delicados, á derramar aquella generosa sangre, que uno no dejaron á vida. (p.)
- (7) E yo prometo mi fe de gentilhombre, é juro por Dios que es verdad que me parece ahora que el marques saltaba sobrenatural, é se abalanzaba tomando la barra por en medio á dar en lo mas alto de los ojos del ídolo, é así le quitó las máscaras de oro con la barra, diciendo: «A algo nos hemos de poner por Dios». (p.)
- (8) Y el consejo que sobre ello se dio por nuestros capitanes y soldados, que hiciese que quería ir a derrocar los ídolos del alto Uichilobos, y si viésemos que se ponían en defenderlo o que se alborotaban, que le demandase licencia para hacer un altar en una gran parte del gran *cu* y poner un crucifijo y una imagen de Nuestra Señora. (p.)
- (9) Oh Dios, por qué consientes que tan grandemente el diablo sea honrado en esta tierra!
- (10) Aquí es donde dice el coronista Francisco López de Gómara que iba Juan Velázquez con cien soldados a poblar a Guazaqualco, y que Pedro de Ircio había ido a poblar a Pánuco, y porque ya estoy harto de mirar en lo que el coronista va fuera de lo que pasó, lo dejaré de decir, y diré lo que cada de los capitanes que nuestro Cortés envió hizo, y vinieron con muestras de oro. (p.)
- (11) Así, despachó entonces Cortés allí a Juan Velázquez de León por capitán de ciento cincuenta españoles, para que poblase e hiciese una fortaleza. (p.)
- (12) Y en una ciudad que se dice Chururtecal [sc. Cholula] topé a Juan Velázquez de León, capitán, que como he dicho, enviaba a Quacucalco [sc. Coatzacoalcos]. (p.)
- (13) Y la primera cosa que hizo tomó por fuerza al cacique gordo, que ansí se llama, todas las mantas y ropa e oro que Cortés le dio a guardar antes que partiésemos para Tascalá, y también le tomó las indias que habían dado los caciques de aquel pueblo, que se las dejamos en casa de sus padres porque eran hijas de señores e para ir a la guerra muy delicadas. [...]. Y aun se le quejó (*i.e.* le cacique) al mismo Nárvaez de muchos males e robos que sus gentes le hacían en aquel pueblo; y le dijeron que cuando estaba allí Malinche, que ansí llamaban a Cortés, y su gente, que no les tomaban cosa ninguna, y que era muy bueno y justificado ansí él como todos los teules que traía. (p.)
- (14) me llegó un mensajero de los que estaban en la villa de la Vera Cruz, por el cual me hacían saber que toda la gente de los naturales de la tierra estaban levantados y hechos con el dicho Nárvaez, en especial los de la ciudad de Cempoal y su partido.

Y que ninguno de ellos quería venir a servir a la dicha villa, así en la fortaleza como en las otras cosas en que solían servir. Porque decían que Narváez les había dicho que yo era malo, y que venía a prender a mí y a todos los de mi compañía, y llevarnos presos, y dejar la tierra. / Y como yo vi el gran daño que se comenzaba a revolver, y cómo la tierra se levantaba a causa del dicho Narváez, parecióme que con ir yo donde él estaba se apaciguaría mucho, porque viéndome los indios presente, no se osarían a levantar.

- (15) Y también le envió [*i.e.* Narváez] a decir que luego volviese al cacique gordo las mantas e ropa e joyas de oro que le habían tomado por fuerza, e ansimismo las hijas de señores que nos habían dado sus padres, e mandase a sus soldados que no robasen a los indios de aquel pueblo ni de otros. (p.)
- (16) Y les comenzó a hablar con palabras muy amorosas que dejasen la guerra e que nos iríamos de Méjico, y muchos principales y capitanes mejicanos bien le conocieron, y luego mandaron que callasen sus gentes y no tirasen varas ni piedras ni flechas; y cuatro dellos se llegaron en parte que el Montezuma les podía hablar, y ellos a él, y llorando les dijeron: “¡Oh, señor y nuestro gran señor, y cómo nos pesa de todo vuestro mal y daño y de vuestros hijos y parientes! Hacémos os saber que ya hemos levantado a un vuestro pariente por señor [...] Y más dijeron que la guerra que la habían de acabar, y que tenían prometido a sus ídolos de no la dejar hasta que todos nosotros muriésemos, y que rogaban cada día a su Huichilobos y a Tezcatepuca que le guardase libre y sano de nuestro poder; e como saliese como deseaban, que no le dejarían de tener muy mejor que de antes por señor, y que les perdonase. (p.)
- (17) Finalmente viéndose el marques con mas de 900 españoles y los amigos que tenia, determinó un caso que aunque le dió otro color, Dios sabe la verdad, y fué que al quarto del alba amaneció muerto el sin ventura Motecuzoma, al qual pusieron el día ántes en un gran asalto que les dieran en una azotehuela baja para que les hablase con un pequeño antepecho, y comenzado á tirar dicen que le dieron una pedrada; mas aunque se la dieron no le podía hazer ningun mal porque habia ya mas de cinco horas que estaba muerto, y no faltó quien dijo que porque no le viesen herida le habian metido una espada por la parte baja. (p.)
- (18) Y porque ya estoy harto de escribir sobre esta materia y más lo estarán los curiosos letores, lo dejaré de decir, y diré cómo fue nuestro Cortés con muchos de nuestros capitanes y soldades a ver el Tatelulco, que es la gran plaza de México, y subimos en alto en donde estaban sus ídolos Tezcatepuca y su Uichilobos. Y ésta fue la primera vez que nuestro capitán salió a ver la ciudad
- (19) Mucho me he detenido en contar de este gran cu del Tatelulco y sus patios, pues digo era el mayor templo de todo México, porque había tantos e muyuntuosos, que entre cuatro o cinco parroquias o barrios tenían un adoratorio y sus ídolos
- (20) Dejemos esto y digamos de los grandes yuntuosos patios que estaban delante del Uichilobos, adonde está ahora Señor Santiago, que se dice el Tatelulco, porque así se solía llamar
- (21) Estaba el ídolo principal de toda la tierra, que era hecho de todo género de semillas, cuantas se pudian haber, é estas molidas é amasadas con sangre de niños é niñas vírgines, á los cuales mataban abriéndolos por los pechos é sacándoles el corazon é por allí la sangre, é con ella é las semillas hacían cantidad de masa mas gruesa que un hombre é tan alta, é con sus cerimonias metian por la masa muchas joyas de oro de las que ellos en sus fiestas acostumbaban á traer cuando se ponian muy de fiesta; é ataban esta masa con mantas muy delgadas é hacian desta manera un bulto
- (22) De fuera de este hueco estaban dos ídolos sobre dos basas de piedra grande, de altor las basas de una vara de medir [env. 1m], é sobre estas dos ídolos de altor de casi tres varas cada uno [env. 3m]; serian de gordor de un buey cada uno: eran de piedra

- de grano bruñida, é sobre la piedra cubiertos de nácar, que es conchas en que las perlas se crian, é sobre este nácar pegado con betun, á manera de engrudo, muchas joyas de oro, é hombres é culebras é aves é historias hechas de turquesas pequeñas é grandes, é de esmeraldas, é de amatistas, por manera que todo el nácar estaba cubierto, excepto en algunas partes donde lo dejaban para que hiciese labor con las piedras. Tenian estos ídolos unas culebras gordas de oro ceñidas, é por collares cada diez ó doce corazones de hombre, hechos de oro, é por rostro en el colodrillo, como cabeza de hombre sin carne
- (23) Dos ídolos estaban en lo alto del teucalli sobre los dos altares. Eran de piedra, y del grosor, altura y tamaño de gigante. Estaban cubiertos de nácar, y encima muchas perlas, piedras y piezas de oro engastadas con engrudo de zacotl, y aves, sierpes, animales, peces y flores, hechas como mosaico, de turquesas, esmeraldas, calcedonias, amatistas y otras piedrecillas finas que hacían bonitas labores, descubriendo el nácar. Tenían por cintura sendas culebras de oro gruesas, y por collares diez corazones de hombres cada uno, de oro, y sendas mascararas de oro con ojos de espejo, y al colodrillo gestos de muerto. / Otro ídolo grandísima tenía sobre la capilla de aquellos ídolos susodichos que, según algunos dicen, era el mayor y mejor de sus dioses, y estaba hecho de cuantos géneros de semillas se hallan en la tierra, y que se comen, y aprovechan de algo, molidas y amasadas con sangre de niños inocentes y de niñas vírgines sacrificadas y abiertas por los pechos para ofrecer los corazones por primicia al ídolo.
- (24) Los dioses de Méjico eran dos mil, según dicen. Pero los principalísimos se llaman Vitcilopuchtli y Tezcatlipuca, cuyos ídolos estaban en lo alto del teucalli sobre los dos altares... / Ambos eran hermanos: Tezcatlipuca, dios de la providencia, y Vitcilopuchtli, de la guerra, que era más adorado y temido que todos los demás
- (25) En cada altar, estaban dos bultos, de muy altos cuerpos y muy gordos, y el primero, que estaba a mano derecha, decían que era el de Uichilobos, su dios de la guerra, y tenía la cara y rostro muy ancho y los ojos disformes y espantables; en todo el cuerpo tanta de la pedrería y oro y perlas y aljófár pegado con engrudo, que hacen en esta tierra de unas como raíces, que todo el cuerpo y cabeza estaba lleno de ello, y ceñido el cuerpo unas a manera de grandes culebras hechas de oro y pedrería, y en una mano tenía un arco y en otra unas flechas. Y otro ídolo pequeño que allí junto a él estaba, que decían que era su paje, le tenía una lanza no larga y una rodela muy rica de oro y pedrería; y tenía puestos al cuello el Uichilobos unas caras de indios y otros como corazones de los mismos indios, y éstos de oro y de ellos de plata, con muchas pedrerías azules
- (26) Vimos a otra parte, a mano izquierda, estar el otro gran bulto del altar de Uichilobos, y tenía un rostro como de oso, y unos ojos que relumbraban, hechos de sus espejos, que se dice tezcal, y el cuerpo con ricas piedras pegadas según y de la manera del otro su Uichilobos, porque, según decían, entrambos eran hermanos, y este Tezcatepuca era el dios de los infernios, y tenía cargo de las ánimas de los mexicanos, y tenía ceñido el cuerpo con unas figuras como diablillos chicos y las colas de ellos como sierpes
- (27) En lo alto de todo el cu estaba otra concavidad muy ricamente labrada la madera de ella, y estaba otro bulto como de medio hombre y medio lagarto, todo llena de piedras ricas y la mitad de él enmantado. Éste decían que el cuerpo de él estaba lleno de todas las semillas que habían en toda la tierra, y decían que era el dios de las sementeras y frutas; no se me acuerda el nombre
- (28) Estaban allí unos braseros con incensio, que es su copal, y con tres corazones de indios que aquel día había sacrificado y se quemaban, y con el humo y copal le habían hecho aquel sacrificio. Y estaban todas las paredes de aquel adoratorio tan

bañado y negro de costras de sangre, y asimismo el suelo, que todo hedía muy malamente. / Tenía en las paredes tantas costras de sangre y el suelo todo bañado de ello, como en los mataderos de Castilla no había tanto hedor. Y allí la tenían presentado cinco corazones de aquel día sacrificados. / Todo estaba lleno de sangre, así paredes como altar, y era tanto el hedor, que no veíamos la hora de salirnos afuera. / Y como todo hedía a carnicería, no veíamos la hora de quitarnos de tal mal hedor y peor vista.

- (29) Un poco apartado del gran cu estaba otra torrecilla que también era casa de ídolos o puro infierno, porque tenía a la boca de la una puerta una muy espantable boca de las que pintan que dicen que están en los infiernos con la boca abierta y grandes colmillos para tragar las ánimas; y asimismo estaban unos bultos de diablos y cuerpos de sierpes junto a la puerta, y tenían un poco apartado un sacrificadero, y todo ello muy ensangrentado y negro de humo y costras de sangre, y tenían muchas ollas grandes y cántaros y tinajas dentro de la casa llenas de agua, que era allí donde cocinaban la carne de los tristes indios que sacrificaban y que comían los papas.
- (30) Entre ellos había uno redondo, dedicado al dios del aire, llamado Quezalcouatlh; porque así como el aire anda alrededor del cielo, así le hacían el templo redondo. La entrada era una puerta hecha como boca de serpiente, y pintada endiabladamente. Tenía los colmillos y dientes en relieve, cosa que asombraba a los que allí entraban, especialmente a los cristianos, que se les presentaba el infierno al verla delante.
- (31) Estaba otro cu lleno de calaveras y zancarrones, puestos con gran concierto, que se podían ver más no se podían contar, porque eran muchas, y las calaveras por sí y los zancarrones en otros rimeros.
- (32) Altre volte gli sacrificano per punti, et hore, et arrosticono il cuore, e l'ossa delle gambe, ò braccia, involti in molte carte, le conservano per una gran reliquia.
- (33) Detrás de aquella maldita casa [*i.e.* le temple de Quetzalcoatl], bien apartado de ella, estaban unos grandes rimeros de leña, y no muy lejos una gran alberca de agua, que se henchía y vaciaba que le venía por su caño encubierto de lo que entraba en la ciudad, de Chapultepec [...]. Tenían otra muy mayor alberca o estanque de agua, y muy limpia, a una parte del gran cu; era dedicada solamente para el servicio de Uichilobos, Tezcatepuca y entraba el agua en aquella alberca por caños encubiertos, que venía de Chapultepec.
- (34) Era el gran Montezuma de buena estatura y bien proporcionado, y muy ceniceño, y pocas carnes, y el color no muy moreno, sino propio color y matiz de indio, y traía los cabellos no muy largos, sino cuanto le cubrían las orejas, y pocas barbas, prietas y bien puestas y ralas, y el rostro algo largo y alegre, y los ojos de buena manera, y mostraba en su personna, en el mirar, por un cabo amor y cuando era menester gravedad.
- (35) Era Moctezuma hombre mediano, de pocas carnes, de color moreno aceitinado, muy oscuro, según son todos los indios. Llevaba el cabello largo, y tenía hasta seis pelillos de barba, negros, de un jeme de largo. Era de buena condición, aunque justiciero, afable, bien hablado, gracioso, pero cuerdo y grave, y se hacía temer y acatar.
- (36) Montezuma era muy pulido y limpio; bañabase cada día una vez, a la tarde [...]. Las mantas o ropas que se ponía un día, no se las ponía sino de tres o cuarto días.
- (37) Moctezuma mudaba cuatro vestidos al día, y ninguno volvía a vestir por segunda vez. Estas ropas se guardaban para dar albricias, para hacer presentes, para dar a criados y mensajeros, y a soldados que pelean y prenden algún enemigo, que es gran merced y como un privilegio [...]. Andaba Moctezuma muy pulido y limpio a maravilla; y así, se bañaba dos veces al día.

- (38) Este señor se deleitaba en lavarse a la mañana y noche; digo a la tarde. Su ropa nadie la tomaba en su mano, sino con otras mantas la envolvían en otras, y eran llevadas con mucha reverencia y veneración. Al tiempo de lavar venía un señor con cántaros de agua, que le echaba encima, y luego tomaba agua en la boca y metía los dedos, y se los fregaba; y luego estaba otro con unas tohallas grandes, muy delgadas, que le echaba encima de sus brazos y muslos, y se limpiaba con mucha autoridad.
- (39) Era el gran Montezuma de edad de hasta cuarenta años
- (40) Y luego en aquel instante salieron de otra casa, que era su adoratorio de ídolos, diez indios que traían las ropas de mantas de algodón largas, que les daban hasta los pies, y eran blancas, y los cabellos muy grandes, llenos de sangre revuelta con ellos, que no se pueden desparcir ni aun peinar si no se cortan; los cuales indios eran sacerdotes de ídolos, que en la Nueva España comúnmente se llamaban papas
- (41) Tres indios hay agora en la ciudad de Méjico tan primísimos en su oficio de entalladores y pintores, que se dicen Marcos de Aquino y Joan de la Cruz, y el Crespillo, que si fueran en el tiempo de aquel antiguo o afamado Apeles, o de Micael Angel, o Berruguete, que son de nuestros tiempos, también les pusieran en el número dellos
- (42) Estaba una placeta y tres casas de cal y canto que eran cues y adoratorios donde tenían muchos ídolos de barro, uno como caras de demonios, y otros como de mujeres, y otros de otras malas figuras, de manera que, al parecer, estaban haciendo sodomías los unos indios con los otros
- (43) Que también habían de ser limpios de sodomías, porque tenían muchachos vestidos en hábitos de mujeres que andaban a ganar en aquel maldito oficio
- (44) Montezuma era muy limpio de sodomías
- (45) [...] que ni consentía sodomías ni robos
- (46) Y halló sacrificados en unos cues hombres y muchachos, y las paredes y altares de sus ídolos con sangre, y los corazones presentados a los ídolos; y también hallaron las piedras sobre que los sacrificaban, y los cuchillazos de pedernal con que los abrían por los pechos para les sacar los corazones. Dijo el Pedro de Alvarado que habían hallado todos los más de aquellos cuerpos sin brazos y piernas
- (47) Tenía una torrecilla maciza con una especie de capilla en lo alto, a donde se subía por veinte gradas, y donde estaban algunos ídolos de bulto. Se hallaron allí muchos papeles, de los que ellos usan, ensangrentados, y mucha más sangre de hombres sacrificados, según dijo Marina, y también hallaron el tajo sobre el cual ponían los del sacrificio, y los navajones de pedernal con que los abrían por el pecho y les sacaban el corazón en vida y le arrojaban al cielo como en ofrenda. Con cuya sangre untaban los ídolos y papeles que se ofrecían y quemaban
- (48) Y cada día sacrificaban delante de nosotros tres o cuatro o cinco indios, y los corazones ofrecían a sus ídolos, y la sangre pegaban por las paredes
- (49) Como Montezuma era muy devoto de sus ídolos, que se decían Tezcatepuca e Hui-chilobos; el uno decían que era dios de la guerra y el Tezcatepuca el dios del infierno, y les sacrificaba cada día muchachos para que le diesen respuesta de lo que había de hacer de nosotros
- (50) Acuérdome que tenían en una plaza adonde estaban unos adoratorios puestos tantos rimeros de calavernas de muertos, que se podían contar, según el concierto como estaban puestas, que al parecer que serían más de cien mill, y digo otra vez cien mill: y en otra parte de la plaza estaban otros tantos remeros de zancarrones, hueso de muerto que no se podían contar, y tenían en unas vigas muchas cabezas colgadas de una parte a otra
- (51) De lo cual tuvimos que mirar más después que entramos bien la tierra adentro en todos los pueblos estaban de aquella manera, e también y en lo de Tascalá

- (52) Hallamos en este pueblo de Tascala casas de madera hechas de redes y llenas de indios e indias que tenían dentro encarcelados y a cebo hasta que estuviesen gordos para comer y sacrificar
- (53) Cortábanles las piernas y los brazos y muslos, y lo comían como vaca que se traen de las carnicerías en nuestra tierra, y aun tengo creído que lo vendían por menudo en los tianguéz, que son mercados
- (54) Lo que algunos cuentan, que guisaban niños para que se los comiese Moctezuma, eran solamente hombres sacrificados, pues de no ser así no comía carne humana; y esto no era lo corriente
- (55) Oí decir que le solían guisar carnes de muchachos de poca edad, y, como tenía tantas diversidades de guisados y de tantas cosas, no lo echábamos de ver si era carne humana o de otras cosas, porque cotidianamente le guisaban gallinas [...]. Mas sé que ciertamente desde que nuestro capitán le reprendía el sacrificio y comer de carne humana, que desde entonces, mandó que no le guisasen tal manjar
- (56) Comía Motezuma carne humana pocas veces, y había de ser de la sacrificada y aderezada por extremo, y lo que dicen de los niños es burla
- (57) Y también se les declaró las cosas por qué nos envió a esas partes nuestro gran emperador, fue para quitar que [...] ni se robasen unos a otros
- (58) Cortés les decía [...], y también las cosas tocantes a nuestra santa fe, como lo teníamos de costumbre, y dejasen el sacrificio, y de se robar unos a otros, y las suciedades de sodomías
- (59) [Cortés demande à Montezuma] ni consentia sodomías ni robos
- (60) Necdum tamen de impia ipsorum religione verba fecimus, et nefariis sacrificiis; qui cum daemonem pro deo colerent, hunc nullis sacrificiis aequè placari putabant ac cordibus humanis. [...] victimis humanis litandum putabant, et hominum pectoribus ereptis corda divellebant, et his ad nefendas aras oblati, rite sese litasse Deosque placasse putabant ipsique mactatorum hominum carnibus vescebantur. Quae scelera cum omnem humanam pravitatem excedant, inter fera et immania flagitia a Christianis numerantur. Has igitur gentes tam incultas, tam barbaras, tam flagitiosa, et cunctis sceleribus et impiis religionibus contaminatas, dubitabimus ab optimo, pio, justissimoque Rege [...] et ab humanissima et omni virtutum genere praestante natione jure optimo fuisse in ditionem redactas?
- (61) Nam quod eorum nonnulli ingeniosi esse videntur ad artificia quaedam, nullum est id prudentiae humanioris argumentum, cum bestiolas quasdam opera fabricare videamus, et apes et areneas, qua nulla humana industria satis queat admirari. Quod vero quidam de civili eorum vivendi ratione, qui novam Hispaniam Mexicanamque provinciam incolunt, his enim ut dixi cunctorum habentur humanissimi, seque ipsorum publicis institutis jactant, quasi non parum praeferant vel industriae vel humanitatis, qui urbes tenent ratione aedificatas, et Reges habeant, quibus non generis et aetatis jure, sed popularium suffragio regna deferantur, et commercia exerceant more gentium humanarum. [...] Nam quod domos habeant et aliquam in communi vivendi rationem, et commercia, quae necessitas naturalis inducit, hoc quid habet argumenti, nisi eos non esse ursos, aut simias ratione penitus expertes?
- (62) Había en ella edificios de cal y canto, y en especial uno muy alto, que debía de ser templo, donde había un ídolo y muchas cabezas de hombres y otros cuerpos muertos, de lo cual cognoscieron que debían de ofrecer hombres al ídolo; y por esta causa pusieron nombre a la isla, isla de los Sacrificios.
- (63) Propia arrogancia de Hernando Cortés y astucia con que tiene hasta hoy engañado al mundo y los historiadores que escribieron sus hechos en lengua española, porque dél y dellos era sólo un fin, y éste no otro sino hacerse ricos de la sangre de aquellas míseras y humildes y pacíficas gentes, como hombres insensibles de los males

- que loan y favorecen, todo lo que escribieron no va enderezado sino a excusar las tiranías y abominaciones de Cortés, como de los demás, y en abatimiento y condenación de los tristes y desamparados indios
- (64) Esto de sacrificar hombres y comerlos, como dice Gómara, yo creo que no es verdad, porque siempre oí que en aquel reino de Yucatán ni hobo sacrificios de hombres, ni se supo qué cosa era comer carne humana [...] sino que esto es lenguaje de los españoles y de los que escriben sus horribles hazañas, infamar todas estas universas naciones para excusar las violencias, crueldades, robos y matanzas que les han hecho
- (65) Qué mayor insipiencia y disparates que dice aquí Gómara, y aun, qué más claras mentiras? Que sean claras mentiras y compostura de Gómara parece, porque tantas pláticas y tan largas y particulares no podían pasar entre gentes que no se entendían [...] se muestra querer fingir para justificación de la tiranía e injusticia de Cortés, que hizo a aquellas gentes de aquel pueblo y provincia
- (66) La verdad de toda esta violentia invasión y tiránico acometimiento de Cortés en aquella población grande de Tabasco, que Gómara quiere justificar, es que sin dilación, cuanto él más presto pudo, visto que los indios por señas y meneos les decían que se fuesen de su tierra y que no querían que en su pueblo entrasen [...] combatió el pueblo con sus tiros de pólvora [...] Muertos y huídos todos los indios, andan los españoles a su placer a deshollinar y robar las casas y lo que en ellas había; halláronlas llenas de maíz e gallinas y otros bastimentos
- (67) Añide Gómara que dieron la obediencia y vasallaje al rey de España en manos de Hernando Cortés, y se declararon por amigos de españoles, y que aquésto fueron los primeros vasallos que el emperador tuvo en la Nueva España. Todas éstas son falsedades y cosas inventadas por Cortés o fingidas por Gómara, su criado, para lisonjear y vender su tiranía por servicio grande al rey y engañar al mundo falsísimo es y gran maldad, y ésta es la justicia y título y derecho con que Cortés hizo la primera guerra y celebró su apostólica entrada en la Nueva España
- (68) Envió a llamar a Cortés y a nuestros capitanes, y a ciertos soldados que conocía, que éramos de la guarda
- (69) Y desde que aquello le oyó Cortés y todos nosotros, estuvimos espantados de la gran bondad y liberalidad del gran Montezuma, y con mucho acato le quitamos todos las gorras de armas y le dijimos que se lo teníamos en merced
- (70) Y para verlo y quitarlo de sus borduras y donde estaba engastado tardamos tres días
- (71) Para que la primera cosa que hiciémos fuese tomarles el artillería, que eran diez y ocho tiros que tenían asestados delante de sus aposentos de Narváez, mandó que fuese por capitán un pariente suyo de Cortés que se decía Pizarro [...] y le señaló sesenta soldados mancebos, y entre ellos me nombraron a mí
- (72) Se puso espías y velas a mí y a otros dos soldados
- (73) Ya le (*i.e.* Narváez) teníamos echado dos pares de grillos y le llevábamos a un aposento, y puestos soldados que le habíamos de guardar, y a mí me señaló Sandoval por uno dellos, y secretamente me mandó que no dejase hablar con él a ninguno de los de Narváez hasta que amaneciese, que Cortés le pusiese más en cobro
- (74) Montezuma bien conocía a todos, y sabía nuestros nombres y aun cualidades [...]. Como en aquel tiempo yo era mancebo, y siempre que estaba en su guarda o pasaba delante de él con muy gran acato le quitaba mi bonete de armas [...]. Montezuma me mandó llamar y me dijo: «Bernal Díaz del Castillo, háme dicho que tenéis motolína de ropa y oro, y os mandaré dar hoy una buena moza; tratadla muy bien que es hija de hombre principal; también os darán oro, y mantas». Yo le respondí con mucho acato, que le besaba las manos por tan gran merced [...] dijo Montezuma: «De noble condición me parece Bernal Díaz».

- (75) Muchos soldados de los de Narváez y aun algunos de los nuestros cargaron dello [sc. l'or]. Yo digo que nunca tuve codicia del oro, sino procurar salvar la vida porque la teníamos en gran peligro, más no deje de apañar de una petaquilla que allí estaba cuatro chalchihuites, que son piedras muy preciadas entre los indios, que de presto me eché entre los pechos entre las armas; y aun entonces Cortés mandó tomar la petaquilla con los chalchihuites que quedaban, para que la guardase su mayordomo; y aun los cuatro chalchihuites que yo tomé, si no me los hubiera echado entre los pechos, me los demandara Cortés; los cuales me fueron muy buenos para curar mis heridas y comer del valor dellos
- (76) Decíamos que parecía á las casas de encantamento que cuentan en el libro de Amadís, por las grandes torres y cues y edificios que tenían dentro en el agua, y todas de cal y canto; y aun algunos de nuestros soldados decían que si aquello que veían si era sueños [...]. Digo otra vez que lo estuve mirando, y no creí que en el mundo hubiese otras tierras descubiertas como estas [...]. / Era cosa de notar, que ahora, que lo estoy escribiendo, se me representa todo delante de mis ojos como si ayer fuera cuando esto pasó.
- (77) Y desde que oímos aquellas nuevas, sabe Dios cuánto pesar tuvimos todos. Éste fue el primer desbarate que tuvimos en la Nueva España. Miren los curiosos lectores la adversa fortuna cómo vuelve rodando. Quien nos vio entrar en aquella ciudad con tal solemne recibimiento y triunfante, y nos teníamos en posesión de ricos con lo que Montezuma nos daba cada día, así el capitán como a nosotros, y haber visto la casa por mí memorada llena de oro y que nos tenían por teules, que son ídolos, y que todas la batallas vencíamos, y ahora habernos venido tan gran desmán que no nos tuviesen en aquella reputación que de antes, sino por hombres que podíamos ser vencidos, y haber sentido cómo se desvergonzaban contra nosotros!
- (78) Oh, cuerpo de tal conmigo! Y no he de estar malo, viendo que Cortés así se lleva todo el oro, y como rey lleva quinto [...]. Y que muera mi mujer e hijos de hambre
- (79) Y volvamos a Alonso de Grado, que llegó preso a México [...] le [sc. Cortés] mandó echar preso en un cepo de madera, que entonces hicieron nuevamente. Acuérdomme que olía la madera de aquel cepo como a sabor de ajos o cebollas